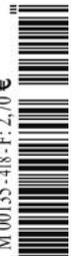




NUMÉRO SPÉCIAL  
50 ANS

PHOTOMONTAGE LIBÉRATION À PARTIR DU LOGO DE CLAUDE MAGGIORI



IMPRIMÉ EN FRANCE / PRINTED IN FRANCE Algérie 1,80 €, Allemagne 3,20 €, Andorre 3,20 €, Belgique 2,70 €, Canada 5,30 \$, DOM 3,20 €, Espagne 3,20 €, Etats-Unis 5,20 \$, Grande-Bretagne 2,90 £, Grèce 3,20 €, Italie 3,20 €, Liban 7800 LBP, Luxembourg 2,70 €, Maroc 29 Dh, Pays-Bas 3,20 €, Portugal (continental) 3,60 €, Suisse 3,60 FS, Suisse alémanique 3,60 FS, Tunisie 8,70 DT, Zone CFA 2600 CFA.

Exemplaire offert aux abonnées - Ne pas diffuser

# 50 ans

# Libération

## «Aucun autre journal ne peut faire ça»

Serge July, Laurent Joffrin, Nicolas Demorand et Dov Alfon: quatre directeurs pour cinquante ans d'histoire et de projets. Des racines militantes du journal à l'utopie «libérale-libertaire», des nouveaux champs du journalisme aux enjeux de financement et d'indépendance, échos d'une table ronde inédite.

Recueilli par  
**LAUREN PROVOST**  
et **ALEXANDRA SCHWARTZBROD**  
Photos  
**CYRIL ZANNETTACCI. VU**

**M**i-février, autour de la table ronde du comité de rédaction qu'ils ont tous présidé tour à tour, *Libé* a réuni ses quatre directeurs, Serge July, Laurent Joffrin, Nicolas Demorand et Dov Alfon. Quatre personnalités qui, à la tête du journal, auront fait face à des réalités différentes, mais qui sont unies par une

même conviction: celle de la place unique de *Libération* dans le monde médiatique. À l'occasion des 50 ans du journal, pour la première fois, ils confrontent leurs visions du journalisme et de ses évolutions, interrogés par Alexandra Schwartzbrod et Lauren Provost, directrices adjointes de la rédaction.

**Alexandra Schwartzbrod: Nous vous avons rassemblés autour**



À *Libération*, le 11 février. De gauche à droite: Dov Alfon, Serge July, Alexandra

de cette table parce que chacun d'entre vous a contribué à faire de *Libé* ce qu'il est aujourd'hui. Tous, à un moment donné, vous avez imaginé l'avenir de ce journal, et navigué au cœur des mutations de la presse. Bien sûr, nous avons envie que vous nous racontiez des anecdotes de vos passages ici, mais comme *Libération* fête ses 50 ans, essayons également de nous projeter dans les années et les décennies qui viennent, de réfléchir à ce que peut devenir le journalisme, à la façon dont il peut, ou pas, changer avec les nouvelles technologies. Dov est d'ailleurs celui qui s'y confronte aujourd'hui...

**Dov Alfon:** A chacun son tour de stresser.

**A.S.:** Serge, sans toi ce journal ne serait pas là puisque tu as largement participé à le créer. Tu as

publié un *Dictionnaire amoureux du journalisme* (1), tu t'es donc confronté à la question de l'évolution du journalisme dans le monde très flottant, très incertain qui est le nôtre. Mais d'abord une question toute simple: en 1973, quand tu as participé à la création de ce journal, est-ce que tu imaginais qu'on serait là, cinquante ans plus tard?

**Serge July:** Je voyais même plus que cinquante ans, je voyais bien un siècle! Plus sérieusement, non, évidemment, non. Cela m'émeut beaucoup que cette aventure, au départ quand même très bricolo, soit encore là cinquante ans après. C'est une histoire formidable. Des grands journaux sont morts au cours de notre histoire, beaucoup. Je ne m'en réjouis pas. Mais que l'un des rares qui aient survécu ces cinquante dernières années soit *Libération*, oui, je m'en réjouis.

Exemplaire offert aux abonnées - Ne pas diffuser



Schwartzbrod et Laurent Joffrin. De dos: Nicolas Demorand.

**A.S. : Comment l'expliques-tu ?**

**S.J. :** Parce que d'une certaine façon, on est meilleurs que les autres. Sans doute que notre lectorat n'a pas trouvé ailleurs ce qu'il trouve dans *Libération*. En 1973, la presse française ne s'intéressait pas du tout à ce qui nous intéressait globalement, nous. Il faut vous imaginer, par exemple, la culture rock dans les années 70. *Le Monde* est un grand journal, mais jamais il ne ferait d'article sur un artiste, un chanteur ou un musicien de cette culture-là. Cela viendra bien sûr. Mais à l'époque, en 1973, cela n'existe pas.

**A.S. : C'est Libé qui a lancé ça ?**

**S.J. :** Ce n'est pas *Libé* en soi, c'était la réalité que l'on vivait: il y avait des concerts de 50 000 personnes dont les journaux ne parlaient pas. Je ne prends pas cet exemple pour dire que l'on était plus malins. On faisait juste ça spontanément. Les concerts, on y allait, donc c'était

plus facile pour nous d'en parler. Les gens qui dirigeaient d'autres journaux, eux, ils n'y allaient pas, cela n'était pas dans leurs préoccupations. Donc leurs journaux n'étaient pas le reflet de nos préoccupations. *Libération* s'est mis à exister parce qu'on a traité une actualité que ne traitaient pas les autres.

**A.S. : L'idée, au départ, c'était aussi de donner de la voix aux faibles plutôt qu'aux puissants.**

**S.J. :** Oui, il y a un côté militant quand même dans *Libération*, on ne peut pas le nier. *Libération*, c'est un enfant de 1968, donc de cette génération militante bien sûr, mais dont les préoccupations ne sont pas exclusivement militantes; elles peuvent être musicales, sexuelles... L'immigration, l'avortement, toutes ces questions arrivent à ce moment-là, immédiatement après 68. Les débuts de l'écologie, aussi. A l'époque, *Le Monde* avait trouvé une

astuce pour parler de tout ça, ils faisaient une colonne sur «l'agitation». Cela s'appelait «Agitation», d'ailleurs. En gros, c'était le programme de *Libération*. Chez eux, c'était une colonne, et nous, nous en faisons un journal.

**Nicolas Demorand: «Agitation», c'était pour capter l'air du temps, ce qui se passait...**

**S.J. :** L'air du temps peut-être, mais c'était surtout une bagarre ici, des arrestations là, ou une manifestation qui avait dégénéré... Donc voilà: cette partie de l'actualité n'était pas traitée par le reste de la presse et *Libé* est né de ce décalage. Et il a vécu avec l'énergie donnée par les événements de 68. Pas simplement l'énergie de telle ou telle personne. Alors oui, le cinquantième anniversaire est inattendu.

**Laurent Joffrin:** D'abord, on a dépassé *l'Humanité*, ensuite on a dépassé *le Quotidien* Suite page 4

## MAKING-OF

Par  
**STÉPHANIE AUBERT et MICHEL BECQUEMBOIS**

### A «Libé» et nulle part ailleurs

«Les gens heureux n'ont pas d'histoire», dit-on. Si on suivait l'aphorisme à la lettre, *Libération* baignerait dans un malheur permanent. On vous assure que ce n'est pas le cas! Depuis cinquante ans et la sortie, le 18 avril 1973, du numéro 1, on ne s'ennuie pas à *Libé*. Ses soubresauts quotidiens, son besoin, pour avancer, d'être en permanente réinvention, sa tradition du tutoiement généralisé où le dernier arrivé peut donner son avis sans que personne n'y trouve à redire, font de ce journal un lieu où il se passe toujours quelque chose. Chaque journée, soumise, comme pour tous les quotidiens, aux aléas d'une actualité par nature imprévisible, se déroule sur les flancs d'un volcan où l'éruption est toujours possible. On s'engueule beaucoup à *Libération*, en tout cas, on se dit les choses. Les comités de rédaction peuvent aller de l'autocélébration au règlement de comptes. Les grandes gueules y ont toujours eu leur place, tant dans les colonnes que dans les couloirs.

Les quatre directeurs qui se sont succédé à la tête du journal en savent quelque chose. Tous y ont vécu des moments de tension, de passion, d'invention. Comme nulle part ailleurs. Pour la première fois, ils le racontent lors d'une table ronde qui leur a permis de confronter leurs expériences à la tête du journal.

Etre un journal pas comme les autres pour ses lecteurs, c'était l'ambition dès le départ. Etre un journal pas comme les autres pour ceux qui y travaillent, c'est un état d'esprit. Ceux qui en sont partis, souvent, repensent avec nostalgie à leurs années *Libé*. Ceux qui y arrivent, en provenance d'ailleurs, ouvrent souvent des yeux ronds. Les 50 histoires que nous avons choisi de vous raconter pour nos 50 ans sont drôles, parfois tragiques, émouvantes ou absolument ahurissantes. Des histoires que les journalistes d'aujourd'hui ont recueillies auprès de ceux d'hier, brassant avec eux les souvenirs de toutes les époques. Dans nos murs, dans nos colonnes, dans nos

délires, dans nos coulisses ou entrées dans la légende, elles dessinent, par petites touches, mieux qu'un récit historique, le portrait d'une aventure de presse parfois rude, souvent insolite, mais absolument singulière.

Kasparov est venu y jouer aux échecs en direct à la télévision, on affiche les salaires sur les murs, Jean-Paul Gaultier y a rhâblé la rédaction en papier journal...

Certains trouveront qu'il en manque («Comment avez-vous pu ne pas parler du non à la Constitution européenne?»), elles n'ont en effet aucun caractère d'exhaustivité. Reflets de leurs époques, certaines sont connues (la une Madonna sans titre n'est plus vraiment un secret et le «sublime, forcément sublime» de Marguerite Duras a même sa page Wikipédia), d'autres étaient un peu oubliées (Combien, même parmi les plus anciens lecteurs, se souviennent de la principauté d'Abgar? Et saviez-vous que, depuis le yacht de Bolloré, Sarkozy a appelé... *Libé*?).

A *Libé*, on recherche toujours le pas de côté. On a vu Duras (encore elle!) y interviewer Platini, Viggo Mortensen squatter cinq fois la dernière page (sans compter deux portraits cannois) ou Dracula s'inviter à la une. Prisonnier consentant de sa propre histoire, le journal se veut en défrichage permanent, cherchant l'angle de vue auquel personne n'a pensé, le jeu de mots que personne n'oserait faire ou l'expérimentation inédite. Comme si impossible n'était pas *Libé*. De cette aventure foutraque lancée il y a cinquante ans avec les moyens du bord, subsiste, de génération en génération, ce mantra informel: ne surtout pas faire chiant. Continuer à faire le journal qu'on aurait nous-mêmes envie de lire, puisqu'on ne le lit décidément pas ailleurs. Tenter toujours. Renverser les couleurs, les formats, les matières et jusqu'aux styles d'écriture. Se tromper, bien sûr. C'est le lot d'un quotidien – qui a cette chance de remettre ses compteurs à zéro chaque matin. ◀

Suite de la page 3 de Paris puis le *Matin*. On a voulu dépasser le *Monde*, et là...

**S.J. :** Exactement...

**Lauren Provost: Justement Laurent, toi qui as fait deux allers-retours à Libération, ta vision de ce qu'était le journal a-t-elle évolué quand tu es revenu? Ce que décrit Serge au début, ce qui a initié Libération, l'as-tu connu un peu plus tard?**

**L.J. :** Je suis arrivé à Libération le 10 mai 1981. Serge avait arrêté le journal pendant trois mois. Une partie de l'équipe a quitté le journal et a été remplacée, et j'étais parmi les nouveaux. Le projet était assez clair: garder les orientations sociales, politiques, mais arrêter de faire un journal militant et faire un journal engagé. Qui prend en compte toutes les réalités nouvelles, celles qui plaisent aux militants, mais aussi celles qui leur déplaisent. Et deuxièmement, un journal qui pense contre lui-même. C'est une formule de Sartre que l'on a reprise à notre compte. Il y avait cette volonté de se dégager de ce qu'il y avait de plus idéologique ou dogmatique dans l'héritage de 68 et de garder en revanche tout ce qu'il y avait d'inventif ou de créatif, de déconcertant, de neuf, et d'en

faire un journal. C'était une refondation sur une ligne que l'on n'oserait même pas formuler aujourd'hui: libérale-libertaire.

**S.J. :** Oui. C'est une invention, d'ailleurs. On invente l'expression, qui va faire florès.

**L.J. :** C'est toi qui l'as inventée. Aujourd'hui, on ne dirait plus «libérale». Peut-être qu'on dirait encore «libertaire», et encore... Il y avait une volonté de changer – les méchants diront de recentrer, de quitter les idéaux initiaux qui étaient révolutionnaires et de passer au réformisme. C'est un peu vrai, mais ce n'était pas l'essentiel. L'essentiel était qu'on voulait voir le monde. Plutôt que de rêver d'un monde qu'on allait transformer, on voulait d'abord le connaître. Il y avait des valeurs, bien sûr, on luttait pour plus de justice, de liberté, etc., mais on voulait connaître le monde et être surpris, surpris par l'évolution de la société, par l'économie. Quand je suis arrivé, il n'y avait pas de rubrique économie. Et il y avait plein de domaines comme celui-ci. Par exemple, c'est le premier journal à avoir fait une page médias.

Sur la question des allers-retours, quand je suis revenu une première fois, en 1996, Serge était toujours directeur, j'étais numéro 2. Je suis de

«A "Libé", on est sur un bateau et on a un projecteur un peu plus puissant que les autres. On voit des choses qu'eux ne voient pas.»

Laurent Joffrin

nouveau revenu, comme numéro 1 cette fois, fin 2006. Là, évidemment, la question de la vision à long terme était singulièrement rétrécie parce qu'il s'agissait de savoir comment payer les salaires à la fin du mois. C'était une question urgente.

**L.P. :** Sauver Libération...

**L.J. :** Cela n'empêchait pas de penser à l'avenir, mais il a fallu aller au tribunal de commerce négocier un plan de continuation. Déjà, l'actionnaire avait fait la bêtise de faire partir Serge – je ne dis pas cela parce qu'il est là, je l'ai toujours dit – et puis le journal avait fait de mauvaises affaires. Il fallait donc trouver un nouveau capital et se séparer de 80 personnes – ce qui n'était pas très agréable – et reformuler le projet. J'avais quitté un *Nouvel Observateur* très prospère, très confortable, un journal que j'aimais beaucoup, pour venir dans ce pandémonium un peu particulier...

**L.P. :** Et pourquoi?

**L.J. :** Parce que j'aime *Libé*, d'abord, c'est mon premier vrai journal, j'étais à l'AFP avant. Et puis toute la période initiale, celle des années 80, était formidable à tous égards, parce qu'on inventait constamment des choses, on découvrait. Et pour le métier, on inventait des formes.

**L.P. :** Qu'est-ce que vous inventiez? On a parlé des pages économiques, des pages médias, mais dans le paysage médiatique français, dans les formats, qu'est-ce qui, aujourd'hui, a fait des «petits»?

**L.J. :** C'était le premier journal qui faisait des portraits, rapidement, sur les gens de l'actualité. Il y avait des portraits dans les journaux, mais c'était préparé longtemps à l'avance. Là, c'était une page avec des petites brèves et un petit portrait, mais qui était fait de manière improvisée. Il y avait un côté champagne dans le journal, et on trouvait plein de choses comme ça. C'était une période formidable dont j'ai gardé le meilleur souvenir.

Quand le journal s'est retrouvé en difficulté, le nouvel actionnaire m'a appelé. Ce n'était pas si simple, mais j'avais confiance parce que je savais – en prolongement de ce que disait Serge – que cette manière de faire du

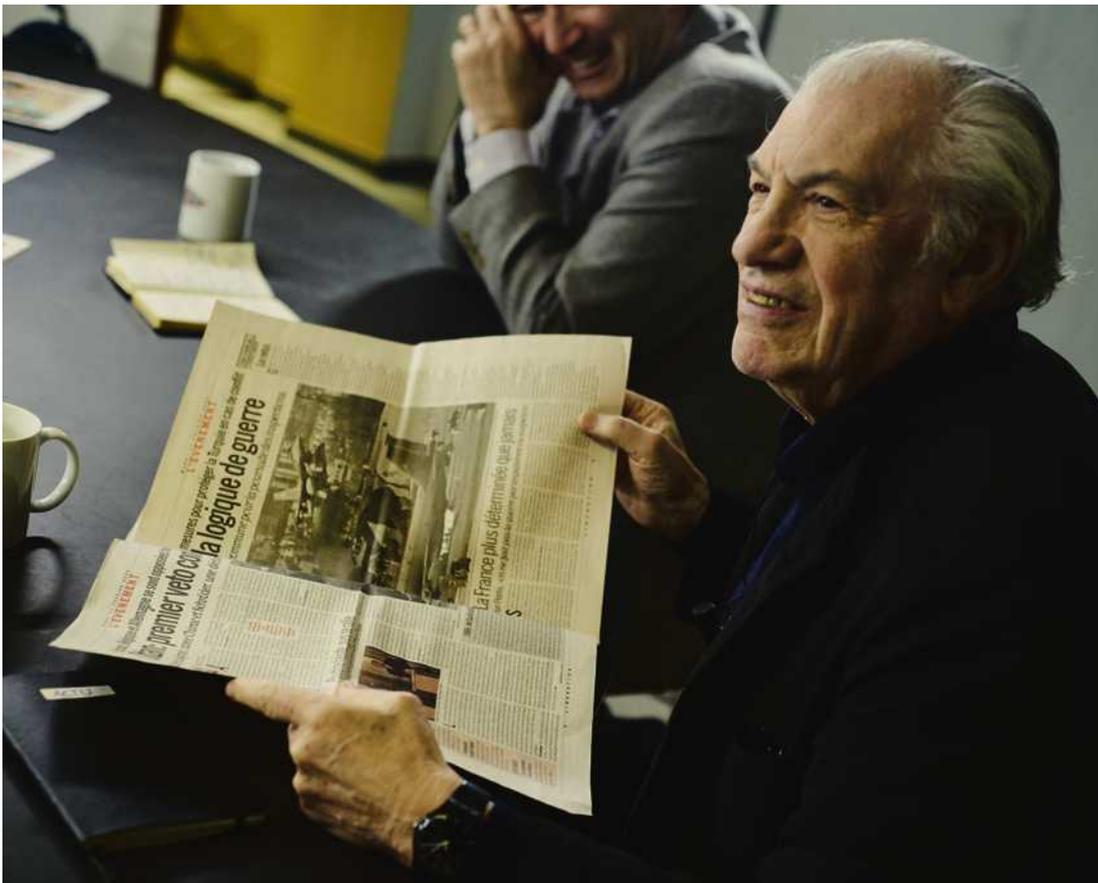
journalisme, cette manière d'être une vigie de la société avait toujours sa place. On est sur un bateau et on a un projecteur un peu plus puissant que les autres. On voit des choses qu'eux ne voient pas. Sur le plan politique, je pensais qu'un journal qui donne la parole à toutes les gauches dans le paysage politique était nécessaire. Si *Libération* disparaissait, il n'y aurait plus de presse de gauche vraiment dédiée. Des hebdomadaires, éventuellement, mais pas de quotidien. Donc la place existait et, par ailleurs, on avait devant nous le mur de la mutation numérique.

Il a fallu repenser la stratégie et commencer à lancer cette mutation, avec de grandes difficultés parce qu'on n'avait pas beaucoup d'argent. Il s'agissait de boucher les trous du déficit. J'avais imaginé qu'on allait se diversifier. J'ai fait les forums *Libé*, j'ai fait beaucoup de choses pour essayer de gagner de l'argent et accroître l'audience du journal, mais le point-clé était: quel est le modèle économique derrière la numérisation du journal? Je me souviens que beaucoup de gens à la rédaction venaient me voir: «Il faut arrêter le papier, c'est le passé!» Ils n'avaient pas tout à fait tort, mais il y avait un problème: si on arrêtait le papier, on perdait 80% de notre chiffre d'affaires. Je leur disais qu'il ne resterait que 20% de notre chiffre et qu'il faudrait diminuer les effectifs à peu près en proportion. Ils me répondaient: «Oui, mais il y a beaucoup de clics. Le papier est en ligne, c'est formidable, il y a beaucoup de clics!» «Oui, mais moi je ne peux pas vous payer en clics.»

Il a fallu trouver la martingale. On a eu du mal, c'était très difficile. Quel était le modèle? Comment allait-on faire payer les gens? Pouvait-on s'en remettre uniquement à la publicité? J'avais même fait des papiers – je me rappelle m'être fait totalement aggraver – où j'avais dit que c'était à Google de payer. Ils prennent nos contenus qu'ils envoient gratuitement, ils font des milliards et nous n'avons rien. Il faut les taxer. Alors là, insurrection sur le Net: «Qu'est-ce que ça veut dire? On va brider l'avenir de l'Internet avec ces régulations étatiques!» Il y avait une vision ultralibérale de l'Internet qui était, à mon avis, fautive. A l'époque, tout le monde se moquait de moi. Mais j'avais raison.

**L.P. :** La suite l'a prouvé.

**L.J. :** Je croyais que le journal avait un avenir en raison de son identité journalistique, c'est le fond de l'affaire. A cause de cette idée que nous sommes là pour inventer, réinventer autant que possible le traitement, les angles, la manière de créer, avec des engagements, qui sont importants, sur le logement, l'ouverture des frontières, l'immigration, le social, la culture, etc. A condition évidemment que l'on comprenne – et cela nous amène à l'avenir lointain – que même dans cinquante ans, l'es-



Dov Alfon, directeur de Libération depuis 2020, et Serge July, cofondateur et directeur de Libé jusqu'en 2006. CYRIL ZANNETTACCI / VU

Exemplaire offert aux abonnées - Ne pas diffuser



Serge July  
et Alexandra  
Schwartzbrod.

PHOTO CYRIL ZANNETTACCI VU

important pour le journalisme. On sait aujourd'hui, c'est mesuré, que le journalisme angoisse les gens, que les gens se sentent mieux quand ils ne s'informent pas. Dans l'histoire de *Libé*, il y a une réponse à cela. *Libé* a toujours été un journal du côté de la joie, du côté du corps, de la sensation. Comment retravailler cela aujourd'hui ? Et cela ne signifie pas faire du journalisme nunuche.

**L.P. : Est-ce cela, ta vision pour les cinquante prochaines années ? Revenir à une certaine essence du journalisme ?**

**N.D. :** C'est retrouver cela, mais je suis d'accord avec Laurent : si tu prends MeToo, qui est une révolution politique et même anthropologique, cela vient d'une enquête journalistique classique à l'ancienne : c'est le *New York Times*, le *New Yorker*. Si tu prends Orpea qui s'effondre : c'est une enquête journalistique à l'ancienne, avec le livre de Victor Castanet, *les Fossoyeurs*. Il peut y avoir de la défiance, de la haine à l'égard des journalistes, l'information peut être considérée comme dépressogène, mais à la base, tu as une enquête au sens strict qui est une enquête journalistique. Quand je suis arrivé à *Libé*, j'ai eu la même équation que toi, Laurent : 80 % du chiffre d'affaires, un monde de kiosques. On ne supprime pas le papier comme ça, mais je n'avais pas non plus la mystique du papier. Il me semblait crucial qu'il y ait *Libé* partout où on peut le trouver ; Facebook, Twitter... Qu'importe, il fallait que le journal soit partout.

Dans cinquante ans, je ne sais pas où sera l'information. Les formes, les formats, on peut y réfléchir, mais je trouve que, dans la contrition, la manière que l'on a de se fouetter en permanence, il ne faut quand même pas oublier qu'un phénomène comme MeToo est né d'une enquête classique de journalisme dans des journaux classiques. Je pense que c'est une bonne nouvelle.

**A.S. : C'est sans doute pour cela que, toi, Dov, tu as créé un service Enquêtes quand tu es arrivé à Libé. Mais ce qui est intéressant avec toi, c'est que tu as dirigé le journal Haaretz qui est en**

**«Quand "Libé" enterre quelqu'un, c'est un moment de suspension dans le chaos informationnel des fils Twitter, etc. On le voit : "Libé" arrive à créer un silence.»**

Nicolas Demorand

**Israël une sorte d'équivalent de Libé. Tu as une culture du journalisme très anglo-saxonne...**

**D.A. :** Pas française, en tout cas.

**A.S. : On l'a vu quand tu es arrivé, c'était à la fois la même chose et pas tout à fait pareil. Tu apportais un autre regard. Quand tu as débarqué dans cette rédaction, quel regard portais-tu sur Libé ?**

**D.A. :** Comme beaucoup de journalistes étrangers, je le voyais comme un journal plus central qu'il ne l'est en réalité. J'avais l'habitude, le *Haaretz* aussi est perçu dans le monde plus centralement qu'il ne l'est dans son propre pays. L'influence de *Libération* sur le monde de la culture va jusqu'à New York, jusqu'à Shanghai, où des gens te parlent de *Libération*, le journal qui a écrit ceci sur ce film, sur ce groupe pop coréen, etc. Déjà, j'avais cette vision de son influence dans le monde, qui n'est pas seulement une influence française.

Après, et je pense que c'est toujours le cas, je crois que c'est le journal le mieux écrit de la francophonie. Je pense que *Libération* est mieux écrit jusqu'à aujourd'hui que ne le sont ses principaux concurrents. Cela rejoint un peu nos questions autour du lecteur qui ne doit pas être forcément mis en joie, mais certainement rencontrer l'inattendu. Le *Haaretz* est un journal avec un combat très clair : la démocratie israélienne, ce qui veut dire la fin de la colonisation de la Palestine, mais il n'a aucun problème à mettre en une, à côté d'exactions ou d'arrachages d'oliviers en Judée-Samarie, le meilleur cheesecake de Paris ou la nouvelle exposition Vermeer à Amsterdam. En France, c'est très difficilement faisable.

Pour moi, le journalisme, c'est écrire quelque chose que quelqu'un de puissant quelque part ne veut pas voir publié. Forcément, cela doit passer par un journalisme d'investigation, par des faits qui sont révélés au lecteur. Dans ce domaine, je crois que *Libération* a fait ses preuves dès ses débuts. Le scoop sur les espions de la CIA à Paris est un exemple de journalisme d'investigation. Mais ensuite, *Libé* a pu laisser cet aspect, donc je voulais en faire de nouveau un axe d'action.

Maintenant, la réalité nous aide. Comme l'a dit Nicolas, *Libération* est étonnamment moderne pour la diffusion technologique que l'on connaît aujourd'hui. On peut presque dire qu'il est né pour Twitter ou Instagram. C'est bizarre, mais c'est comme ça. Et la réalité, c'est aussi le fait que les combats de *Libération*, qui sont multiples, comprennent aussi son propre combat pour sa propre survie. Le directeur doit prendre cela en compte, difficulté que je n'avais pas au *Haaretz* - qui appartient à la même famille depuis plus de soixante-dix ans, et qui a toujours gagné de l'argent. Tout cela doit être pris en ligne de compte, mais rappo...

sence du journalisme n'aura pas changé, parce que le journalisme consiste à essayer de rendre compte de certaines réalités. Si on remplace cela par des lunettes déformantes, que l'on est trop tendre, que l'on a trop de préjugés, etc., ce sont des commentaires, des prises de position, cela peut être intéressant, mais on perd l'essentiel : il faut être surpris par le réel, il faut être naïf, candide, ne pas avoir trop de présupposés et être prêt à les abandonner.

**L.P. : Nicolas, toi qui venais de la radio, tu commences à évoluer dans un environnement très numérique par rapport à ce que Laurent vient de décrire. Quel regard portais-tu sur Libé et qu'es-tu venu y faire, y chercher ?**  
**N.D. :** Par rapport à Serge qui l'a fondé, par rapport à Laurent qui y arrive le 10 mai 1981, moi, j'y arrive comme lecteur. C'est un lecteur de *Libé* qui débarque à *Libé*. Cela change la perspective, parce que ma légitimité vient de là. C'est un long compagnonnage avec un journal qui a été là à différents moments de ma vie. D'autres journaux m'ont accompagné, mais celui-là tout particulièrement. Je le vois comme un espace qui ne se contente pas simplement de raconter des faits, d'avoir un suivi des événements au jour le jour, mais qui a su vivre une

époque, façonner une culture, trouver des écritures pour raconter le sport, les médias. C'est un journal qui a été pour moi un laboratoire intellectuel et qui a, en faisant du journalisme, réinventé perpétuellement les formes mêmes du journalisme. Il a réinventé la manière de voir le réel, il a réinventé la photographie en lui accordant une place absolument centrale qui n'a pas changé aujourd'hui. Il a réinventé un usage du graphisme, de la typographie. C'est un journal qui était un espace profondément intellectuel, mais il ne considérait pas simplement son lecteur comme un être de raison. La manière dont le journal a accompagné la lutte contre le sida par exemple n'était pas simplement un suivi du travail des laboratoires, de la recherche sur des molécules. Non. Il a aussi accompagné les questions du corps, du désir, de la mort. Il considérait son lecteur comme un être rationnel, mais aussi comme un corps souffrant, désirant, et cela me semblait quelque chose d'unique. Il y avait des aventures intellectuelles à chacune des pages : on parlait différemment des livres, du sport, du cinéma, et on l'exposait.

J'arrive donc à un moment où le journal continue d'être dans une crise économique très forte. Mais ce journal-là, qui commence effective-

ment à se prendre Internet de plein fouet, a, malgré tout, des armes en main. Je me dis que la une de *Libé* - simple, forte -, la titraillie, la photo, le graphisme sont des objets qui sont d'une modernité extrême et qui peuvent circuler très facilement à l'époque des réseaux sociaux, arrêter, susciter du débat, de la polémique, de la controverse, un moment d'arrêt, de beauté. Quand *Libé* enterre quelqu'un, c'est un moment de suspension dans le chaos informationnel des fils Twitter, etc. On le voit : *Libé* arrive à créer un silence. Quand il y a eu les attentats, cette une recto verso avec la foule «Nous sommes un peuple»... Ce sont des moments où aucun autre journal ne peut faire ça. Aucun autre journal n'a cet impact dans l'espace public, même numérique, même accéléré.

Je pensais aussi que ce journal avait toujours été joyeux. C'est un journal qui a toujours été malin, ironique. J'ai le souvenir d'avoir lu des articles qui me faisaient rire aux larmes. Je me disais que l'on a quand même un certain nombre d'armes dans ce journal, mais est-ce que le journal pouvait encore être joyeux ? Y a-t-il une forme d'obscénité aujourd'hui à essayer de faire renaître dans le journalisme quelque chose qui se trouve du côté de la joie ? Est-ce puéril ? C'est un débat très

Nicolas Demorand, qui a dirigé *Libération* de 2011 à 2014. PHOTO CYRIL ZANNETTACCI. VU

Suite de la page 5 lons, comme on n'est pas là seulement pour dire du mal, que *Libération* a été choisi comme éditeur de l'année 2022 par *Stratégies*, avec la plus grande progression de la presse quotidienne nationale pour la deuxième année consécutive. Il l'a obtenu quatre fois ces dix dernières années. On voit bien que *Libé* définit à chaque fois son époque, mais que l'époque accepte *Libération* à bras ouverts.

**A.S. :** Serge, lorsque tu entends tes trois successeurs, sens-tu une espèce de filiation, quelque chose de commun entre vous quatre ?

**S.J. :** De facto, oui. Tu as raison, Nicolas, d'insister sur l'ambiance, quelque chose qui soit accueillant, enthousiasmant, c'est très important. Les enquêtes, tout ça, c'est évidemment très vrai, mais cette atmosphère est indispensable.

**N.D. :** C'est l'éternelle question du lecteur de *Libé* qui commence par le début ou par la fin.

**S.J. :** Moi, je commence par la fin. **N.D. :** Ce qui montre bien que c'est un journal qui continue à s'adresser à un être humain et non pas à un pur esprit.

**A.S. :** En parlant de la dernière page du journal, c'est toi, Serge, qui as lancé le portrait dans la nouvelle formule de 1994. Cela t'est venu comment ? Tu sentais qu'il fallait faire un gros plan sur une personne en der [dernière page] de *Libé* ?

**S.J. :** Pour être très franc, le *Herald Tribune* à Paris avait déjà un

portrait en dernière page, mais il n'occupait pas toute la dernière page. Je le lisais tous les jours et je trouvais ça formidable. Nous, on faisait déjà des portraits dans *Libé*, et quand on a voulu leur donner une place quotidienne en der, cela a posé d'énormes problèmes commerciaux évidemment, car la dernière page est très importante pour la publicité. Mais on l'a fait. Et il se trouve que la personne qui a pris ça en charge, Marie Guichoux, avait un bon œil, un talent très sûr. C'est elle qui a mis cela sur les bons rails.

**A.S. :** Et les petites annonces, comment sont-elles arrivées ?

**S.J. :** Les petites annonces, c'est la première formule de *Libé*...

**A.S. :** Là aussi, vous avez senti qu'il y avait une demande ?

**S.J. :** Les petites annonces sont l'ancêtre des réseaux sociaux. Un journaliste avait cela en tête, Jean-Luc Hennig. Au départ, c'était une mise en contact, mais cela a dépassé le simple aspect pratique pour devenir un lieu d'expression. Elles étaient très écrites et en même temps, elles disaient plein de choses, elles exprimaient un désir qui ne se réduisait pas à son objet, qui n'était pas simplement sexuel. Il y a eu des livres, d'ailleurs, sur ces petites annonces (2).

**A.S. :** En fait, c'était le minitel rose à l'écrit...

**S.J. :** C'est ça. D'ailleurs, quand le minitel est arrivé, on a plongé dedans, et ça marchait tellement bien que France Télécom m'a envoyé au Texas pour expliquer aux

Américains que le minitel, c'était l'avenir. Ça peut sembler un peu ridicule aujourd'hui, mais en France, on était un peu une vitrine...

**A.S. :** Toi qui as écrit un *Dictionnaire amoureux du journalisme*, es-tu d'accord avec Laurent quand il dit qu'il y aura toujours du journalisme, car l'essence du journalisme ne peut pas mourir ?

**S.J. :** Oui, sous une forme ou une autre, bien sûr, il y aura toujours du journalisme. Et il y aura toujours des enquêtes. Ce que disaient Dov et Nicolas est très vrai : il n'y a pas de journaux sans enquêtes.

**L.J. :** Je voudrais revenir aux origines du journalisme, à Théophraste Renaudot, au XVII<sup>e</sup> siècle. Il a fondé le premier journal français, la *Gazette*. Et il a théorisé l'idée que, pour lui, le journalisme consiste à être

naïf, à voir les choses comme elles sont. Ensuite, il indique les dangers : la sujétion politique, les pressions publicitaires. On avait déjà inventé la publicité, et quand il y avait de la publicité pour une boutique à Paris, il disait : « J'ai fait un article sur les chaussures, le marchand de chaussures m'a embêté, il m'a dit que je n'avais pas le droit d'écrire cela, etc. » Troisièmement : les *fake news*, même si cela ne s'appelait pas comme cela, on parlait de « rumeurs ». Il disait : « Il y a des rumeurs partout dans Paris, la vraie information est noyée dans cet océan de billevesées qu'on fait circuler dans le public. Il faut se battre contre ça. » D'où mon raisonnement : si c'était vrai il y a quatre siècles et que cela n'a pas beaucoup changé aujourd'hui, malgré tous les bouleversements technologiques, dans cinquante ans, ce sera le même problème.

**L.P. :** Avec Théophraste Renaudot, on est en plein dans le sujet de la défiance du public, vous l'avez tous abordé dans vos différentes réponses. On reproche toujours plus ou moins les mêmes choses aux médias. On a évoqué, avec Nicolas, le caractère anxigène de l'information, mais il y a ce soupçon d'être à la botte du pouvoir, de l'argent, etc. Comment reconquérir le public ? Comment répondre à toutes les critiques ?

**S.J. :** Je pense qu'une des inventions de *Libération* les plus importantes, c'est *Checknews*.

**A.S. :** La vérification des faits.

**S.J. :** Oui, je suis un fan absolu de cela. Que peut-on faire de mieux ? **N.D. :** Ce qui est compliqué quand on regarde les Etats-Unis, c'est que les faits deviennent des opinions comme les autres. Il n'y a plus nécessairement consensus sur les faits.

**S.J. :** Il n'y en a jamais eu, en fait. Il y a toujours eu des gens qui disent : « Non, ce n'est pas vrai, c'est autrement. »

**N.D. :** Je vais le dire autrement. On dit aujourd'hui qu'il y a une polarisation extrême des opinions, que le paysage est fragmenté. Est-ce substantiellement différent de l'époque où *Libé*, *l'Humanité*, le *Figaro* et le *Monde* étaient très puissants ?

**S.J. :** Quand *Libé* arrive, *l'Humanité* est évanescence. On a des polémiques – je me souviens – avec *l'Aurore*, qui a disparu, lui aussi. C'était un journal plutôt affirmé de droite, vieille droite, le *Figaro* étant plus complexe.

**N.D. :** Il s'agit de la question de la déstructuration de l'espace public, en fait.

**L.J. :** Les gens d'extrême droite disent que les journaux *mainstream* sont tous mondialisés, cosmopolites, qu'ils mentent. La France insoumise dit que les journaux possédés par des milliardaires mentent. Comme ils disent cela toute la journée et toute l'année, cela finit par entrer dans la tête des gens. Pourquoi ? Parce que nous avons sous-estimé les effets de la mondialisation. Nous avons été les avocats flamboyants de l'ouverture des frontières. C'étaient nos convictions, on ne l'a pas fait de manière cynique ou inconsciente, on était pour le mélange des cultures, l'ouverture sur l'international, l'Europe unie, le traité constitutionnel. Or, les classes populaires – on le sait bien, il suffit de regarder les chiffres – ont été les victimes de la mondialisation, donc il y a un fossé avec les « élites » mondialisées. Les *somewhere* et les *anywhere*, pour reprendre les termes du journaliste anglais David Goodhart. Les *anywhere*, c'est nous, on a été la caution de gauche des *anywhere*. Et les *somewhere*, ce sont les gens qui votent Front national, France insoumise, ou ils ne votent pas.

Il y a eu une coupure avec des journaux comme le nôtre, qui n'est pas un journal fait pour les classes populaires, il faut quand même être honnête. C'est plein de références, d'allusions, avec une vision de la culture très exigeante. Les ouvriers et les employés lisent assez peu *Libération*. Nous avons plutôt un lectorat diplômé. Pas forcément riche, mais diplômé.

**A.S. :** Et tu penses que l'on est passé à côté de cela ?

**L.J. :** Ce n'est pas qu'on ait eu tort de plaider pour l'ouverture – au contraire, on a eu

« Quand le minitel est arrivé, on a plongé dedans, et ça marchait tellement bien que France Télécom m'a envoyé au Texas pour expliquer aux Américains que c'était l'avenir. »

Serge July

# Lolita Lempicka

Le Parfum



Exemplaire offert aux abonnées - Ne pas diffuser



Lauren Provost et Laurent Joffrin (directeur de 2006 à 2011, puis de 2014 à 2020). C. ZANNETTACCL VU

Suite de la page 6 mille fois raison –, mais on a sous-estimé les effets négatifs.

**A.S. : Tu es d'accord avec cela, Nicolas ?**

**N.D. :** Oui, et puis je vois qu'un journal coûte aujourd'hui 3,50 euros...

**A.S. : Je précise qu'il s'agit de celui du week-end.**

**L.P. : Et qu'il s'agit de la version papier. Un abonnement coûte 5 euros par mois sur Internet.**

**N.D. :** Les journaux ont fini par trouver un modèle économique qui est celui de l'abonnement. C'est bien, mais il y a maintenant un clivage social entre ceux qui peuvent s'offrir de l'information de qualité et ceux qui ne le peuvent pas. On peut s'abonner à un journal avec des prix qui sont assez bas sur le numérique, mais cela a quand même un coût. Et deux journaux, cela coûte encore plus cher. Donc il y a un monde entre ceux qui ont accès à une information gratuite, factuelle, le minimum vital, disons, et le journalisme à très grande plus-value qui devient, pour le dire de manière caricaturale, un produit de luxe ou en tout cas pour beaucoup, un produit inaccessible. En tout cas un produit sur lequel il faut se poser la question d'un arbitrage économique. Il y a là un problème écono-

mique, parce qu'il faut bien que la presse ait un modèle économique pour pouvoir produire du journalisme de qualité. Il y a un effet de ciseau...

**S.J. :** Le modèle économique de base est celui de Girardin au début du XIX<sup>e</sup> siècle : le numéro n'est pas cher, il y a l'abonnement donc c'est moins cher, et puis il y a de la publicité. C'est ce modèle économique qui est celui de la presse depuis deux siècles.

**D.A. :** Nous n'avons pas les moyens de continuer ce modèle économique. La publicité numérique n'a absolument rien à voir avec les revenus que produisaient les publicités sur papier, donc nous allons être totalement dépendants de nos lecteurs.

Revenons au *Haaretz*. Il refuse les subventions gouvernementales auxquelles il aurait droit en tant que journal imprimé. Il les refuse pour rester indépendant vis-à-vis de tout gouvernement. *Libération* accepte ces subventions. C'est un état de fait que j'accepte, parce qu'il m'est dicté par notre réalité économique. Et comme les publicités numériques ne peuvent pas nous sauver de cette situation, nous allons donc forcément devenir de plus en plus dépendants de lecteurs qui peuvent se

permettre un abonnement. Or, les classes populaires continuent à lire des journaux régionaux et des journaux locaux, en quantité, parce qu'ils ont besoin des informations qui se trouvent autour d'eux, dans la ville d'à côté, le marché, etc. Le lien entre ces classes populaires et le journalisme existe donc.

*Libération* est la porte qui s'ouvre sur d'autres portes. Nous influençons les influenceurs d'autres mondes, y compris ce monde rural, y compris les défavorisés, nous influençons les associations qui sont tous les jours à l'écoute des migrants, des pauvres, des précaires de toute sorte. Notre job est de lutter pour tous les précaires, en espérant que notre influence arrive par ces biais-là.

**L.J. :** Sur la confiance, il existe un sondage annuel, publié par *la Croix*, dans lequel on s'aperçoit que, certes, la moitié des gens ne fait pas confiance aux journaux... mais que la moitié leur fait confiance. Il faut voir les choses de manière positive. La radio est le média considéré comme le plus fiable et cela tient pour beaucoup au fait que la voix donne un sentiment de proximité formidable : on fait confiance à quelqu'un que l'on entend. Mais ce qui m'a le plus frappé, c'est que le

record de la défiance est détenu par Internet, de façon écrasante. Ce qui est censé être un progrès – et qui en est effectivement un dans la diffusion de la culture de l'information – a quand même conduit à une dégradation terrible de la confiance dans les médias. Je reviens donc à mon idée première : réguler Internet était juste. Tous ceux qui se sont mis en travers ont fait une erreur politique énorme. Avec les *fake news*, la mauvaise monnaie a chassé la bonne sur Internet. Les *fake news* sont partout et on voit beaucoup moins les vraies nouvelles.

Ensuite, sur le modèle économique, Dov a certainement raison, il faut privilégier le financement par les lecteurs. C'est le plus simple, mais cela va être dur. Entretemps, il va falloir trouver d'autres choses. Vous ne pourrez pas échapper aux aides publiques. J'ai vécu cela, je suis même allé inventer des aides publiques pour que *Libération* puisse boucler ses fins de mois, en négociant. Et d'après mon expérience, aucun gouvernement n'a jamais rien demandé en échange. Jamais.

**L.P. : Ça, le public ne le sait pas. C'est un reproche qui nous est souvent fait, au quotidien.**

**L.J. :** Une fois, Sarkozy a essayé de me faire savoir que ce serait bien que... Que cela faciliterait les choses, etc. J'ai fait celui qui n'entendait rien, on a continué comme avant et les aides n'ont pas été diminuées. Il ne pouvait pas utiliser cela comme chantage. Donc les journaux ont besoin des aides. Mais il faut aussi diversifier les activités. Je l'ai fait. Ça pose des questions car il s'agit de faire autre chose que son métier d'origine, mais on est obligé de trouver des sources de financement. Elles ne sont pas forcément décisives, mais elles aident à assurer un modèle, c'est important. Enfin, les actionnaires sont nécessaires. Mais pour que ça fonctionne, il faut que la culture de la rédaction soit farouchement indépendantiste. La meilleure preuve que cela peut fonctionner, c'est qu'on l'a fait : on a eu successivement Riboud, Seydoux, Rothschild, Drahi – ce qui, financièrement parlant, pouvait donner l'impression qu'on était vendus aux milliardaires – et pourtant cela n'a eu aucune conséquence sur le contenu. Pourquoi ? Parce qu'il y a des institutions internes au journal qui obligent notamment l'actionnaire à soumettre la nomination du directeur de la rédaction à un vote, parce qu'il y a une charte et surtout parce qu'il y a un esprit pour faire vivre ces institutions et cette charte. Dans ces conditions-là, il est possible de vivre avec un milliardaire.

La preuve, on l'a fait. *Le Monde* le fait et on ne peut pas dire que Xavier Niel intervient dans le contenu du *Monde*. Mais tu es obligé d'en passer par là. Si tu ne veux pas de milliardaire ni d'aides publiques,

tu feras un journal beaucoup plus petit.

**D.A. :** Je suis tout à fait d'accord, mais je voudrais juste faire remarquer que ce sont des détails extrêmement compliqués à comprendre, alors que l'on parle de défiance publique envers les journaux. Dans les statuts de *Libération* – qui sont uniques au monde – le directeur de la publication est automatiquement le directeur de la rédaction et le co-gérant. On ne peut rien faire sans lui, il est élu par la rédaction. Toute une série de règles inimaginables ailleurs protège effectivement la rédaction contre toute interférence politique, commerciale, financière, etc. Mais pour le public, le journal appartient à un milliardaire et perd de l'argent. S'il gagnait de l'argent, le processus serait plus compréhensible : ce serait une entreprise de médias qui a pour mission d'écrire, de révéler des choses, et qui appartient à quelqu'un qui y a investi, même si je ne crois pas qu'on puisse faire fortune là-dedans.

**L.J. :** Contrairement à ce qu'on croit, les actionnaires ne peuvent pas utiliser le journal pour faire du chantage sur je ne sais qui, menacer le gouvernement ou un concurrent en disant : «Puisque c'est comme ça, je vais faire écrire dans le journal que vous êtes ceci ou cela.» C'est impossible, parce que les directeurs successifs ne l'auraient pas toléré et si jamais ils l'avaient toléré, ils auraient été immédiatement congédiés par la rédaction. Alors pourquoi les actionnaires viennent-ils ? Dans les diners en ville, ils ne brillent pas forcément. En revanche, quand ils sont propriétaires, même d'un petit journal, on leur dit : «Alors, votre journal, ça en est où ?» Leur business de base est souvent ennuyeux, ils gagnent beaucoup d'argent avec quelque chose qui n'intéresse guère, mais avoir un journal, même petit, c'est chic. Pour des gens très riches, c'est important. C'est un phénomène essentiel pour expliquer pourquoi ils mettent de l'argent. L'autre phénomène est plus vicieux, mais il existe. Un journal, c'est une arme de dissuasion. Pourquoi Drahi avait-il acheté *Libération* ? Parce qu'il était en négociation pour racheter SFR et qu'on lui parlait mal. Du jour où il a acheté *Libération*, on lui a parlé différemment, même au gouvernement. Pourquoi ? Parce que c'est comme ça. «Il a quand même le journal, il faut faire attention.» Les hommes politiques sont sensibles à ça, et les autres PDG aussi. C'est comme une arme nucléaire. Il ne se sert jamais de son arme, mais il l'a, donc ceux d'en face se disent : «Si jamais il s'en sert, on est mal.»

**A.S. : Serge, quand tu as créé *Libération*, comment voyais-tu sa viabilité financière, toi qui as connu différents épisodes jusqu'au dernier, qui a été dur pour toi ?**

«A “Libé”, toute une série de règles, inimaginables ailleurs, protègent la rédaction contre toute interférence politique, commerciale, financière...»

Dov Alfon

**S.J. :** C'est Laurent qui en a hérité, si j'ose dire. Edouard de Rothschild était sans doute un exemple de ce que vient de décrire Laurent : *Libé* lui donnait une assise, une consistance. Pour l'autre modèle évoqué par Laurent, celui de Drahi que je connais un peu, c'était effectivement un moment où on lui a parlé autrement. Les autorités françaises de gauche lui ont parlé autrement. C'est vrai. Riboud, Seydoux, c'était différent. Il y avait de la sympathie, de l'amitié.

**L.J. :** Mais Seydoux n'a pas perdu d'argent.

**S.J. :** J'ai fait en sorte qu'il n'en perde pas.

**A.S. :** Mais en 1973, quand tu as démarré, comment as-tu fait ?

**S.J. :** Au démarrage, globalement, ce sont les lecteurs qui ont financé. Il y a eu des comités *Libération* qui collectaient chacun trois francs six sous pour financer un quotidien libre tous les matins. Il y a eu des cas de militants - j'en connais au moins deux - qui ont eu des héritages et qui ont donné leur héritage à *Libération*. Il y a eu des gens du monde culturel, comme Maxime Le Forestier ou Isabelle Huppert, qui ont donné, surtout dans les moments où il fallait payer le

papier, sinon le journal ne sortait pas. Il fallait faire un chèque en fin d'après-midi pour que le journal sorte. Après, cela a changé parce que, à partir de 1981, on a eu différentes sortes d'actionnaires : des petits, des moyens et des milliardaires.

**A.S. :** C'est toi qui allais les chercher ?

**S.J. :** Oui, c'était un peu le travail.

**A.S. :** Dov, peux-tu expliquer la structure actuelle de *Libé*, qui a évolué ?

**D.A. :** Oui, dans cet effort qui a toujours été le sien, d'être indépendant de toute pression, *Libération* appartient au Fonds de dotation pour une presse indépendante, donc la fondation qui possède le journal est garante de son indépendance via tous les statuts qui confèrent à la rédaction un pouvoir absolu sur les contenus du journal, la nomination du directeur, etc. Les actionnaires passent par la fondation.

Maintenant - je suis désolé de revenir à cette marotte -, je préférerais que *Libération* gagne de l'argent, même dans ce statut-là. Le regard du public, même, change. Nous sommes dans cet effort-là. Notre discours n'est pas du tout de dire : «Tout va bien, on a cette fondation.

On va dépenser l'argent que les actionnaires ont investi et ensuite, ils en mettront plus.» Peut-être que oui, peut-être que non, donc on est forcé dans un effort qui signifie élargir notre influence, notre lectorat, et le public que nous ciblons.

C'est grandement facilité par Internet. En Angleterre, jusque dans les années 80, un Anglais moyen lisait 3,2 journaux. Il avait à la maison le *Times*, qui est un journal respectable, dans le métro vers son travail il achetait le *Financial Times*, le journal économique, et il revenait avec un tabloïd parce que c'est la fin de la journée, le *Mirror* s'il était de gauche ou le *Sun* s'il était de droite. En Norvège, on atteint aujourd'hui 5,2 abonnements numériques par foyer.

C'est énorme par rapport à la France, on a encore beaucoup de progression à faire, mais c'est totalement jouable. C'est encourageant.

**N.D. :** On est à 1 ou 1,2 en France, de mémoire ?

**D.A. :** Autour de 1. Je lis *Libération*, ça me définit. Si je lis le *Figaro*, cela me définit aussi. Si je lis *Ouest-France*, cela veut dire quelque chose de moi. Sociologiquement en France, le journal définit qui je suis. Cela va très loin.

**L.P. :** Dov, tu célèbres Internet comme la révolution technologique qui va nous permettre de trouver un modèle dans les années à venir. Serge et Laurent, comment avez-vous vu l'arrivée de ce nouveau canal de diffusion pour *Libération* ?

**S.J. :** Je crois que *Libération* est le premier journal français à avoir utilisé Internet. On était à une semaine d'écart avec le *Parisien* qui, paradoxalement, était devant le *Figaro* et le *Monde*. Mais cela a été très difficile, parce qu'il y a eu une résistance de l'équipe à l'arrivée d'Internet. Il y avait une révolution à faire, que nous n'avons pas réussi à faire. On a raté l'investissement du numérique.

**A.S. :** C'est-à-dire que l'on a été pionniers...

**S.J. :** ... et après tout le monde est passé devant nous. Il fallait investir. Le *Figaro*, par exemple, a acheté des sites de voyages ou une flottille de sites de sociétés immobilières, qui ont constitué un socle sur lequel il a construit son développement. Nous, il y avait une résistance culturelle.

**L.J. :** Quand je suis arrivé, la résistance était moindre.

**S.J. :** La réalité s'est imposée.

**L.J. :** On sentait bien qu'il fallait investir, mais il fallait de l'argent. Et ça nous paralysait.

**L.P. :** Toi aussi, Nicolas, dans les années 2000, c'était la même chose ?

**N.D. :** A partir du moment où la journée est organisée par la production d'un objet papier... eh bien la journée est organisée par la production d'un objet papier ! Pour caricaturer les choses, tu es dans une logique de production d'un objet de stock dans un monde de flux. Les horloges du stock ne sont pas les mêmes que les horloges du flux. Sans argent, tu peux juste basculer une partie de l'équipe pour faire du flux en permanence. Mais sur quel modèle ? Ce sont **Suite page 10**

SI VOUS AVEZ 2 HEURES À GAGNER 19-21 LE NOUVEAU RENDEZ-VOUS QUOTIDIEN PRÉSENTÉ PAR JEAN-MATHIEU PERNIN : INFORMATION, REPORTAGES, DÉBATS ET MAGAZINES. L'ACTUALITÉ DU MONDE AUTREMENT.



arte



CYRIL ZANNETTACCI, VU

Suite de la page 9 des injonctions contradictoires qui sont absolument ingérables. Ce que je voulais faire, c'est le *reverse publishing*: que l'article prêt soit mis en ligne et qu'il soit édité en papier le lendemain de manière plus haut de gamme, illustrée. Que le prix du journal se voie le lendemain et qu'il y ait un objet quasiment différent une fois qu'on l'achète. Mais cela demande de l'argent, une mutation culturelle dans la manière de produire.

**L.P.:** On disait qu'au début, *Libération* voulait raconter l'époque, parler de ce dont les autres journaux ne parlent pas. Aujourd'hui, comment être pertinent pour une nouvelle génération ?

**S.J.:** Il faut être inventif.

**L.J.:** Il faut être rapide sur les tendances.

**N.D.:** Il faut essayer, essayer, essayer. Essayer beaucoup de choses. Le coût de l'essai est quand même moins élevé que celui de l'immobilisme et on voit très rapidement si ça marche ou si ça ne marche pas, si ça répond sur les réseaux, et ce qui peut être corrigé.

**D.A.:** Sur la question des jeunes, on peut s'inspirer du succès de *Harry Potter*. Et se rappeler qu'il y a des dizaines, voire des centaines d'éditeurs qui l'ont refusé. Ils disaient: «Les jeunes ne liront jamais une saga médiévale de 600 pages.» Les maisons d'édition étaient dans l'optique que les jeunes ne liraient plus de livre papier. Quelques années plus tard, on ne pouvait pas traverser Londres sans voir des ado-

lescents sortir de l'école, prendre leur *Harry Potter* et s'asseoir sur un banc. J'ai vu des ados de 13 ou 14 ans qui marchaient avec leur livre. Ils étaient des milliers. Le jour de la sortie d'un tome, les parents étaient effrayés à l'idée d'arriver à la librairie et que plus aucun exemplaire ne soit disponible, parce qu'ils allaient se faire massacrer à la maison. C'est la preuve que la créativité est la source de tout. Et cela demande une certaine souplesse.

**A.S.:** Mais comment rester joyeux, inventif, positif, tout en racontant à chaque seconde des tragédies, des tremblements de terre, des attentats ?

**S.J.:** Cela n'existe pas, la version joyeuse d'un tremblement de terre.

**L.J.:** Ce qui compte, c'est l'émotion. Un reportage, c'est une émotion. Une chose m'a frappée ces dernières semaines: faire une enquête qui démontre que tel ou tel puissant se comporte très mal avec les femmes, c'est une fonction de base d'un journal. Mais là où *Libé* gagne plus, c'est avec l'affaire Bayou par exemple. Vous partez de l'accusation contre Julien Bayou, que je ne connais pas, le chef d'EE-LV, et petit à petit, ça se complexifie. Cela devient un peu paradoxal et, à mon avis, c'est là que cela devient intéressant. Il ne s'agit pas seulement de défendre des causes de manière énergique et passionnée, mais de temps en temps, de constater que les causes se compliquent. La preuve, quand vous publiez l'enquête sur le groupe de militantes qui l'avait pratiquement suivi à la trace

pendant trois ans pour essayer de débusquer ses turpitudes, vous faites votre travail encore mieux parce que vous parlez à tout le monde. Vous ne parlez pas seulement aux convaincus de la cause féministe ou néoféministe, vous parlez à tout le public, qui se dit: «Ceux-là au moins sont libres, y compris à l'égard de leurs propres convictions.»

**L.P.:** Cela revient à ce que tu disais: «Penser contre soi-même.»

**L.J.:** Mais là, ce n'est pas penser, c'est enquêter. Trouver un fait qui dérange une sorte de doxa dont *Libé* est, par ailleurs, protagoniste. Là, on gagne en crédibilité et la confiance se rétablit puisqu'on en tire l'idée que c'est un journal honnête. Certes engagé, mais le jour où il tombe sur quelque chose qui pourrait le déranger, il le publie quand même. Ça fait parler, ça fait de l'audience, peut-être même des abonnés, et la confiance revient. Donc c'est l'exemple même de ce qu'il faut faire. Il faut être paradoxal.

**N.D.:** Je lisais récemment un article d'une journaliste américaine, S. Mitra Kalita, publié par la Nieman Foundation de Harvard, qui scrute

les bouleversements du monde médiatique et qui demande chaque année à des journalistes leurs prédictions sur l'évolution du secteur. Elle disait qu'aujourd'hui, on ne peut plus se contenter des questions classiques du journalisme: qui, quoi, pourquoi, où, comment ? Il faut commencer à penser d'autres questions: «De quoi avez-vous besoin?» «Comment pouvons-nous vous aider?» On ne peut pas raconter un tremblement de terre de manière joyeuse, mais à côté de la liste classique des questions fondatrices du journalisme, essayer d'en mettre d'autres tout aussi nobles et qui peuvent ouvrir à d'autres fonctions du journalisme. On voit les éléments d'angoisse face au flux d'informations. Je reçois la nouvelle et elle m'écrase.

**A.S.:** Un sentiment d'impuissance...

**N.D.:** C'est ça, je me sens impuissant, je ne sais pas quoi faire, donc je ferme les écouteurs. Est-ce que, dans la rédaction d'un article, le fait d'avoir d'autres questions n'ouvre pas des champs journalistiques? Il ne s'agit pas simplement de faire pendant 364 jours un journalisme fondé sur les questions classiques du journalisme et une fois par an, un journal marrant et rigolo. Il s'agit de trouver d'autres formes, d'autres questions légitimes pour le journalisme. Un journaliste qui se demande «De quoi avez-vous besoin?» c'est une révolution. Penser à partir du public n'est pas une question obscène. Cela peut être très noble. Cela inverse le rapport de vertica-

lité. Mais ensuite, il faut se mettre autour d'une table pour voir quelles questions on peut se poser. C'est là aussi que cela peut être créatif.

**A.S.:** Qu'en penses-tu, Dov ?

**D.A.:** Je suis tout à fait pour. On a publié début février un grand article de notre journaliste Rachid Laïreche sur des familles qui dorment dans la rue. Il décrit très bien, dans ses entretiens, une femme avec son bébé, qui a toujours l'air d'attendre quelque chose. Elle retrace son itinéraire à Rachid qui est là pour *Libération* afin de raconter une histoire aux lecteurs, mais elle a presque l'impression que peut-être il peut sortir un appartement de sa poche gauche, un sandwich de sa poche droite... Forcément, c'est ce dont cette femme aurait besoin. Là, on entre dans le champ que pratique *Libération* depuis toujours mais encore plus maintenant: la responsabilité des autorités, les millions qui partent en fumée parce qu'on ne construit pas des appartements comme il faut, qu'on préfère donner de l'argent à des hôtels où ils vont passer la nuit, etc. Beaucoup de questions structurelles sur lesquelles *Libération* peut mettre un coup de projecteur.

Les premières biographies de *Libération* citent beaucoup un rapport dont la conclusion était: «Remettre le lecteur au centre de notre intérêt.» Je me dis cela tous les jours. On a encore pas mal de chemin à faire, et je sens qu'après Serge, Laurent et Nicolas se sont aussi posé cette question. Comment remet-on le lecteur au centre de notre intérêt? C'est une question pertinente chaque jour.

**L.P.:** On va te donner le mot de la fin, Dov, puisque c'est toi qui es actuellement à la direction et qui tâches de te projeter sur les années à venir. Que peut-on souhaiter à ce journal pour les cinq prochaines années? Tu peux te limiter à dix, si tu le souhaites.

**D.A.:** Que nous soyons tous réunis autour de cette table, en bonne santé! Je pense que *Libération*, vu la mythologie extraordinaire qui est liée à ce titre, va continuer de vivre comme ce qu'il est: un journal engagé, qui n'a pas peur des puissants et qui a une énorme influence intellectuelle, culturelle, politique, sociale, économique. Pour reprendre une formule du philosophe Isaiah Berlin: c'est un journal qui a peut-être «trop d'histoire et pas assez de géographie». C'est ce qui nous manque un peu. Pour cela, on peut lui souhaiter de réussir cette transition vers un monde où ses lecteurs seraient beaucoup plus nombreux, peut-être plus jeunes, mais beaucoup plus nombreux. ◀

(1) Plon, 2015.

(2) Notamment *les Petites Annonces de Libé (1973-1981)* d'Aurélien Walk, éd. Nouveau Monde (2007).

«La créativité est la source de tout. Et cela demande une certaine souplesse.»

Dov Alfon

Exemplaire offert aux abonnées - Ne pas diffuser

Blue Line Productions présente

# HK

## DANSER ENCORE

*Nous sommes des oiseaux de passage  
Jamais dociles ni vraiment sages  
Nous ne faisons pas allégeance  
À l'aube en toutes circonstances  
Nous venons briser le silence*

*Et quand le soir à la télé  
Monsieur le bon roi a parlé  
Venu annoncer la sentence  
Nous faisons preuve d'irrévérence  
Mais toujours avec élégance*

HK - DANSER ENCORE



**14 NOVEMBRE 2023**

# L'OLYMPIA

**ET EN TOURNÉE DANS TOUTE LA FRANCE**

Licences L-R-22-11995 / L-R-22-11996

Aylin

[Integra]

blue line  
PRODUCTIONS

L'Épicerie  
des Poètes

RÉSERVATIONS

hk-officiel.com & points de vente habituels.

Exemplaire offert aux abonnées - Ne pas diffuser

# 50 ans

# DANS

# NOS DÉLIRES

Plonger la tête la première dans une obsession éditoriale, disserter sur un vampire suceur de sang, s'habiller de papier... «Libé» c'est aussi des idées, logiques, brillantes, ou complètement saugrenues.

## 2011 Gaultier et Libé Habits pour la vie

Familier du journal, le couturier fêtera ses 35 ans de création en habillant les salariés de la rédaction avec des pages du quotidien.

**D**onner les clés (du moins celle du contact, on n'est pas complètement cinglés non plus) du camion à des personnalités, notamment des créateurs : Libé est couturier du fait. Ont notamment embrayé des plasticiens (Daniel Buren qui nous a colonisés, Antoni Tàpies qui nous a repeints) et des couturiers (Martin Margiela nous a blanchis, Hedi Slimane nous a horizontalisés, Karl Lagerfeld nous a gigantisés, et Jean Paul Gaultier nous a déshabillés-rhabillés... pour l'été vu que ce numéro spécial a été publié le 14 juin 2011). Une expérience hors normes, fofolle mais pleine de sens, dans laquelle les deux parties se sont embarquées en rigolant mais sans renoncer à livrer une «collab» digne de ce nom: Gaultier et Libé ont bel et bien produit à la fois une collection, un journal, et un numéro collector.

Il a une actualité: le natif de Bagneux, qui a aussi bien habillé Madonna que Lady Gaga ou Yvette Horner, fêtait cette année-là les 35 ans de la création de sa maison, anniversaire marqué par une rétrospective au musée des Beaux-Arts de Montréal. Mais il y avait surtout l'amitié entre JPG et «Gégé», Gérard Lefort, alors chef du cinéma à Libé mais aussi vrai touche-à-tout culturel qui a également chroniqué la mode. Tandem d'iconoclastes qu'on a notamment vus en mariés lors d'un anniversaire de JPG en robe meringue. «Il suffit de l'entendre parler anglais, écrit "Gégé" en ouverture du numéro du 14 juin 2011. Plutôt bien mais avec l'impayable accent de Maurice Chevalier. JPG International, c'est du made in France mis en scène par la

réincarnation de Bourvil. A l'aune de cet humour, ce fut une évidence qu'acceptant l'invitation de Libération, il ait proposé de mettre la main à la pâte (à papier). Habiller des Libé en Libé dans Libé. Pour quelques jours de collaboration active, Gaultier est devenu journaliste au service couture de Libération. Brodant son journal dans le journal, inventant une ligne entre les lignes.» C'est toute la spécificité de cette intervention: Gaultier a cheminé avec Libé, on peut même dire qu'il a fait corps avec le journal, avec des vêtements faits d'articles (de l'upcycling avant l'heure), en piochant les «mannequins», une cinquantaine, dans l'équipe (journalistes ou pas), en débarquant avec la sienne, coiffeurs, maquilleurs, assistants, à la séance photo confiée à Patrick Swirc, compagnon de route du journal.

En interne, on a d'abord trouvé l'idée juste chouette. Un gamin de Bagneux devenu «enfant terrible de la mode» puis une de ses stars sans pour autant se la jouer diva, chanteur de l'inclusivité, notoirement de gauche, iconoclaste, zébulon, drôle: toutes les cases ou presque étaient cochées. Mais le jour du shooting venu, l'admiration s'est ajoutée au sentiment de proximité: pour Libé. Pour nous, JPG avait vraiment créé une collection, et elle était à tomber, on en devenait des super (h)éros de papier. Filles divas, ingénues ou punks, garçons dandys, go-go boys ou sachems. JPG distribuait les looks, qu'on enfilait mi-amusés mi-intimidés. Lui-même a fait la une, habillé en Libé, définitivement avec nous. Encore merci, JPG et Gégé.

SABRINA CHAMPENOIS



De haut en bas et de g. à dr. Nathalie Gabbai



## 1981 On fait passer notre magot en Suisse

Trois reporters et des valises de pièces d'or... en chocolat. Au lendemain de l'élection de François Mitterrand, le journal paye de sa personne pour dénoncer l'évasion fiscale des grandes fortunes.

Cinq pages d'événement, sept articles et la une plein pot, couverte d'un gros titre: «La passoire franco-suisse». Le 20 novembre 1981, *Libé* enfle des habits gonzo pour raconter la simplicité déconcertante de l'évasion fiscale. Le journal a dépêché dans l'affaire trois jeunes reporters, promis à une jolie carrière: Sorj Chalandon, Lionel Duroy, Laurent Joffrin. Sur les photos publiées dans les pages, où ils apparaissent tout sourire, blouson de cuir sur le dos et clope au bec, les deux derniers arborent une tignasse d'époque et le premier présente une ressemblance troublante avec Ian Curtis.

### SOUS UNE RANGÉE DE KLEENEX

L'une des images montre les «trois Dalton» (ainsi qu'ils sont nommés dans une légende), posant pour l'objectif de Bernard Bisson, devant l'entrée de la banque Paribas de Genève, avec des valises ouvertes et remplies de pièces d'or. Précisons: elles sont en chocolat et ont été achetées à Paris. Quelques mois après l'accession de la gauche au pouvoir, alors qu'on dit les riches Français massivement partis planquer leur pognon en Suisse et le gouvernement socialiste incapap-

ble d'interrompre ces flux illicites, *Libé* décide de vérifier s'il est si facile qu'on le dit de passer la frontière avec sa fortune. Quoi de mieux pour ce faire que de tenter le coup?

Sorj Chalandon prend le train. Dans le wagon, le journaliste anxieux d'être cueilli par les douaniers – les «gabelous», comme il les appelle. Il se détend en lisant *les Echos*: le cours du napoléon est à 730 francs, et il en a 189 dans son bagage. «*Au-dessus de ma tête, 137970 francs dorment*», écrit-il. Ils arriveront à destination. En voiture, Lionel Duroy est arrêté par une douanière, qui lui fait ouvrir le coffre, sa valise et sa trousse de toilette, mais échoue à trouver les pièces cachées sous une rangée de Kleenex. C'est un métier... Avec Duroy qui l'a rejoint, Laurent Joffrin tente quant à lui la migration à pied, par un chemin qui mène au «pays des cantons autonomes et des comptes à numéro».

### JOURNALISTES EN SLIP

Le duo s'échappe de France sans encombre mais est arrêté quelques mètres plus loin au poste suisse, où un sosie de Guillaume Tell a ce commentaire, avant même de comprendre qu'il s'agit de fausses pièces: «*Ah bon, ce sont des louis d'or. Il fallait le dire. Ça y est, vous êtes passés. Il n'y a plus de risque, c'est la Suisse ici.*» Cherchant désespérément à se faire coincer par des fonctionnaires français afin de tester leur efficacité, les Pieds nickelés de l'optimisation fiscale (qui réussiront aussi une traversée en bateau depuis Thonon-les-Bains à bord d'une vedette appartenant à un certain Bernard) passent plusieurs fois la frontière en voiture, jusqu'à l'interpellation. Un chef méfiant, qui ne comprend pas bien ce qui se passe et n'aime pas ça, envoie les trois valises à l'analyse en pharmacie et décrète une «*fouille au corps totale*». Chalandon, Duroy et Joffrin en slip. L'histoire se termine lorsque le zélé douanier tombe sur une lettre manuscrite: «*Je soussigné Serge July, directeur de la rédaction de Libération, certifie que Lionel Duroy est envoyé en mission en Suisse afin d'y effectuer un reportage sur la fuite des capitaux. Il est porteur d'une mallette contenant des pièces en chocolat.*»

«Ah bon, ce sont des louis d'or. Il fallait le dire. Ça y est, vous êtes passés. Il n'y a plus de risque, c'est la Suisse ici.»

Un douanier myope

JÉRÔME LEFILLIÂTRE

# 1996 Les gars de la narine parfument le journal

Au temps de la pub reine, «Libération» a changé de couleur, de format, de support... et même d'odeur. Et ce ne fut pas une mince affaire.

C'était le temps de la publicité triomphante, le temps où les annonceurs se disputaient les faveurs de Libération, concoctant des visuels ad hoc pour le journal. Et comme tout publicitaire cherche à se démarquer, à inventer une façon de communiquer inédite, le journal a été le lieu de beaucoup de tentatives. On a changé la couleur du papier (sur papier bleu en 1986 pour le Club Méditerranée, opération réitérée en 1998 pour Air Liberté grâce au reliquat de papier, Libé s'imprimera à nouveau en bleu au cœur de la canicule de l'été 2003, avec deux glaçons en très gros plan sur la une d'un journal titré «frais dedans»).

## POMPIERS DÛMENT SCAPHANDRISÉS

On a aussi changé sa composition (des papetiers ont recréé, pour un jour et spécialement pour Libé, le papier vergé quasi indestructible de la Révolution à l'occasion du journal du Bicentenaire, le 14 juillet 1989, promettant qu'il résisterait 400 ans), on a changé son format (lors d'un spécial Karl Lagerfeld, en juin 2010, où le couturier avait squatté nos colonnes, investissant la rédaction avec son serveur en gants blancs se promenant derrière lui avec un Coca Light sur un plateau d'argent); on a imprimé sur du tissu, en octobre 1986 (avec ce titre de une: «L'actualité ne tient qu'à un fil», pour un journal spécial sponsorisé par les industriels du

tissu français), on s'est affiché en arc-en-ciel (une page de chaque couleur pour inaugurer l'an 2000, le 3 janvier, grâce à l'annonceur TDK). Mais l'opération la plus complexe (et pas forcément la plus réussie) a été celle du Libé parfumé, en 1996.

La marque Carrera voulait vanter son nouveau parfum pour hommes et pas question de faire une simple page de pub, non, c'est l'objet journal lui-même qui devait être le support du parfum. Loin d'être de la une du 30 mai 1980, annoncée comme parfumée à l'encens à l'occasion d'une visite de Jean Paul II à Paris (une opération guère concluante, tous les imprimeurs n'ayant pas joué le jeu de la vaporisation des exemplaires), mais aussi du numéro du 21 mai 1981 (titré «Le jour de gauche est arrivé» à l'occasion de l'investiture de François Mitterrand, il proclamait être parfumé à la rose – évidemment – mais uniquement pour les exemplaires parisiens), le Libé parfumé de 1996 a donné lieu à une débâche d'essais que seule la folie publicitaire de l'époque pouvait engendrer. «On a vu débarquer des "nez" habillés tout en noir, portant, dans une mallette menottée à leur poignet, des fioles pour les essais préalables», se souvient Frédéric Béziaud, responsable technique chargé des liens avec les imprimeries. Car l'idée initiale était de parfumer l'encre. Problème: on a beau tenter différents dosages, le mélange des deux produits donne un résultat que les «nez» estiment indigne du produit. Il va donc falloir imprégner le papier lui-même. Mais AVANT impression. Pas question de faire pschit pschit sur les journaux au sortir des rotatives: la matière devra avoir absorbé le parfum en amont pour mieux le restituer.

On achète donc, pour cette unique utilisation, des dérouleurs de papier, qu'on installe dans un hangar loué pour l'occasion, et qui déroulent les bobines au fur et à mesure qu'on vaporise la fragrance. Plusieurs essais, là encore, sont nécessaires pour trouver le

bon réglage: il faut que l'odeur soit présente mais pas trop, et qu'elle reste après coup, une fois le journal en kiosques. Comme il s'agit de vaporiser un produit inflammable en grande quantité, cela nécessite la présence de pompiers dûment scaphandrisés. «Une fois le dosage trouvé et le journal imbibé, on réenroule grâce à nos dérouleurs qui n'ont dû servir que cette fois-là...» raconte Frédéric Béziaud.

## MISE AU POINT DE SERGE JULY

Le journal sera en kiosques le 23 mai 1996. Lo die l'emmerdemment maximum oblige, le bouclage, le 22 mai, va tamponner avec un événement tragique, que Libé ne pourra mettre à la une le lendemain (il avait fallu en effet, au vu de la complexité de l'opération, avancer l'heure du bouclage): c'est ce soir-là en effet que le Groupe islamique armé publie son communiqué revendiquant le meurtre, la veille, des sept moines de Tibhirine. Ce qui obligera Serge July à publier cette petite mise au point sur la une du 24: «L'annonce tardive de l'éventualité de l'assassinat des sept moines français est tombée hier, alors que les imprimeries qui sortent quotidiennement Libération se préparaient à une opération spéciale destinée au lancement du parfum Carrera. Cette opération a nécessité plusieurs mois de préparation technique pour trouver le moyen de restituer des fragrances dans leur intégralité. Nous ne sommes pas parvenus à décaler cette campagne, afin d'éviter les télescopages malheureux et les rapprochements hasardeux, nuisibles à l'information mais aussi à la publicité. Nous espérons que nos lecteurs sauront tenir compte de ces facteurs. Nous assurons les familles des moines et la communauté trappiste à laquelle ils appartiennent de notre compassion.» L'opération ne sera jamais rééditée. L'histoire ne dit pas si le parfum a marché.

M.B.

# 2005-2014 Viggo Mortensen, fixette sur sept

Personne n'a autant squatté la page portrait que l'acteur, toujours sous la plume de la même journaliste, plongeant chaque fois un peu plus dans les méandres de sa personnalité. Sabrina Champenois assure avoir mis fin à l'obsession, encore que...

Lors d'une première rencontre, en mai 2005, ne s'était pas très bien passée. «C'était sur une terrasse d'hôtel à Cannes, il me répondait à peine, discutait en même temps avec Cronenberg qui donnait lui aussi une in-

terview juste à côté.» Il fallait donc y revenir pour en avoir le cœur net. Alors quand Viggo Mortensen est de retour en France, deux ans plus tard, Sabrina Champenois, qui officie alors au service Portraits, retente sa chance. «Et là, ça matche, le mojo était là...»

L'article est publié en dernière page le 3 novembre 2007. La chute est sans équivoque: «Cronenberg pourrait avoir trouvé sa muse. Et nous, un héros.» L'histoire devrait s'arrêter là. Sauf que la journaliste veut y retourner, persuadée que l'acteur a un truc en plus: «Viggo, il est toujours comme dans une bulle. Tu peux tourner autour en permanence, tu ne verras jamais la même chose.» Alors quand à peine dix mois plus tard, Mortensen revient jouer son rôle de l'acteur en promo dans une chambre d'hôtel, elle théorise un concept: le portrait perpétuel, in progress, construit année après année en dernière page de Libération. «Oui, ceci est une fixette», attaque-t-elle le 29 septembre 2008, assurant «une obsession de midinette qui ouvrirait la voie à une version progressive et évolutive du portrait»: Viggo Mortensen, cobaye malgré lui d'une expérience journalistique. De 2005 à 2014, Sabrina Champenois rencontrera l'ac-

teur à sept reprises pour autant de portraits, qui se complètent et se répondent à distance. Avec leurs constantes (les chaussettes, le thé maté...) et leurs comparaisons capillaires (la moustache de la première rencontre s'efface pour un bouc dès la deuxième puis une barbe succédera à un visage glabre). «Le problème», explique la portraitiste avec le recul, c'est qu'il fallait donner à chaque fois tous les éléments pour que les novices s'y retrouvent, mais sans se répéter pour autant.» L'expérience, encouragée par la bienveillance du chef du service Luc Le Vaillant, amuse en interne. Ou irrite («alors t'as couché?»). Elle atteint son sommet le 2 décembre 2009 avec un portrait titré «La Joconde». Viggo percuta: «Ah, tiens... Rebonjour...» Et quand il comprend: «C'est une expérience sur le décatissement?» Le concept devient le sujet, chaque venue de l'acteur en France fait monter d'un cran le chal-

lenge. «Mais il n'est jamais sorti de son rôle, il est toujours resté acteur en promo. Un peu amusé, certes, mais professionnel. Contrairement à ce que certains croyaient, je n'ai jamais eu son téléphone, ni son mail.» Sabrina Champenois remet le couvert en 2011. Mais quand l'acteur revient à Cannes, en 2014, l'inquiétude point: «Cet homme est fait pour nous», écrit la journaliste, au sens de sujet inépuisable. Les esprits rationnels ont raison: bien sûr, on ne va pas passer notre vie à tirer son portrait, bien sûr il faudra qu'un jour (prochain) cela cesse.» Pourtant, page après page, la personnalité de l'acteur s'épaissit: on voit naître ses espoirs quand Obama est élu, et sa déception au fur et à mesure de son mandat, son acclimation à l'Espagne où il vit désormais, son recul sur le monde du cinéma. Il fallait bien une fin à cette histoire. Elle prendra la forme d'un dernier portrait de der (titré «Caprice, c'est fini»), ultime

approche monomaniaque d'un acteur dont le seul tort est de ne jamais décevoir: «Cher Viggo, Notre histoire fonctionne trop bien. [...] Il faut que je tourne la page, que je me désintoxique.» La journa-



**Viggo Mortensen le 19 mai 2014 à Cannes, avant que nos chemins se séparent.**

PHOTO YANN RABANIER

liste prend l'initiative: «Nos chemins se séparent sur cette page. C'est un crève-cœur. C'était un bonheur.» L'épilogue est déroutant. Quelques années après, l'acteur envoie une lettre cour-

roucée, déçu que le journal n'ait pas aimé son dernier film, *Loïn des hommes*, adapté d'une nouvelle de Camus. Pas étonnant, selon lui, de la part du journal de Sartre... Mais peu importe sa lettre de rup-

ture et ce dernier épisode décevant, Sabrina Champenois l'assure: «Si la porte s'ouvre de nouveau, j'y retourne. Ne serait-ce que pour prendre de ses nouvelles...»

M.B.

## 1987 Le service sports, en roue libre

Cet «Etat dans l'Etat» qui a inventé une nouvelle façon de raconter le sport a longtemps maintenu l'égalité des salaires, mais aussi entretenu une réputation de fêtards hors pair.

«**O**n était dingos», résume Jacky Gourlaouen. Le service Sports de *Libé*, à la fin des années 80, a rien moins qu'inventé une nouvelle façon de parler de sport. Il s'agit de le vivre de l'intérieur, d'expérimenter la douleur ou l'adrénaline des sportifs pour raconter au plus juste. Cela donnera des papiers d'anthologie où le journaliste de *Libé* chaussera ses baskets pour un marathon, enfourchera son vélo pour un Paris-Roubaix... Mais au-delà de ce parti pris, le service des sports est une tribu à part. C'est le dernier service où l'égalité salariale a cours: la hiérarchie des salaires, introduite au journal en 1981, ne s'y installera qu'une douzaine d'années plus tard. «C'était notre utopie, de tout faire ensemble. C'était bien plus que du travail, aux Sports, c'était autre chose, c'était mes amis», se souvient Gourlaouen, qui poursuivra, après cette période enchantée, sa carrière à *l'Equipe*. Les Sports, c'était d'abord Jean-Pierre Delacroix, figure emblématique, mais aussi Jean Hatzfeld, Patrick Le Roux, Michel Chemin ou encore Homéric - ancien lad jockey à qui on doit des plongées inédites dans le monde du cheval...

Mais si on se souvient autant des Sports de ces années-là, c'est aussi que le service dans la vie quotidienne de la rédaction était du genre incontrôlable. Prenez le *Libé* en tissu, par exemple (lire ci-dessus): une opération d'une complexité sans nom en octobre 1986 pour laquelle la rédaction n'avait pas eu l'impression d'être récompensée à la hauteur du travail fourni. Alors quand la direction organise une réception avec les patrons du secteur textile pour célébrer l'affaire, le service des sports déboule et saccage le buffet en vingt minutes, se réappropriant le champagne... L'explication de texte qui suivit, à base de jet alcoolisé de machine à écrire, contraindra Serge July à

faire amende honorable le lendemain.

Mais c'est dans un article de Sorj Chalandon, paru au lendemain du premier *Libé* des écrivains, qu'on trouve entre les lignes un témoignage de l'atmosphère déjantée («mais c'était la vie normale à *Libé*») qui régnait alors. Nous sommes le 18 mars 1987, dans quatre mois il faudra quitter la rue Christiani pour la rue Béranger et, pour la première fois, le journal a laissé ses colonnes à des auteurs à l'occasion du Salon du livre. Pas de site Internet pour lequel écrire à l'époque, les rédacteurs sont au chômage technique. Dans la soirée, alors que le bouclage approche, «un journaliste qui fête gaie-ment son anniversaire passe et repasse dans les couloirs à moto faisant hurler la manette des gaz», écrit Sorj Chalandon dans son making of. «Les potes des Sports m'avaient offert une 125, confirme Gourlaouen trente-six ans plus tard et ils l'avaient montée jusque dans le service. J'ai mis les gaz et je suis allé au Central [là où les pages sont finalisées avant l'impression du journal, ndr], là, je percuté une photocopieuse. Et puis le bureau du rédacteur en chef...» Pendant ce temps, affecté pour la journée avec Topor au service des Sports, un Sébastien Japrisot légèrement emêché tentait de rendre compte de la qualification de Bordeaux en demi-finale de la Coupe des coupes...

Bien plus tard, au début des années 2000, Serge July a une nouvelle occasion de passer une soufflante. Le service Sports a eu la brillante idée d'organiser un grand loto à son étage, une boulogne comme on dit dans le Sud-Ouest. Réunissant presque tout le journal, et largement alcoolisée, la soirée part en vrille: bureaux renversés, batailles à coups de tout ce qui est comestible, dont des huîtres apportées par Pierrot et Bachir, tenanciers des Enfants rouges, la cantine des Sports. A la fin de la soirée, l'étage ressemble à Verdun après la bataille. D'où le coup de sang de July et une cagnotte pour dédommager le surcroît de travail des femmes de ménage. Parmi ces dernières, l'une a gagné le gros lot. Comme il n'y a pas de bonne boulogne sans un animal vivant à gagner, les organisateurs proposaient une poule. Laquelle, les agapes terminées, s'est retrouvée seule au milieu du champ de ruines. Le lendemain, les premiers arrivés trouvèrent ce petit mot: «Comme la poule était toute seule, je l'ai emportée.»

MICHEL BECQUEMBOIS et GILLES DHERS

## 1983 Le kung-fu sort du ghetto

Méprisés, les films d'arts martiaux de Hongkong ont conquis le public français dans les années 80 grâce au travail de deux de nos journalistes.

**L**e cinéma d'arts martiaux de Hongkong bénéficie aujourd'hui d'un vaste consensus cinéphilie, mais il n'en a pas toujours été ainsi. Quand les productions de l'ex-colonie britannique débarquent sur les écrans français à la fin des années 60, elles sont cantonnées au ghetto des salles de quartier. Les copies sont rayées, le doublage atroce, sans compter les fois où le projectionniste inverse les bobines sans que personne n'y prête attention. Un public survolté, à 95% masculin et banlieusard, ponctue les combats de commentaires érudits («*Eclate-lui sa tronche !*» «*Fais-lui bouffer ses dents !*») entre deux bouchées de pan-bagnat et une bruyante gorgée de Coca à la paille.

«*Ce cinéma était très maltraité*», résume François Armanet, qui, avec son frère Max, va rendre respectable ce continent alors méconnu du cinéma. Les deux frères sont journalistes à Libération, et leur passion pour le genre provient d'un engagement politique. «*Comme beaucoup de militants d'extrême gauche, nous pratiquions la boxe chinoise à travers la fédération de Vo Viet*», détaille François Armanet. «*Max et moi avons commencé en 1981 à publier des critiques de ces films dans Libé, encouragés par Serge Daney, chef des pages cinéma*, poursuit-il. *Notre pratique martiale nous permettait de décrypter des scènes qui, pour le profane, relevaient du grand guignol. Oui, une femme frêle peut mettre à terre un homme baraqué en utilisant sa force non musculaire. Oui, on peut paralyser quelqu'un en touchant un des huit points essentiels de l'acupuncture.*»

«*Ciné Kung Fu*» sera leur rubrique du vendredi. Un intitulé important : «*Auparavant, on parlait de films de karaté, une absurdité puisque aucune de ces productions ne venait du Japon.*» Etape suivante : montrer dans un festival les meilleurs de ces films, dans des copies de qualité et sous-titrées. «*Là encore, Serge Daney et Serge July nous ont dit banco.*»

La salle choisie est le Trianon, boulevard de Rochechouart, à deux pas de la rédaction de Libé, installé alors rue Christiani. En avril 1983, sont projetés 14 films en sept jours. Le succès est total avec plus de 15000 spectateurs. «*Nous avions fait venir de Hongkong deux énormes stars, se souvient François Armanet, Liu Chia-liang et Liu Chia-hui, réalisateur et acteur de la trilogie de la 36<sup>e</sup> Chambre de Shaolin, qui inspira à Quentin Tarantino que les rappers du Wu-Tang Clan.*» La visite des stars du wushu (autre nom du kung-fu) est remplie d'anecdotes. «*Nous les avions logés dans un hôtel de charme du VII<sup>e</sup> arrondissement, mais après la première nuit, Liu Chia-liang nous appelait à l'aide : "Sortez-moi de là, cet endroit est rempli de fantômes !" Nous l'avons transféré dans un Hilton impersonnel qui lui convenait.*» Autre déboire : en balade aux Puces de Saint-Ouen, Liu Chia-liang se fait subtiliser son portefeuille... «*Le pickpocket n'a jamais su que sa victime était un des plus grands maîtres d'arts martiaux de la planète*», sourit François Armanet.

L'année suivante, une nouvelle édition du festival a lieu à la Cigale, et dans quatre villes de province. C'est un nouveau triomphe, mais les frères décident de ne pas poursuivre l'aventure. «*L'événement était très lourd à organiser, et nous sommes passés à autre chose*», reconnaît aujourd'hui François Armanet. Mais, comme disait le Grand Timonier, une seule étincelle peut incendier la prairie, et les articles et les festivals Ciné Kung Fu auront allumé une passion pour cette cinématographie, qu'alimenteront des rétrospectives à la Cinémathèque ou des cycles sur Canal +, programmés par les deux journalistes, des numéros spéciaux dans les Cahiers du cinéma et des collections de DVD. Quand, en 1990, Jack Lang décorait leur ami Jackie Chan de l'ordre des Arts et des Lettres, les deux anciens gauchistes pouvaient se sentir fiers du travail accompli.

FRANÇOIS-XAVIER GOMEZ



Thierry Henry, pendant France-Irlande, en 2009. On titrait en une «*C'est pas le pied*». BENOIT TESSIER. REUTERS

## 2009 Après la main de Thierry Henry, le «Libé» du jeu de paumes

Fallait-il faire rejouer France-Irlande ou considérer la main de l'attaquant comme un simple fait de jeu ? Un match des Bleus a suscité au sein de la rédaction l'un des plus virulents – et futiles – débats de son histoire récente. Même le service photo s'en mêle.

**C**e n'est pas rare, à Libé, de s'amuser pour faire des numéros spéciaux.

De prendre un fait d'actualité et de passer l'intégralité du journal à son tamis. Le dernier en date remonte au 22 février 2022. Une date composée uniquement de 2, et qui plus est palindromique (le 22/02/2022 se lit dans les deux sens), qui nous incitera à mettre des 2 partout dans le journal (le dogme des 2% d'inflation – la guerre en Ukraine n'avait pas commencé –, la fascination pour le 2 des généraux birmanes, le nouveau livre de David Foenkinos intitulé... Numéro 2), et même des palindromes cachés dans les mots croisés.

Dans la même veine, le journal daté du 11 août 1999 est sans doute l'un des plus marquants : le jour de l'historique éclipse de soleil, tout Libé (des têtiers jusqu'aux photos sans parler évidemment de l'intégralité des articles) s'est mis au diapason, déclinant le sujet à l'infini dans tous les champs de l'actualité. Mais il s'agissait, là encore, d'une date que nous avions à l'avance marquée d'une croix sur notre calendrier.

C'est pourquoi le journal du 20 novembre 2009 est sans doute le plus proche du tour de force : insérer le thème de la main, au débotté, dans toutes les séquences du quotidien. Pourquoi la main ? Car la veille au soir, lors d'un match de barrage face à l'Irlande pour la qualification au Mondial 2010 (oui, celui qui se finira pour les Bleus dans le bus de Knysna...), l'équipe de France de foot s'était imposée grâce à une main dans la surface de réparation de Thierry Henry. Une péripétie sportive, guère plus. Mais qui agite toute la

**L'occasion est trop belle, mettons des mains en photo partout dans le journal qui se feuillette comme une farandole où chaque page semble donner la main à la suivante.**

France le lendemain : faut-il appliquer la règle à la lettre ou la cécité de l'arbitre est-elle un fait de jeu ?

Tout le monde ne parle que de ça, bien au-delà des fans de sport. A Libé, le débat clive presque autant que le référendum européen de 2005, confessent Paul Quinio et Fabrice Rousselot dans un making-of amusé qui décrit le comité de rédaction comme l'affrontement de «*camps retranchés*». Le pour contre qui s'invite en pages 2 et 3, relookées pour l'occasion en terrain de foot, est titré «*la paume de discordes*» et oppose donc les tenants de l'efficacité sportive à ceux de la morale. Problème, cette dernière position, défendue par la plus haute direction du journal, ne trouve guère d'adeptes chez les rédacteurs du service Sports. De guerre lasse, c'est Gilles Dhers qui se colle à l'exercice de style, même s'il penche franchement pour la théorie inverse...

C'est alors que le service Photo entre dans la danse : l'occasion est trop belle, mettons des mains en photo partout dans le journal. Celles d'Anne Lauvergeon, celles d'Alain Juppé... chaque papier est illustré par les mains de son personnage principal. Tout le journal se digitalise. Et se feuillette comme une vaste farandole où chaque page semble donner la main à la suivante. En une, c'est évidemment la gauche de Thierry Henry qui s'étale. Avec ce titre : «*C'est pas le pied.*»

MICHEL BECOUEMBOIS

# 1987 Dracula, pour le meilleur et pour le vampire

Après une confusion sur la date d'anniversaire du personnage de Bram Stoker, le journal lui rend malgré tout hommage. Et ses éditorialistes se pastichent allègrement.

Le journal n'est pas très peuplé, ce 30 décembre 1987. Et l'actu aussi semble avoir fait le pont. A Libé, on sèche sur la dernière une de l'année. Alors quand quelqu'un explique qu'il a cru entendre à la radio que c'était les 100 ans de Dracula, on saute sur l'occasion. Vampiriser le réveillon, c'est très Libé, non ? Seulement il y a un hic. Selon un témoin de la scène, ce n'est qu'en fin d'après-midi, une fois les papiers bien entamés, qu'on s'avise que le livre de Bram Stoker est en fait paru en... 1897, il y a quatre-vingt-dix ans. Et que si centenaire il

y a, ce n'est que celui du moment où l'idée aurait germé dans son esprit... Un peu léger. Qu'à cela ne tienne, le papier de page 3 tente de contourner le problème : sous le titre «1887, dans le cimetière de Highgate», François Rivière explique que «c'est là, sans doute, au cours d'une promenade solitaire, que l'idée surgit». «N'est-ce pas cette nuit-là que le fervent amateur de mystères devient le témoin d'une scène pour le moins fascinante ? Une lueur attire l'attention de Stoker. Il s'approche sans bruit du mausolée, son regard plonge vers le cercueil éclairé de deux candélabres et son sang se glace. Un mystérieux visiteur vêtu d'une cape sombre est penché sur le corps sans vie. Stoker prend peur, fuit. Jusqu'à l'aube, il jettera sur le papier les premières lignes d'un conte vampirique encore vague.» Dix ans plus tard, il écrira un autre papier, tout aussi brillant mais très différent et complémentaire, à l'occasion du véritable centenaire du comte transylvanien. Le tour est joué. La une, même si son prétexte est pour le moins bancal, est sauvée. Les trois pages consacrées au vampire sont passionnantes. On tique pourtant sur cet

édito, signé Serge Daney, qui ne ressemble pas à l'auteur et paraît légèrement décalé... «Rarement morsures (et il en est peu d'équivalentes à celle du vampire professionnel) furent à ce point la résultante d'une miraculeuse rencontre entre des dents acérées, des victimes consentantes et un véritable goût pour le sang.» «Jette un œil à l'édito de la veille», nous glisse notre témoin. Et là, sous la signature



de Gérard Dupuy, et à propos du record de durée dans l'espace battu, avec 326 jours, par le cosmonaute soviétique Iouri Romanenko, cette phrase: «Rarement un exploit individuel (et il en est peu d'équivalentes à ceux des explorateurs de l'espace) est à ce point la résultante d'une fantastique coalition d'énergies, de science et de travaux.» Serge Daney le 31 décembre: «Cette fabuleuse mobilisation

de Gérard Dupuy, et à propos du record de durée dans l'espace battu, avec 326 jours, par le cosmonaute soviétique Iouri Romanenko, cette phrase: «Rarement un exploit individuel (et il en est peu d'équivalentes à ceux des explorateurs de l'espace) est à ce point la résultante d'une fantastique coalition d'énergies, de science et de travaux.» Serge Daney le 31 décembre: «Cette fabuleuse mobilisation

de la volonté de succion est évidemment très intéressée: la puissance des banques du sang se tient derrière les prouesses de Jack l'Eventreur (non moins que de Gilles de Rais) comme l'industrie chimique derrière la mère Denis.» Gérard Dupuy la veille: «Cette fabuleuse mobilisation de volonté de puissance est évidemment très intéressée: la force militaire se tient derrière les prouesses de la navette américaine de Romanenko (non moins que d'Ariane) comme l'industrie du jouet derrière le père Noël.» Manque d'inspiration de la part de Daney ? Clin d'œil au lecteur plutôt... En lui servant une resucée sanguinolente de l'édito de la veille, Serge Daney se situe entre l'exercice de style et la blague potache. «Oui, c'est possible, concluait Dupuy le 30 décembre, se mettant à la place de Romanenko. D'ailleurs je l'ai fait. Amusez-vous bien comme je me suis amusé.» Une conclusion à laquelle Daney n'a pas changé un seul mot... M.B.

(PUBLICITÉ)

## Ce livre raconte

# LIBÉRATION.

« C'était un siècle étrange où les jeunes gens étaient drogués à une drogue dure qui s'appelait "la presse écrite". »  
BERNARD-HENRI LÉVY

## 2006 Les «dédéfis» potaches entre André Manoukian et «Libé»

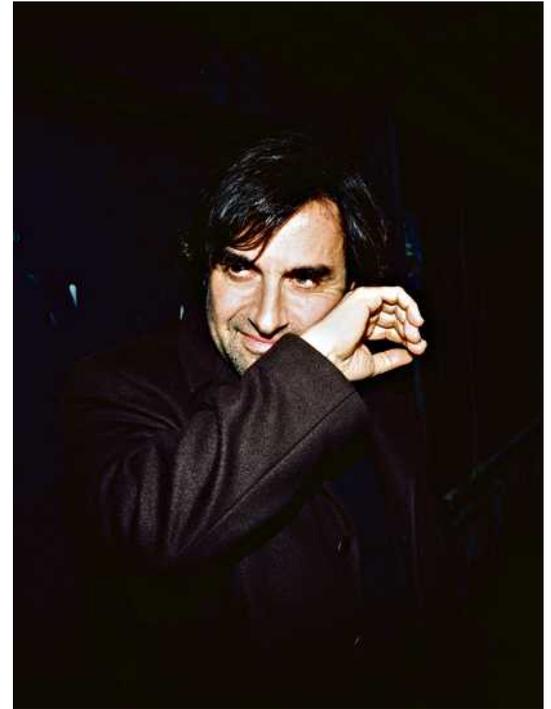
Entre le juré de la «Nouvelle Star» et le service médias de «Libé» se joue, dans les colonnes du journal et à l'antenne, une partie de ping-pong verbale philosophico-absurde en direct et en prime time.

**S**ûr qu'il ne se doutait pas de ce qui allait suivre, André Manoukian, ce 12 avril 2006, quand, en plein cœur du prime de la *Nouvelle Star* (mais si, ce télé-crochet qui fit les beaux jours de M6 entre 2003 et 2010, révélant Julien Doré ou Christophe Willem, avant de se perdre sur D8), il invoque le concept de déterritorialisation de Gilles Deleuze pour commenter la prestation d'une candidate... Relevée dans les «Instants Télé» de *Libé* – la colonne de brèves décalées qui balayait chaque samedi la semaine cathodique –, la saillie pseudo-philosophique sera la pierre originelle d'un ping-pong journalistique et potache dans les colonnes du journal... mais aussi en direct sur M6. Car la semaine suivante, Manoukian, amusé, répondait au vrai-faux défi proposé par les journalistes médias de *Libé*, Raphaël Garrigos et

Isabelle Roberts, et citait Spinoza en pleine émission. C'était parti pour une série de «dédéfis» où le juré musicien, prenant ses instructions dans la colonne du samedi, citera à chaque émission des phrases plus absurdes les unes que les autres avec un naturel confondant, tandis que la rubrique «Médias» de *Libération* répondra en plaçant dans ses articles les expressions les plus improbables imposées par «Dédé» (car oui, André Manoukian, était rebaptisé Dédé dans *Libé*...): c'est ainsi que la mention, un chouïa surréaliste, de la «*Cosmogonie des Rose-Croix*» dans un papier du 27 mai 2006 sur la façon dont avait évolué la manière de filmer le foot à la télé n'avait rien du hasard... «*Comme dit toujours ma tante Adrienne, Libé est le meilleur journal du monde*», constate Dédé en direct. L'engrenage est trop bien lancé, la saison 2007 atteindra des sommets. Même si, en clotûre de la précédente, il n'a pas osé, comme intimé, entonner *Dédé l'amoroso*, Dédé s'entend avec ses complices journa-

listes, au terme d'un «*dédéjeuner*» (ils ne s'étaient jamais rencontrés), pour pousser l'expérience un peu plus loin. C'est l'invention de la «Cinquième colonne» qui donnera lieu à des scènes télévisuellement surréalistes sur M6... que ne pouvaient saisir que les lecteurs de *Libération*. Pourtant «*ça a commencé à se voir*», sourit quinze ans plus tard Isabelle Roberts. Les autres jurés s'en émeuvent (Marianne James n'a que moyennement apprécié la comparaison téléguidée d'une candidate avec son idole Bernadette Soubirous), la direction de la chaîne aussi, qui réclame une note de service pour tirer l'affaire au clair. Le reste de la presse glose sur les ahurissantes sentences d'André Manoukian sans toujours comprendre ce qui se joue.

Cerise sur le gâteau, Dédé arbore, le 13 juin 2007, pour la grande finale de l'émission (qui couronnera Julien Doré), un tee-shirt aux couleurs de *Libération*, siglé «Cinquième colonne». «*C'était Nathalie Rykiel qui l'avait fait*, racontent Raphaël Garrigos et Isabelle Roberts, aujourd'hui directeur de la rédaction et présidente du site d'information *Lesjours.fr*, dont ils sont cofondateurs. *Elle était fan des dédés et elle voulait aider Dédé. Elle l'avait apporté elle-même à Libé pour qu'on lui fasse parvenir.*» Las, M6 ce soir-là a préféré coudre la veste de son juré, dissimulant le logo en strass, invoquant les règles sur la publicité déguisée. Durant



«Dédé» en 2008. PHOTO FRED KIHN. ADOC-PHOTOS

**«Comme dit ma tante Adrienne, «Libé» est le meilleur journal du monde.»**

**Dédé en direct sur M6**

toute la soirée André Manoukian tirera sur son col pour faire craquer les fils...

En 2008, les dédés deviennent des dédédéfis, puisqu'un nouveau juré, Philippe Manceuvre, entre dans la danse. Jusqu'en 2010 et l'arrêt de l'émission sur M6, on aura ainsi vu mentionner en direct dans un télé-crochet le volcan islandais Eyjafjallajökull ou le réalisateur thaïlandais Apichatpong Weerasethakul, tandis qu'un malheureux candidat sera qualifié de «*crooner Biactol*».

«*On lui a fait dire des vraies saloperies et des trucs super longs... s'amuse aujourd'hui Raphaël Garrigos. «Mais lui, il était super fort pour dire des trucs à Cindy avec un air pénétré», complète Isabelle Roberts. Le 2 juin 2010, commentant une prestation un peu trop démonstrative de la candidate, il lâche avec un naturel confondant: «C'est comme Bernard Madoff dominant des cours de comptabilité...»*

**MICHEL BECQUEMBOIS**

## 1975 Petites (art)naques du «Vrai Art nouveau»

Jules Van, pseudo derrière lequel se cachait un duo d'activistes-journalistes, se livra pendant un an à la collecte de combines confiées par les lecteurs. Une performance artistique qui entendait saboter le capitalisme de l'intérieur.

**E**lle aurait pu s'appeler «Arnaques, mode d'emploi», mais ce serait la résumer à une simple compilation de petites combines. Or, la rubrique «Vrai Art nouveau», apparue dans *Libération* le 16 décembre 1974, est bien plus que ça: «*Le sabotage comme un des beaux-*

*arts*», selon un entrefilet du *Point* de l'époque, une sorte de performance artistique collective rassemblant les mille et une petites escroqueries aimablement envoyées par les lecteurs pour pervertir le capitalisme de l'intérieur.

Bloquer les portillons de la RATP, paralyser les parcmètres, voyager gratuitement en train grâce à des carnets à souches, brûler les contraventions, pirater un distributeur de monnaie (*Libé* offre l'astuce pour ceux des gares parisiennes), trafiquer les compteurs des pompes à essence, détourner des coupons de réduction, monter une arnaque au «*coup du double Caddie*», oublier de faire payer le client du «*Bazar horrible et vandale*» (BHV), faire tourner la machine à affranchissement automatique de l'entreprise pour faire grimper la facture postale du patron, se faire livrer des livres par correspondance sous un faux nom et oublier de les renvoyer... les lecteurs,

sollicités par Jules Van, envoient, durant presque toute l'année 1975, pour un total de 15 parutions, leurs grands et petits sabotages, relayés dans les pages Culture du journal (qui ne sera jamais inquiété par la justice à ce propos).

Derrière le pseudo de Jules Van (Van, pour «Vrai Art nouveau»), se cache un duo d'activistes composé de Frédéric Joignot, secrétaire de rédaction à *Libé* qui poursuivra sa carrière à *Actuel*, Nova puis au *Monde*, et de Julien Blaine, alias Christian Poitevin, artiste et poète expérimental, proche de l'équipe des fondateurs du journal. Il s'agit d'établir «*le catalogue des plus beaux coups, le glossaire des combines en or et des détournements les plus spectaculaires*», conceptualise Jules Van, le 16 décembre 1974.

C'est le *Monde* lui-même qui fera la plus belle publicité au «Vrai Art nouveau» en publiant, le 26 janvier 1975, sous la plume de Pierre

Viansson-Ponté, une charge qui ne cite même pas le nom de *Libération*, préférant mentionner «*un journal (même s'il est peu lu)*». Pourtant concède-t-il, «*ces recettes, cet «art nouveau», doit-on y voir simplement des réponses dérisoires et parfois absurdes opposées à une société que l'on juge absurde elle-même et parfois malfaisante, ou sont-ils des signes plus graves, les symptômes d'un mal plus profond?*» Car ce sont moins les combines elles-mêmes qui fondent le «Vrai Art nouveau» que le fait de les rassembler, de les diffuser. De faire surgir de l'illégalité qu'elles professent une sorte de poésie, au service d'un discours politique.

L'expérience de Robin des bois artistique et collective orchestrée par Jules Van depuis les colonnes de *Libération* s'arrête le 9 septembre 1975. Entre-temps, avoue-t-il, les distributeurs automatiques de monnaie des gares parisiennes qui se faisaient berner par des billets photocopiés ont été changés: «*La SNCF a transformé l'œil de lecture des distributeurs. Fini les photocopies chéries. Fini l'argent facile, la manne électronique, les cinquante fajiots du matin.*» Dommage.

**M.B.**



**fnac**

**Vous avez  
déjà eu un débat  
passionné avec  
un algorithme ?**

**Libérons la culture**

# 50 ans dans nos colonnes

Parler du sida autrement, infiltrer de folles soirées, regrouper les gens à travers les mythiques petites annonces ou raconter le quotidien d'une rédaction malmenée... Les pages du journal se sont pendant cinquante ans fait l'écho de bien des événements et basculements.

**E**st-ce le plus beau *Libé* des années 2010? Le mardi 12 janvier 2016, David Bowie, dont on a appris le 11 la mort survenue le 10, fait l'objet d'un numéro spécial de 32 pages, une mémorable photo (signée en 2000 par Brian Aris) de l'artiste allongé sous une vitre, sa fille Alexandria sur le torse, qui court en un geste panoramique sur la une et la dernière page. Je suis entré à *Libé* une semaine plus tôt, je ne connais encore rien au fonctionnement interne de ce journal admiré et j'ai observé la veille, fasciné, la confection de cette édition extraordinaire. Une implacable mécanique collective, somme de tous les talents dingues de la rédaction, s'est déployée pour aboutir à cette œuvre de presse chapitrée comme un beau livre («son», «style», «art») et portée par des sentiments contradictoires – immense tristesse, enthousiasme frénétique et ambition éditoriale – qui, loin de s'annihiler entre eux, se sont soutenus et engendrés. Il faut l'avoir vu une fois dans sa vie de journaliste pour comprendre ce que *Libé* sait faire. Lorsque la nouvelle du décès de Bowie se répand à 7h30 le lundi 11 janvier 2016, rien n'est prêt, évidemment. A cette époque, *Libé* n'est pas du genre à préparer ses nécrologies – la disparition de quelques illustres personnages, comme Bowie et plus tard Prince, nous a obligés depuis à nous discipliner. «On n'avait pas un seul papier, se souvient Didier Péron, le chef du service Culture, qui en rit encore nerveusement. Hormis la critique de son disque sortie quelques jours plus tôt, dans laquelle on avait écrit que c'était un album sépulcral, qu'on sentait quelque chose dans la voix. Mais on n'avait aucune info sur le fait que Bowie était mourant. Cette critique apparaît presque comique aujourd'hui.» Le clip déchirant de la chanson *Lazarus* laissait pourtant entrevoir la fin. Mais qui a été assez lucide pour y croire, pour le voir vraiment?

### «SYNCHRONIE»

Très vite cependant, tout le monde s'y met à *Libé*, dans un élan commun : sur le sujet majeur qu'est Bowie, le journal a un certain nombre de plumes qui ont beaucoup de choses à dire. «On reçoit beaucoup

*de propositions d'aide, se rappelle Didier Péron. Et on se retrouve avec plus de papiers qu'il n'en faut. Car il y a un effet de synchronie entre Bowie et Libé, comme il ne me semble pas en exister avec d'autres artistes, même avec Godard. Il y a chez Bowie une forme de monstruosité artistique, qui tient à sa capacité de réinvention et de longévité, et c'est une figure d'indépendance, avec une légitimité unique. Je ne vois pas avec qui d'autre cette osmose pourrait se reproduire.»* Derrière moi ce jour-là, je regarde Jean-Christophe Féraud, le chef du service Economie, mon chef, mettre un casque sur les oreilles, sortir un dictionnaire du rock et débiter en deux heures un impressionnant article sur les dix albums essentiels de Bowie. Je comprends que j'ai rejoint un journal très particulier. Et que tout ce qui se produit sous mes yeux ne me sera jamais donné à voir ailleurs. Pour ne pas rester en marge du mouvement, je me décide à écrire un truc sur l'égérie publicitaire qu'à été Bo-

wie. Le papier n'est pas inoubliable, reconnaissons-le, mais là n'est pas l'enjeu. Ce qui importe est d'en être.

### SOLENNITÉ

Pour ce numéro spécial, le directeur de la rédaction, Johan Huftnagel, qui a vite saisi la dimension historique du moment, donne les clés du camion à un duo d'inconditionnels de la star d'avant-garde mainstream la mieux habillée de l'histoire de la pop (selon eux) : Didier Péron et son acolyte d'alors, Julien Gester. «Même si on n'avait rien au départ, le processus a finalement été assez simple, continue le premier. On a un peu la tête dans le guidon parce qu'on s'occupe de la nécro, et qu'on doit relire les papiers qui arrivent. Mais ça se passe bien. Il y a néanmoins un enjeu sur la photo de une. Certains médias, comme Paris Match, avaient bloqué des images. On a hésité à faire un recto verso avec Bowie face à lui-même en Ziggy, mais cela semblait ultramaché. Il y avait eu des images partout toute la journée. Comment arriver le lendemain avec un produit non périmé? Quand on a vu la photo avec son bébé, on l'a tout de suite trouvée géniale.»

Quant au titre, «Vies et mort de Bowie», il marque par sa solennité, l'absence inhabituelle de jeu de mots : «On a dû essayer des trucs un peu gags, mais on n'avait pas envie, poursuit Didier Péron. Il y avait quand même une forme de deuil collectif. Quelque chose mourait en chacun de nous. Mais ce n'était pas qu'un événement triste. C'était aussi un moment euphorique pour la rédaction. C'était, malgré tout, une belle journée.» Du genre de celles que l'on n'oublie pas lorsqu'on a eu la chance de la vivre.

JÉRÔME LEFILLIÂTRE

## 2016 Beau oui comme Bowie

Souvenirs de la journée folle qui a suivi la mort de la star et plongé un journaliste néoarrivant dans une mécanique bouillonnante impliquant la totalité de la rédaction.



Exemplaire offert aux abonnés - Ne pas diffuser

David Bowie  
en concert à Hartford,  
le 14 septembre 1995.

PHOTO BOB CHILD. AP



## 1981 Abgar, île de latentes tensions

«Libé» se déchire entre ceux qui veulent le moderniser et les nostalgiques des débuts. Une opposition chronique à travers le vrai-faux destin troublé d'un pays imaginaire.

**L**ibération n'a jamais masqué dans ses colonnes les rebondissements de sa vie interne mais le procédé n'a sans doute jamais autant été poussé à son extrême qu'au tournant des années 80, quand apparaît la chronique à clés des soubresauts politiques agitant la petite île polynésienne d'Abgar. Abgar, anagramme de «Bagar», c'est évidemment *Libé*, avec l'avantage que cette dénomination permet à ce vrai-faux pays d'occuper la première place dans le «Planétarium», la série quotidienne de brèves internationales classées par ordre alphabétique. De novembre 1980 à février 1981, sous la plume de Marc Kravetz et du service Etranger, le lecteur averti aura pu (ou pas) décrypter les querelles agitant le journal, et qui aboutiront à la suspension de sa parution. Entre pseudos transparents (Serge July y devient Sir John Lugassy), fonctions inventées (il y est gouverneur) et règlements de comptes fratricides, la chronique d'Abgar est assez ahurissante. Sauf erreur, elle débute le 7 novembre («Lugassy se concerte avec les chefs de la police et de l'armée») et pendant une semaine prend les devants d'une AG, lors de laquelle la direction entend imposer des réformes visant à professionnaliser un journal marqué par un basisme puissant. Le 8, on évoque le «loyalisme» des forces de l'ordre (comprendre: la partie de la rédaction qui lui est acquise) et le 10 on s'alarme: «Le cynisme n'a pas de bornes. [...] Lugassy l'a lui-même reconnu: l'Abgar est au bord de l'abîme. On parle de démissions, de séditions, de dissolutions.» Le 13, la pseudo-île polynésienne fait l'objet d'un véritable article: «La guerre est désormais ouverte au sein du Conseil des ministres. [...] On n'hésite pas à évoquer la possibilité d'un changement constitutionnel.» Relatant la révolte du secrétaire d'Etat aux Sports et le départ du ministre des Affaires étrangères, l'article conclut: «Le Premier ministre, M<sup>me</sup> Autraîne [Zina Rouabah, ndr] poursuit ses bons offices malgré tout tandis que la classe politique cherche à tâtons

une solution aux problèmes de gouvernabilité de l'Abgar.»

Surtitré «Rats», l'article qui paraît au matin de l'AG du 15 décrit la nouvelle constitution attendue mais surtout le «projet d'assainissement du marais [comprendre: la base hostile à la direction] risquant de bouleverser le mode de vie traditionnel des populations locales [la fin du salaire unique?]. On pourrait poursuivre longtemps après l'échec de l'AG du 15 novembre (le 18, Lugassy «se retire dans ses terres», le 19 il «remanie son directoire», le 21 «on se réconcilie et on prépare un banquet pour avaler les couleurs» et le 26 «on ne parvient plus à se faire une idée de la situation»...).

A l'approche du 21 février 1981, date à laquelle la direction de *Libé* a décidé de jouer son va-tout et de remettre sa démission, le «Planétarium» fait feu de tout bois. Le 9, il est question d'un «congrès de sismologie définitive» qui n'a pu répondre à aucune question sur «le futur de la petite île»: «Les sismologues conviennent qu'Abgar est menacé de disparaître mais leurs analyses diffèrent», certains avancent l'hypothèse d'un «raz-de-marée, le 21», d'autres d'un «tremblement de terre avant cette date».

Et le 21, le pot aux roses est enfin dévoilé. «Le mystère est levé. L'Abgar était une fiction.» Mais pas question de donner toutes les clés. Si Kravetz confesse l'invention d'une île, il file une dernière fois la métaphore. La colonne renvoie les deux camps dos à dos. «C'est en s'ouvrant au monde qu'Abgar a perdu son âme», disent les uns. «Ce qui a fait notre force est aujourd'hui notre faiblesse», répondent les autres. «Quelques vieux Abgariens se souviennent qu'au début était l'aventure. Et le risque. Certains avaient choisi de venir en Abgar pour cela. Pour eux, partir est plus que tout une preuve de fidélité», conclut Kravetz à l'adresse de ceux qui refusent la refondation en cours. «Après? L'inconnu. De nouveau l'aventure et le risque», entrevoit-il pourtant. Finissant par avouer: «Une sorte de *Libération*.» Le journal reparaitra le 13 mai 1981.

MICHEL BECOUEMBOIS

# 1979 Les pépites annonces prises en «Sandwich»

Créé depuis six ans, «Libé» croule sous les petites annonces. Il invente alors pour les regrouper un supplément à l'existence aussi éphémère que mythique.

Il y a une étoile sur le «i» de *Sandwich* car tout brille dans ces pages-là, ça pétarade d'audace, d'humour et de dérisoire. Nous sommes le 1<sup>er</sup> décembre 1979 quand *Libé* lance son supplément hebdomadaire de petites annonces afin de leur donner davantage

d'espace tant elles ont de succès. Jean-Luc Hennig, le journaliste à l'origine de l'idée, ouvre alors la porte d'un monde nouveau, celui «des échanges quotidiens et de la vie en mineur dont on ne parle jamais dans les journaux, ces faits divers sans événements, ces bouts de conversations de rue, ces histoires qu'on se raconte autour d'un verre». Des pages et des pages consacrées aux petits rien, aux mots balancés comme ça, sans fioriture, à la figure du lecteur. Qu'il y pioche donc ce qu'il veut de troc, d'érotisme ou de demandes de boulots. Ici on ne raconte pas, on ne transforme pas, on expose le réel brut de décoffrage.

Aujourd'hui, en parcourant les centaines d'annonces, on aimerait bien savoir si Christine a retrouvé l'étudiant en biologie qui lui a

dit qu'elle était «si spontanée» quand il l'a prise en stop dans sa 2CV bleue, si Norbert est allé au rendez-vous bar des Templiers pour rejoindre Djamel, si Macha a accepté d'oublier le passé, si Josiane G est «alive», si quelqu'un a filé des bouquins de droit à Catherine pour qu'elle puisse réviser, si Pascaline a remis la main sur son «p'tit frère ours» perdu dans la foule de Beaubourg et si Marc a réussi à fourguer ses trois chattes dont la dernière prénommée «Hum?» (parce qu'il ne savait pas s'il devait la garder ou la tuer à sa naissance...). On imagine aussi cette fille «seule dans sa Peugeot» qui aime la musique symphonique et cherche «un retraité sympa». On sourit du type d'Ixelles qui «tirerait bien un gentil coup» ou de l'autre qui ne voudrait pas passer les vacances de Noël tout seul, «because c'est trop con, trop cruel».

*Sandwich* se revendique comme un espace de transgression, de sexualité libre et de désirs sans filtre (qui vaudront au journal de nombreux déboires judiciaires jusqu'à son arrêt en février 1981). Dans les «Chéri(e) s je t'aime», se côtoient une femme avec «du charme, des rêves, des silences», un dépressif aux pensées

crues, un discret qui aime les entrevues l'après-midi, un homo «très bien monté» et un motard qui voudrait des mecs «style crado, vicieux aimant cuir et baise». «Je cherche pour ma jeune femme un mec de préférence bisexuel doté d'un sexe du plus gros diamètre possible, minimum 7 cm, donner mensuration ou photo», s'enquiert, de son côté, Gérard. Les descriptions anatomiques sont précises et les coordonnées toujours en bas de l'annonce.

Dans les pages «Taulards», qui font office de passe-muraille, les détenus écrivent de toute la France pour raconter leur quotidien et chercher un peu de réconfort. Tandis que Kiki de Fleury-Mérogis lance une bouteille d'encre rose à Minou, sa «seule raison de vivre», un collectionneur de Loos, plus prosaïque, cherche simplement un timbre manquant. Dans le numéro 3, Roland Barthes, qui s'est abonné, souligne qu'on a l'impression de lire une sorte de roman éclaté, «un moment privilégié ou le langage fait jouir». Il a un jour imaginé passer une petite annonce à l'envers: «Quand est-ce qu'il m'arrivera de lire dans Libé telle petite annonce qui me serait adressée?»

**JULIE BRAFMAN**

# 1985 Quand la critique est conne pour Goldman

A rebours du public, qui l'adore, le journal éreinte le chanteur qui, lui, réplique directement dans ses pages.

Depuis que *Libération* s'est ouvert aux annonceurs, en février 1982, les pages de pub pullulent. Mais celle qui s'étale en page 41, le 20 décembre 1985, est assurément spéciale. C'est Jean-Jacques Goldman qui l'a achetée pour régler ses comptes avec la presse. Il faut dire que depuis quelques années, le succès du chanteur agace les journaux, qui multiplient critiques assassines de ses disques et comptes rendus ironiques de ses concerts. *Libé*, bien sûr, n'est pas en reste.

Le 31 mars 1984, sous la plume de Rémy Kolpa Kopol (qui sera plus tard une figure de Radio Nova), l'escalade de Goldman dans un Olympia bourré à craquer est raillée sans détour. Il y est question de «gentillesse qui confine à la mièvrerie» et on suggère un jeu de mots sur le dernier mot du titre de

la chanson phare du chanteur *Quand la musique est bonne...* Après quelques mois de ce traitement, le chanteur compile donc tous les articles acides (de l'*Événement* du jeudi à l'*Express*, du *Parisien* à *Rock & Folk*) et s'offre une page de pub pour les reproduire autour de ces mots manuscrits, adressés à son public: «Merci d'avoir jugé par vous-même.»

Pas de quoi solder la guerre entre le chanteur et le service Culture du journal. Les pages Société tenteront de réduire la fracture en publiant, en mai 1986 une grande enquête sur la «Goldmania», voyage au cœur d'un phénomène musical adolescent que les journalistes de la génération 1968 ont bien du mal à comprendre. Car ce «gentil chanteur qui fait un malheur» est l'idole de leurs enfants, et soutient des causes (Restos du cœur, SOS Racisme, Éthiopie) proches du journal. Trop gentil, sans doute, et trop fade pour un service Culture qui se complait parfois dans sa caricature de contempteur du succès. Renaud en fera également les frais au travers du fameux «Séchan séché», une descente en flammes aussi jouissive dans sa forme que cruelle sur le fond, publiée le 1<sup>er</sup> mars 1986.

Alors quand Goldman sort en 1991 avec deux acolytes un nouvel album qui s'annonce comme un raz-damariée, *Fredericks Goldman Jones*, *Libé* propose au chanteur un dispositif original. Le journal lui enverra en amont la critique écrite par Yves Bigot, lui laissant la liberté d'insérer ses remarques au cœur même du papier. Forme inédite de journalisme: un article avec son propre droit de réponse incrusté à l'intérieur. Goldman ne rate pas l'occasion, et le résultat, publié le 26 février 1991, tient du match de boxe imprimé où le lecteur a parfois du mal à tout démêler. «On pourrait s'extasier sur le savoir-faire, l'adéquation avec son temps, l'analyse des besoins du public si l'intéressé n'aspirait pas à plus...» envoie *Libé*. «Si on considère la dyslexie quasi parfaite entre les choix de *Libé* et ceux du public, l'un des deux doit se tromper...» riposte Goldman, pour qui l'article n'est finalement que «glose tordue, suffisance ordinaire, prétention et inutilité». Rien que de très «habituel» estime le chanteur, blasé. «C'est pas d'amour, mais des fois ça commence comme ça», conclut Bigot, moins cruel qu'il y paraît.

**MICHEL BECQUEMBOIS**

# 1976 Les Mao pour le dire

Au lendemain de la mort du fondateur de la république populaire de Chine, la une est entièrement rédigée en chinois. Mais un caractère étrange sème le doute.

Nous sommes le 9 septembre 1976. Le monde apprend la mort de Mao Zedong, qui dirige la république populaire de Chine depuis sa fondation, en 1949. Le lendemain, l'événement fait évidemment la une de *Libé*, journal fondé trois ans plus tôt par des militants venus du maoïsme et qui baignent encore dedans. Pour l'occasion, la une entière est rédigée en caractères chinois. La manchette, tracée à la main, s'inspire de *L'Orient est rouge, le soleil se lève*, l'hymne de la Révolution culturelle, et le détourne en écrivant «l'Orient est rouge, le soleil se couche». Un jeu de mots qui au-

rait suffi, en Chine, à envoyer son auteur en prison comme contre-révolutionnaire, car Mao se devait d'être immortel dans le cœur du peuple chinois. A droite et à gauche de la page, une frise égayée par un petit tracteur répète une suite de caractères un peu abscons au premier abord: «Sélection de la une des journaux sur: "L'agriculture doit suivre l'exemple de Dazhai."» Une phrase qui fait référence à un diptyque de slogans édictés par Mao en 1964, qui érigeait alors deux minuscules villages en modèles du collectivisme, Dazhai pour l'agriculture, et Daqing pour l'industrie. En pied de page, un autre slogan jargonnant maoïste a été recopié sans faire de fantaisie: «Consolider et développer les résultats de la Grande Révolution culturelle, résolument contre le vent de la réhabilitation de la tendance droitiste.»

Mais le diable se cache dans les détails, en haut de la une, dans une phrase visiblement dessinée par une main non chinoise. De joyeux ouvriers agricoles révolutionnaires entourent ce qui devrait être le slogan «Vive la classe prolétarienne». Sauf qu'un caractère incongru y a été glissé. Placé en cinquième position en partant de la gauche, avec une graphie incorrecte (le trait vertical ne devrait pas entrer dans le rectangle), il peut signifier «herbe». Cela donne une phrase à la grammaire bancal qui peut se traduire par «Vive l'herbe de la classe prolétarienne». Elle évoque vaguement un autre slogan d'époque: «On préfère les herbes socialistes aux pousses capitalistes.» Erreur? Blague? Ou les deux? Pour un Chinois qui ne sait pas qu'en français, «herbe» est le synonyme de «marijuana», il ne peut s'agir que d'une erreur produite par un rédacteur étranger, qui a mélangé plusieurs slogans officiels et empilés les fautes. Mais pour d'autres, dont Jean Guisnel, auteur de *Libération, la biographie*, il n'y a aucun doute: «La une du 10 septembre 1976 vante l'usage du cannabis.»

**LAURENCE DEFRANOUX**

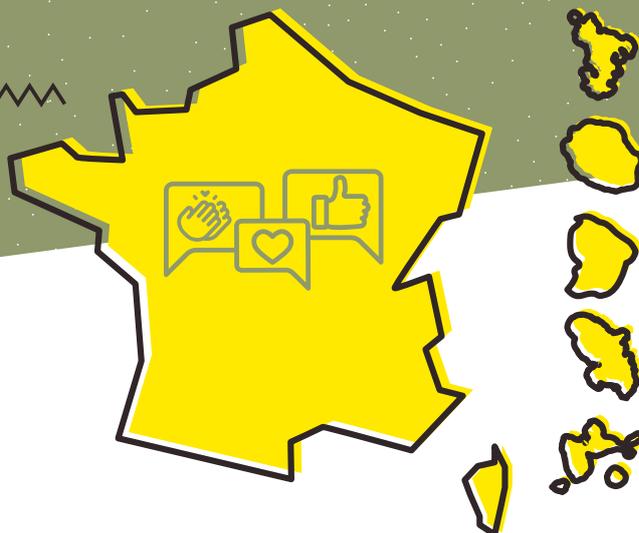




# Nous recrutons

Rejoignez les équipes APAJH !

**Votre métier a réellement du sens pour nous tous**



**Venez rejoindre un mouvement citoyen qui accompagne plus de 32 000 enfants, adolescents et adultes en situation de handicap sur plus de 700 sites.**

## En CDI, en CDD ou en alternance, plus de 100 métiers

Infirmier • Infirmière • Éducatrice Spécialisée  
Éducateur Spécialisé • Directrice ou directeur de structure • Moniteur d'atelier • Monitrice d'atelier  
Comptable • Chargé ou chargée de Ressources Humaines • Médecin • Surveillant ou Surveillante de Nuit • Responsable Administratif  
Kinésithérapeute • Accompagnant Éducatif et Social • Accompagnante Éducative et Sociale  
Psychologue • Cuisinier • Cuisinière  
Animatrice ou Animateur de Séjours vacances  
Responsable Qualité Sécurité et Environnement  
Ergothérapeute ...

## Qui sommes-nous ?

**Une association citoyenne**  
« tout handicap et tout âge de la vie ».

**Un acteur de l'économie sociale et solidaire.**

**Les militants bénévoles et professionnels APAJH sont présents partout en France métropolitaine et outre-mer.**



Animation de 4 minutes ©



@federation.apajh



@APAJH



Fédération APAJH



federation\_apajh



+ d'infos et toutes nos offres d'emploi sur

[www.apajh.org](http://www.apajh.org)

## 1987 Duras et Platini, un entretien complètement foot

Et pourquoi on ne ferait pas interviewer le joueur par l'écrivaine? La boutade accouche d'une rencontre lunaire entre la prix Goncourt et le triple Ballon d'or.

**D**évaler à skis les pentes du Palais omnisports de Bercy un jour où la neige a recouvert Paris, coller des autocollants sur une 2CV et descendre les Champs-Élysées à tombeau ouvert quand il est question qu'un Grand Prix de F1 soit organisé au pied de l'Arc de triomphe, mesurer en pleine nuit la taille des buts du Parc des princes accusés de ne pas être aux normes... Au service des sports de Libé, dans les années 80, la surenchère est permanente pour parler de sport autrement qu'en termes de performance. Alors quand arrive, fin 1987, la nouvelle de la publication de l'autobiographie de Michel Platini, qui vient d'arrêter sa carrière, on cherche LA bonne idée.

Au sommet de sa gloire sportive, l'ancien numéro 10 des Bleus est partant pour faire quelque chose avec Libé, mais pas une interview classique. Il faut trouver quelque chose de différent. C'est Christian Jaurena qui a l'illumination: «Et

*pourquoi on ne le ferait pas interviewer par Marguerite Duras?»* La boutade va donner naissance à une rencontre de légende. «Comme Platini avait écrit un livre, j'ai pensé qu'il fallait le faire parler avec un écrivain ou une écrivaine. Et comme j'étais en train de lire Un barrage contre le Pacifique, j'ai pensé à Duras. En plus, elle avait déjà travaillé avec Libé pour l'affaire Grégory. C'était une figure incontournable. Aujourd'hui, je demanderais plutôt à Nicolas Mathieu...»

### AILE DE PIGEON

Jaurena descend au service Culture, pas sûr de son coup («Ils nous prenaient un peu pour des cons, à la Culture»), mais tombe sur Serge Daney qui, lui, aime le sport. Il en remonte avec le numéro de l'éditeur de Duras que l'idée amuse. Et voilà Jaurena en train de caler les détails chez la prix Goncourt. «Il ne faudrait jamais aller chez ses idoles: elle habitait un appartement magnifique mais dégueulasse, près de Saint-Ger-



Marguerite Duras et Michel Platini, le 11 décembre 1987 dans le bureau de Serge July. PHOTO PASCAL DOLEMIEUX

main... J'étais très déçu.» La romancière exige d'être seule avec Platini, et de pouvoir réécrire après coup: «Les sténos avaient retranscrit tout l'enregistrement et elle nous l'a renvoyé, corrigé à la main. Je l'ai encore.»

Platini arrive le premier ce matin de décembre. Jaurena lui fait visiter les lieux et, arrivé à la cafétéria du huitième étage, où trône une table de ping-pong, le footballeur fera parler sa classe en un geste: «Deux collègues jouaient et quand l'un a raté son coup, Platini, qui était derrière, a remis la balle en jeu d'une aile de pigeon parfaite...» se souvient trente-cinq ans plus tard le jour-

naliste, qui poursuivra sa carrière à l'Equipe.

### PIED-DE-POULE

L'entretien se déroule au sixième, dans le bureau que Serge July a laissé pour l'occasion, avec un magnétophone pour seul témoin. Il sera publié en deux fois, les 14 et 15 décembre 1987, et sa lecture, aujourd'hui, donne le vertige. Il y est question du drame du Heysel (1), longuement, de Nancy, de Mitterrand, du Mékong et surtout du «football qui sauve du malheur humain»: un «jeu démoniaque et divin» dans lequel il ne peut y avoir «aucune vérité». Duras, en jupe pied-de-poule, tutoie un Platini en

costume («La solitude, elle est aussi, toujours, pour tout le monde, tu le sais?»). La fin est durassienne à souhait. A Jaurena, qui, au bout d'une heure, se glisse dans la salle pour savoir si tout s'est bien passé, Duras lance: «Il y a des choses qui ont été dites. Il ne sait pas lui. Pas tout à fait.»

Neuf ans plus tard, sollicité par Libé à la mort de l'écrivaine, Platini se souviendra de ce moment comme du «match le plus dur de [sa] carrière»: «Je l'ai vécu comme quelque chose de complètement irréaliste. Ce qu'il m'en reste, c'est qu'elle parlait sans cesse d'angélisme. Ses questions étaient parfois touchantes mais je n'ai jamais été in-

terrogé par quelqu'un d'aussi ignare des choses du football.» A la fois lunaire, décalée et poétique, cette interview a tellement fait date qu'elle deviendra une pièce de théâtre en 2016 et un podcast sur France Culture, en 2019.

### MICHEL BEQUEMBOIS

(1) Le 29 mai 1985, avant la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions au stade du Heysel, à Bruxelles, entre la Juventus de Turin, où évolue Platini, et le FC Liverpool, 39 personnes périssent dans les gradins à cause d'une bousculade provoquée par les supporters anglais. Malgré le drame, le match finira par se jouer – ce qui provoquera une polémique –, victoire de Turin 1-0 grâce à un but de Platini.

## 1989 «Moi et mon sida», chronique d'une maladie qui fait peur

En racontant sa vie de malade à la première personne, sous le pseudo de Pierre Chablier, le journaliste Christian Martin va faire évoluer les regards.

«**L**e sida oblige à beaucoup mentir. A ses voisins de parler, à ses proches. A soi-même parfois.» En 1989, dans un hors-série de Libération consacré à la maladie, un journaliste de la rédaction, séropositif depuis l'année précédente, décide de la raconter à la première personne, «sans rien cacher». Sauf son nom. Il signe le texte sous le pseudo de «Pierre Chablier». Pourquoi? «Malgré l'évolution des mœurs, on ne

*peut, fin 1989, s'afficher publiquement toxico et/ou homo sans risques de tous ordres»,* justifie l'auteur. Plus loin: «Ce texte est un acte de militant-pour-l'art-de-vivre, adressé à ceux auxquels je n'ai pas encore su annoncer ma séropositivité. Je pense à tous ces gens, mal informés ou si obsédés par la maladie qu'ils risquent désormais de ne plus boire dans le même verre que moi. Je suis prêt de leur part à subir cette humiliation à laquelle j'ai jusqu'à présent échappé. Mais je préférerais les convaincre ici qu'ils peuvent, sans crainte, me l'épargner.»

Dans le reste de l'article, Pierre Chablier, 38 ans, raconte la découverte de sa maladie, qu'il lui faut du temps pour chercher à confirmer médicalement, et la légèreté extrême avec laquelle il la prend d'abord, continuant à vivre sa vie «comme avant», appuyé sur les

«béquilles de la drogue et/ou de l'alcool» et en «continuant de baiser à droite et à gauche, plus souvent sans qu'avec capote». Cette inconscience, aussi un refus de la fin de la libération sexuelle, est à l'époque très partagée dans le monde gay. Mais bientôt, l'auteur change d'attitude, affecté par des ennuis de santé qui s'accroissent et guidé par le corps médical: «Je suis décidé à me battre pour vivre. Et vivre bien.» Avec son nouveau compagnon W., il entame un traitement, absorbant quatre fois par jour des gélules d'AZT.

A partir de ce premier texte naîtra une chronique: «Moi et mon sida.» Dix-sept articles au total, publiés à un rythme irrégulier, jusqu'au décès en 1994 de l'auteur, de son vrai nom Christian Martin, journaliste au service Etranger, spécialiste de l'Amérique latine.

Cette œuvre de sincérité, brute, précise et poignante, fait date dans la France d'alors pour la reconnaissance du sida, l'acceptation collective des malades, la nécessité d'en faire une lutte, une mobilisation publique. «Il était le premier à raconter cela, on en parlait très peu à l'époque, se rappelle Annette Lévy-Willard, ex-journaliste à Libé. Ce n'était pas triste à lire, c'était même assez drôle.» L'humour des textes, s'il existe, est froid, clinique, et vire parfois à la colère et au désespoir, avec sa part de poésie, forcément tragique. Le 5 octobre 1990, Chablier-Martin écrivait: «J'ai été longtemps boulimique des plaisirs de la nuit. Aujourd'hui, je n'aime plus la voir tomber. Dans mon sommeil souvent perturbé, je guette avec impatience le lever du jour: Ce nouveau jour de gagné. Comme les vieillards, paraît-il.»

JÉRÔME LEFILLIATRE

Une balle de tennis peut  
*avoir encore plus d'impact*  
en dehors du court.



Notre programme FAA Points For Change avec Félix Auger-Aliassime permet de transformer chaque point gagné par Félix sur le circuit ATP en un don pour financer la protection et l'éducation des enfants au Togo avec l'ONG Care.

**BNP Paribas, fidèle au tennis de demain depuis 50 ans.**

Découvrez nos engagements sur [wearetennis.com](http://wearetennis.com)



**BNP PARIBAS**

La banque  
d'un monde  
qui change

## 2007 Droite de réponse dans le journal

Un jour d'été, le mantra de Laurent Joffrin, «penser contre soi-même», est poussé à son climax: «Libé» est investi, pacifiquement, par ses adversaires.

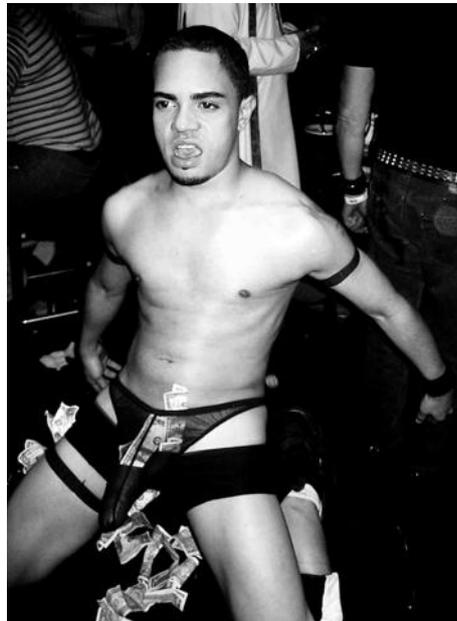
**L**es lecteurs peu attentifs qui ont ouvert leur *Libé* au matin du 22 mars 2007 en ont peut-être re-raché leur café, croyant que le facteur avait confondu leur boîte aux lettres avec celle de leur voisin réac. Pourtant, pas d'erreur, c'est bien Jean d'Ormesson, plume historique du *Figaro*, dont il fut même directeur entre 1974 et 1977, qui signe l'édito ce jour où Nicolas Sarkozy quitte le gouvernement

pour lancer sa campagne présidentielle. En fait, tout le journal avait été confié à des auteurs dans le cadre du rituel *Libé* des écrivains, publié à l'occasion de l'ouverture du Salon du livre. Caster Jean d'Ormesson pour l'édito (qui se révèle plus ironique qu'engagé) n'était qu'un pied de nez. L'académicien, amusé par l'exercice, enverra son texte par fax, écrit à la main, laissant toute latitude à l'éditrice pour le couper ou le modifier.

### OUVERTURE

Plus provoc en revanche sera le quotidien du 20 juillet de la même année. Sarkozy s'est installé à l'Elysée, nommant au gouvernement quelques ministres classés à gauche (Bernard Kouchner, Jean-Pierre Jouyet ou Fadela Amara...). L'occasion de tenter le même coup à l'échelle du journal, se dit Laurent Joffrin

pour qui «penser contre soi-même» est un mantra. De fait, la une du jour annonce la couleur: «*Libération* joue l'ouverture», proclame la manchette avec une mise en abyme de la véritable une consacrée à l'affaire des emplois fictifs de la ville de Paris qui rattrape Jacques Chirac. Et pour jouer l'ouverture, *Libé* a ouvert ses colonnes à ses adversaires politiques. François d'Orcival, de *Valeurs actuelles*, signe l'analyse de page 3; Nicolas Beytout attaque l'édito par «*Si j'étais de gauche...*»; Philippe Manière défend la mondialisation; l'écrivain Denis Tillinac tente de démontrer que le sport est de droite par essence et Philippe Tesson plaide pour un libéralisme appliqué à la culture. Evidemment d'Ormesson est encore dans le coup, ainsi qu'Eric Neuhoff et même Alexandre Adler, convié, comme journaliste de droite, à réécrire dans



## 1990 «Nuits blanches», Eric Dahan jusqu'au bout de l'inouï

Dans les années 90, le chroniqueur a traîné ses carnets entre clubs obscurs et backstages VIP, pour une rubrique mythique qui a capturé l'essence et la fin d'une époque.

**D**ans «Nuits blanches», chronique culte de *Libération*, Eric Dahan a narré ses errances nocturnes pendant un peu plus d'une décennie, d'un coin de la planète à un autre. Chaque lundi, on pénétrait des clubs malfamés et des

backstages garnis de célébrités, où toutes sortes de créatures plus ou moins célèbres, dont le Serpent, se sustentaient de drogues maléfiques. Lunettes de soleil sur le nez de jour comme de nuit, calme et discret, Dahan était de toutes les fêtes et ne craignait rien ni personne.

Dans sa colonne surmontée d'une photo parfois cadrée sous la ceinture, il a raconté un monde perdu, sans portable et avec peu de témoins, où le mélange était roi.

«Je suis arrivé à *Libé* en 1990 pour faire le rock. Je fréquentais Bayon depuis les années 80 et je traînais un peu au journal. Plus je disais qu'un truc était nul – «*Si c'est pour écrire sur les tocards qui ne savent pas chanter...*» –, plus Bayon trouvait ça excitant et se disait: «*Putain, il est encore plus méchant que nous.*»

«Entre 1990 et 1994, mes articles se passaient déjà beaucoup la nuit. Je racontais l'after show de Prince aux Bains, mes conversations avec George Michael dans un ascenseur à LA, l'anniversaire de Bob Dylan, les backstages de Bowie ou Mick Jagger. Serge July a voulu que j'annonce les soirées dans *Libé 3*. Au bout de quelques mois, la colonne a commencé par le flash-back de la semaine. C'est devenu de plus en plus phénoménal, les gens s'exci-

taient, on m'appelait. J'écrivais aussi sur les drags qui prenaient du crystal sur les docks à New York, sur ce qui se passait au bout de Christopher Street à 6 heures du matin, les anniversaires au Tunnel à Chelsea ou à Bali. C'était mon milieu.

«Evidemment, il aurait été impossible d'écrire ça ailleurs. Je commençais là où les autres s'arrêtaient, j'allais dans des endroits où personne n'allait. Ne serait-ce que du point de vue de la méthode et du contenu, ça transgressait les règles. Ça avait à voir avec le nouveau journalisme, qui va jusqu'au bout, où on se met en scène, où on explore sans limite. «Je n'aime pas quand les gens parlent de sociologie, car je déteste les statistiques. Je me suis toujours méfié des tendances. Mon truc, c'était de déjouer tous les pronostics. Ma démarche était analytique au sens où je suis un enregistreur. J'aimais mettre en rapport des gens qui n'ont rien à voir: Ira von Für-

stenberg et des mecs qui se défonceaient au crack. C'était inclusif, pas au sens de la bien-pensance, mais de la totalisation, le concept de Sartre, de connecter toutes ces planètes. «Je partais à Singapour pour le fun ou chez Prince à Minneapolis. On avait l'impression que j'étais ultra-transgressif, mais les gens appelaient pour qu'on parle d'eux. Finalement, je ne balançais pas tant que ça. C'était avant Facebook, le journal était lu dans le monde entier. Un jour, Jean-Michel Helvig, l'un des directeurs du journal me dit: «*On est obligé de couper la photo. C'est quoi là?*» Je réponds: «*C'est sa bite.*» Il me dit: «*Oui, mais ça fait deux semaines qu'on n'est pas distribué au Maroc et en Algérie. On ne peut pas se le permettre. On est un journal familial.*» Je lui lance: «*Ça tombe bien, c'est mon cousin!*» «On a eu un seul procès. Un matin, Serge July m'appelle: «*Eric, on a un procès, tu t'es trompé dans une légende.*» C'était le début du bascule-

Libé, le journal où il avait commencé sa carrière entre 1982 et 1992. Critiquée en interne, l'expérience menée au cœur de l'été sera rapidement oubliée.

### «J'AI TESTÉ»

Le «je t'aime moi non plus» de Libé avec le Figaro n'est pas terminé pour autant. Le 25 août 2018, pour le dernier épisode d'un cahier d'été sur le thème «j'ai testé», le chef du service politique, Grégoire Biseau, entreprend d'enfiler la casquette de journaliste au Figaro, tout en invitant Jean-Christophe Buisson, du Figaro Magazine, à lui rendre la pareille. Seront publiés en vis-à-vis deux papiers d'anthologie où l'humour le dispute à la mauvaise foi, chacun jouant des caricatures du journal de l'autre. Pas si facile d'être de droite...

MICHEL BECQUEMBOIS



## 1978 Bayon et Pacadis s'emboîtent le pastiche

Figures incontournables du premier «Libé», les deux grandes plumes rock du journal se sont passé le relais de façon... spéciale. Et sacrement obscène.

Le rock à Libé, c'est deux noms: Pacadis et Bayon. L'apôtre déglingué du punk et le confidant prolix de Bashung, Christophe et Gainsbourg. Entre les deux, le passage de bâton fut d'un genre... particulier. En 1978, Pacadis publie *Un jeune homme chic*, journal de dandy noctambule et crasseux, extrapolation de sa chronique hebdo culte, «White Flash». Entré comme claviériste trois ans plus tôt, l'homme à la tête de mouche (lunettes noires démesurées) et à la mèche grasse, celui qui osait l'association nœud pap et blouson de biker, est devenu le prince bossu des nuits parisiennes. Des pogos banlieusards aux bacchanales du Palace. Avec ses formules lapidaires, sa subjectivité débraillée et ses anglicismes clinquants, il est un des premiers purs stylistes de Libé. D'autant plus facile à imiter...

### «FROTTIS-FROTTÉS»

C'est ce que doit se dire un certain Bruno Taravant, pas encore Bayon, lecteur assidu mais «blasé avec système» du «jeune quotidien des barges» (cf. *Roulette russe*, son journal intime). Il envoie au courrier des lecteurs une satire du chroniqueur rock, qu'il voit comme une «mascotte morbide, [le] marginal présentable de Libération», comme il l'a raconté en décembre 2021 à Richard Gaitet dans le podcast *Bookmakers*. Déclaration d'intention pour le moins explicite («Comment j'ai enculé Pacadis»), le texte paraît dans Libé le 2 mai 1978, en pages intérieures, au-dessus d'un très sage article consacré aux «festivals et concerts de jazz à venir». Retirée «De Natura Rectum» (en allusion au poème de Lucrèce), la tirade pornographique, d'une obscénité jamais lue dans un quotidien national (ni avant ni depuis), s'ouvre ainsi: «Et j'ai traîné Pacadis dans la chambre pour traiter l'affaire. Moiteur équatoriale et hurlements des New York Dolls. On s'est fait murmurer des souffles, respirer fort, suer, râler, on s'est frottis-frottés pour commencer. [...] Ça traîne un peu d'abord parce que j'attendais juste qu'il me pompe le sac.» Le reste, sur quatre colonnes violentes et crues, avec Pacadis «les cuisses (qu'il avait maigres et poilues) à deux cents degrés», reste difficilement imprimable... La chute n'en est pas moins délicate: «Et je me souviens

alors, ce faisant, de m'être posé la question de savoir si, l'un dans l'autre, ce fameux Pacadis n'avait pas des manières un tantinet vulgaires?» En guise de signature, le papier est attribué à un pseudo énigmatique, façon droïde malsain: VXZ 375.

### «MATRICULE ABERRANT»

Une semaine plus tard paraît une nouvelle chronique «White Flash». Bizarrement non signée et qui a tout du pastiche, au sujet d'«un livre que j'ai écrit dont vous n'entendrez sans doute jamais parler». L'accroche donne la couleur: «“White Flash” par habitude, Un jeune homme chic par opportunisme, ou inadvertance... je ne sais plus qui je suis, ni où je suis...» Plus loin, on lit: «Et quoi que vous ferez, j'irai toujours plus loin que vous car je n'ai rien à perdre...» A la documentation de Libé, on a classé l'archive sous «Bayon»... Contacté, l'auteur nie et corrige: «J'ai écrit (trop) d'insanités dans vos pages [...] mais pas cette parodie, un peu vaine, d'Alain Pacadis.» On ne prête qu'aux riches: les années suivantes, sous le «matricule aberrant qu'on [lui] a imposé» de VXZ 375, Bayon se spécialisera dans l'exercice de la contrefaçon cradingue (exemple: la scatophilie par Marcel Proust), «truqueur» jusqu'à l'auto-destruction à force de provocations. Avant de renaître en tant que Bayon, pour trois décennies et quelques d'étincelles critiques. Quant à Pacadis, nul ne sait comment il a réagi à cet assaut textuel. Les choses n'allaient déjà plus très fort pour l'icône décatie, adulée à l'extérieur mais de plus en plus isolée dans la rédac. L'année précédente, il s'était fait rosser en plein journal par Pierre Goldman, le braqueur gauchiste, qui avait vu rouge en zieutant sa croix gammée portée en pendentif façon Sex Pistols. Alors que Libé tente de se normaliser, on le placarde, allant jusqu'à lui confier la rubrique «variété française», jusqu'à sa mort sordide et mystérieuse, en 1986, aux mains de son amant. Bayon, lui, reniera la vicelardise de VXZ. Dans un SMS troussé avec sa syntaxe unique, il rappelle qu'il fut ensuite, et longtemps, le «protecteur coûte que coûte [de Pacadis], jusqu'à son assassinat en fonction pour ainsi dire: came, mondanités, clochardise céleste, bas-fonds, rock et chanson...»

GUILLAUME GENDRON

De gauche à droite: John Galliano, à Paris; un stripper au club Escuelita à New York; et Keith Richards, backstage, en Floride.

PHOTOS ERIC DAHAN

ment de la société dans le virtuel, qui rend les gens fous. Un type avait constitué un dossier en disant que c'était lui sur une de mes photos alors que ce n'était pas vrai. Il avait rassemblé des attestations et ses amis étaient venus témoigner en disant: “Je suis Clotilde, fervente catholique, je suis outrée de voir mon ami en train d'embrasser une fille dans un club.” Le mec avait mystifié son entourage pour le convaincre que c'était lui. “Nuits blanches”, c'était une séance analytique hebdomadaire de transfert.

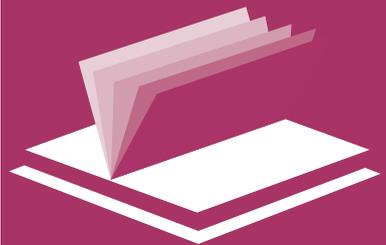
«Jusqu'à la fin des années 90, ce qui s'est passé la nuit est inouï. Les gens n'avaient aucune limite. J'ai assisté à ce vertige populaire, international à New York et à Paris, en termes de permissivité, de folie, d'expériences, d'exploration. Ça a été une accélération ininterrompue dans la débauche et la folie. C'est ça que j'ai voulu raconter.»

Recueilli par MARIE OTTAVI

# Libé

Vendredi  
Numéro spécial

## LIBÉ DES ÉCRIVAINS



50 autrices et auteurs investissent la rédaction sous la houlette de Giuliano da Empoli, auteur du Mage du Kremlin, Grand prix de l'Académie française

Exemplaire offert aux abonnés - Ne pas diffuser

# 50 ans

# DANS

# NOS

# MURS

Héberger la rédaction  
endeuillée de «Charlie  
Hebdo», être envahi  
par les autonomes,  
laisser Invader  
repeindre la terrasse,  
s'occuper d'une famille  
perdue... Les locaux  
du journal ont été  
le théâtre d'histoires  
aussi tristes que belles.



Garry Kasparov à *Libération*, le 12 décembre 1988, où 15 échiquiers sont disposés pour des parties en simultanée. PHOTO XAVIER

## 1981 Des salaires qui s'affichent

Quand, après un arrêt de quelques mois, le journal militant se mue en véritable quotidien, le dogme de l'égalité salariale est abandonné. Mais pas celui de la transparence des rémunérations, qui seront placardées sur les murs.

**A** Libé, il y a toujours eu trois tabous, trois inépuisables sujets d'engueulade. Les actionnaires, d'abord. La pub, ensuite. Et, évidemment, les salaires. Dans les années d'extrême gauche, qui disait autogestion (et absence - prétendue - de hiérarchie) disait aussi salaires uniques. La loi d'ai-

rain tient jusqu'à la relance du titre, en 1981, quand Serge July parvient, non sans mal, à faire sauter le tripotique pas de pub, pas d'actionnaire, pas de chefferie (*lire page 42*). La paye unique (plafonnée à 5 000 francs, environ 2 000 euros) survit alors quelques mois. Mais après quelques acrobaties démocratiques en interne, il est convenu que



LAMBOURS. SIGNATURE

# 1988 Kasparov au journal, une histoire de minitel

Quatre-vingt-neuf parties disputées en direct par le champion du monde dans les locaux du quotidien : le joli coup de décembre 1988 était dû au succès foudroyant du minitel.

**E**vénement : «Kasparov défie la France entière», tonne une pub dans *Libé* le 12 décembre 1988. Au faite de sa gloire, le maître soviétique des échecs débarque ce lundi-là au journal pour affronter plusieurs dizaines d'adversaires français en même temps. Mais à distance : *Libé* est alors une référence des échecs sur le minitel, après avoir lancé 3615 ROQUE quelques mois auparavant, un carton immédiat. Dans les locaux de la rue Béranger, quinze échiquiers sont disposés physiquement sur une table en U, et les parties se jouent contre des minitélites piochés au hasard.

Deux participants anonymes vont se démarquer : un dénommé «Kortchnoi», du nom d'un des pires ennemis de Karpov, le rival de Kasparov, et «Xray», qui – Garry Kasparov le repère rapidement – s'aide d'un recueil de parties d'échecs. Dans le même temps, le champion est interviewé par Frédéric Mitterrand, qui présente en direct son émission *Du côté de chez Fred* sur Antenne 2. Pas perturbé pour autant, Kasparov gagne les 89 parties jouées. Et repart avec son cachet, comme demandé : une valise contenant 100 000 francs en petites coupures, se rappelle Michel Cerdan, patron du service Minitel de *Libé* à l'époque. Les recettes récoltées par le journal ironit, elles, au bénéfice des victimes du tremblement de terre qui vient de faire 30 000 morts en Arménie.

## 3615 TURLU

Il faut dire qu'à 1 franc la minute (0,15 centime d'euro) payé par l'utilisateur, le minitel est

alors ultrarentable. *Libé* l'a bien compris depuis le lancement du 3615 Libé en 1984 : le journal a connu les jours où 10 000 minitélites se connectent, souvent pour aller s'encanailler sur la messagerie rose 3615 Turlu. Le service dégage plusieurs millions de bénéfices, compensant l'aventure ratée de *Libé* dans la radio au même moment. Pendant ce temps-là, une pub kitchissime – «Toutes les toiles, toutes les salles, télématé Libération!» – tourne en boucle à la télévision, sur la Cinq.

Mais quand Michel Cerdan arrive à la tête de la télématique en 1987, tout est à refaire. L'argent ne rentre plus, le service emploie trop de monde et le patron du *Nouvel Obs*, Claude Perdriol, a vampirisé toutes les autres messageries roses. «En plus des échecs, on a alors développé une gamme de jeux qui a bien marché, se souvient Cerdan. *L'actu, on la tenait avec une équipe qui se relayait en publiant des dépêches ou en recopiant tous les résultats lors des soirées électorales.*» Le service est fertile en innovations. Employée, Pascale Moise se sou-

vient avoir tapé des milliers d'adresses de citoyens roumains au moment de la chute de Ceaușescu : les utilisateurs pouvaient tirer une adresse au hasard pour envoyer une carte postale d'encouragement à l'autre bout de l'Europe. Le service 3615 Phone est également une réussite : il permet à deux minitélites de se parler par téléphone sans se donner leur numéro. «Au bout de trois minutes, l'échange est interrompu mais on suppose que dans ce laps de temps, les deux utilisateurs ont déterminé s'ils voulaient aller plus loin ou en rester là», écrit Sibylle Vincendon à son lancement en août 1988.

## MYLÈNE FARMER FAIT PÉTER LE SERVEUR

*Libé* inaugure aussi l'une des premières billetteries de spectacles du minitel. Les concerts de Mylène Farmer au Palais des sports de Paris en mai 1989 font office de galop d'essai : les réservations sont exclusivement accessibles via le 3615 Libé pendant un mois. «C'était une tentative. Le management de Mylène Farmer pensait que 36 places allaient se vendre, raconte Michel Cerdan. Finalement, ça a fait péter le serveur dès le premier jour.» Les résultats du bac, un service d'astrologie (150 francs la carte du ciel), la Formule 1 au plus près des warm-ups... Si le travail du service ne sera pas toujours compris au sein de *Libé* – «La rédaction pensait qu'on était tous des animatrices de messageries roses», se souvient Pascal Moise –, ses recettes viendront solidement soutenir le chiffre d'affaires du journal. Jusqu'au milieu des années 90, et l'avènement d'Internet.

ADRIEN FRANQUE

**Kasparov repart  
du journal avec  
son cachet, comme  
demandé : une valise  
contenant  
100 000 francs  
en petites coupures.**

les salaires s'étaleront sur cinq échelons, dans un rapport maximal de un à deux, et uniquement selon le calcul de l'ancienneté – autant dire que ça a pas mal bougé depuis. Néanmoins, la direction mettra plus d'un an à imposer sa révolution. Le temps d'attribuer quelques «coups de pouces» dérogatoires aux hauts responsables du journal et de mater les derniers réfractaires au changement... A une exception près : les irréductibles prolos gonzos du service des Sports la joueront kibboutz collectiviste en versant leurs sala-

ires dans un pot commun jusqu'en 1993 ! En contrepartie, le reste de la rédaction obtient de la direction la création d'un nouveau rituel made in *Libé* : l'affichage annuel des salaires. Pendant un mois, chaque début d'année, toutes les rémunérations sont rendues publiques, collées aux murs de la cafétéria au sommet du paquebot de la rue Béranger. Inratables. «Les jours qui suivaient, c'était l'émeute dans mon bureau», sourit Didier Tourancheau, DRH de 1988 à 1996. «L'équipe venait s'enquérir des rémunérations de X ou Y,

occasionnant force commérages qui alimentaient "radio vis" [la "vis" désignant la rampe s'enroulant dans nos locaux de la rue Béranger, qui étaient ceux d'un ancien parking, ndr], décrivait Cédric Mathiot, fondateur du service Checknews, dans une réponse à un lecteur en 2017. Certains esprits semi-virtueux, semi-faux culs, s'honoraient de ne jamais s'abaisser à aller relouer les salaires (mais ne refusaient jamais de se faire rapporter les potins... gardant leur conscience pour eux, en plus des infos).»

Année après année, la tradition est l'objet d'un bras de fer continu entre direction et élus des salariés. On pinaillait sur le lieu de l'affichage, sa durée, le droit de demander à ne pas voir ses émoluments affichés (pas la meilleure stratégie : les cachottiers finissaient toujours par être les plus visibles).

A l'usure, la DRH arrachera un placardage plus discret à son étage avant d'obtenir sa suppression pure et simple en 2016, faisant valoir un impératif de «protection des données privées». Fin de l'histoire ? Pas vrai-

ment : l'affichage fait son retour en 2019, à l'initiative des élus du personnel, qui collectent les précieuses données sur une base «volontaire et déclarative». Un succès, même si certains font mine de ne pas savoir lire une fiche de paie («C'est le brut ou le net ? On peut juste mettre l'indice ?»). L'initiative sera répétée en 2022, dans le cadre de négociations salariales serrées : les élus, pas convaincus par les tableurs des RH, en revenant aux bonnes vieilles méthodes. Jusqu'à la prochaine fois ?

GUILAUME GENDRON

## 2011 Un invader géant envahit la terrasse

Invité à s'emparer du journal papier, comme d'autres avant lui, le street artist serait un support parfait pour un motif grand format. Le début d'un long week-end de peinture improvisé.

**D**aniel Buren avait superposé ses colonnes vertes à celles du journal en 2002; l'année suivante, Enki Bilal avait nimbé de son trait bleuté toutes les photos; en 2004, Annette Messager avait pris la une dans ses filets... En 2011, c'est au tour du street artist Invader de s'emparer du journal pour un numéro spécial. Une invitation à l'invasion prise au pied de la lettre, en l'occurrence la lettre «A» remplacée dans tous les titres et les sous-titres de l'édition du 11 juin par des space invaders, motif récurrent de son œuvre. «*C'était comme un nouveau territoire, un geste plus conceptuel, plus inattendu*», relate Invader plus habitué à la rue qu'au papier et aux logiciels de typographie: «*Une invasion technologique pas si simple.*»

A l'occasion de la 1000<sup>e</sup> mosaïque posée à Paris, célébrée par une grande exposition retraçant son parcours dans la capitale – il y a aujourd'hui plus de 4000 pièces réparties dans 83 villes du monde –, Invader débarque donc avec deux acolytes dans l'immeuble historique de *Libération* proche de la place de la République, prêt à œuvrer sur le journal. Passage obligé du bâtiment, la terrasse du huitième étage qui domine Paris. Un joli mur pour une mosaïque aux couleurs de *Libération*, vite posée.

Mais d'un coup, le chantier prend une tout autre dimension. «*En regardant mes pieds, je m'aperçois que les dalles sont carrées, se remémore-t-il. Ça faisait longtemps que je voulais faire quelque chose à l'extérieur, visible par Google Earth. Je tente le coup, je de-*

*mande...*» Et *Libé* accepte. Les acolytes reviennent les bras chargés de pots de peinture et de rouleaux. Petit à petit, dalle par dalle, la terrasse prend des couleurs. Un photographe posté sur le toit immortalise la séquence peinturlurage, à raison d'une image par minute en vue d'un stop motion (*à voir sur Libé.fr*). La nuit tombe, les couleurs débordent un peu sur les côtés, l'opération prend plus de temps que prévu. Il va falloir revenir le lendemain pour terminer le boulot. «*Ce space invader immense, c'était la cerise sur le gâteau!*» Une cerise de pixels, géante et bien rouge, en plein ciel.

Des mois plus tard, de temps en temps, sortent de l'imprimante des pages de *Libé* avec des space invaders à la place des A. Elles doivent être refaites avant l'envoi à l'imprimerie. Un virus laissé par le street artist pour se rappeler à notre bon souvenir? «*J'aurais aimé l'avoir prévu, mais malheureusement je n'y suis pour rien, c'est vraiment un bug informatique.*» Au fait, Invader, *Libé* a re-re-déménagé, tu viens quand tu veux. Mais il n'y a pas de terrasse.

STÉPHANIE AUBERT



Invader et ses acolytes, le 12 juin 2011. PHOTO BENOÎT GRIMBERT

## 2011, 2017 Le «Libématon» met à nu les candidats socialistes

Retour sur un dispositif photographique sans fard (et un peu cruel) installé à l'occasion de deux primaires du PS. Et dont la rédaction aura aussi profité.

**U**ne histoire d'amour et de politique. Nous tout craché quoi. Entre *Libération* et le photomaton, cela fait presque trente ans que ça dure. En 1994, Serge July joue son va-tout en lançant «Libé 3», un quotidien de 80 pages en couleurs avec des dizaines de rubriques, à l'américaine. Pour fabriquer ce «journal tout», on

embauche à tour de bras et la vis de la rue Béranger se surpeuple d'un coup: plus de 500 personnes bossent alors pour *Libé*. Plus personne ne sait qui est qui. «*C'est à peine croyable mais on travaillait à touche-touche sur le plateau Economie tellement il y avait de journalistes. On avait même un service Entreprises, je ne sais pas si on se rend bien compte*», rigole aujourd'hui Alexandra Schwartzbrod, entrée au journal à la faveur de ce projet pharaonique. Pour s'y retrouver, une cabine à rideau moche fait son apparition dans l'espoir de tirer le portrait de ces centaines de nouveaux arrivants... avant d'être démenagée nuitamment: vu leur teneur, diisons, décalée, certains clichés auraient eu du mal à figurer sur l'organigramme rêvé.

Le dispositif n'était pas tout à fait inédit pour *Libé*: en 1986, le journal avait déjà eu l'idée de faire passer

du monde derrière le rideau d'une petite cabine. Victimes? Les stars du Festival de Cannes qui, rétives au début, se presseront à la fin de la quinzaine dans les éphémères locaux cannois de *Libé* pour immortaliser leur bobine en quatre poses (dûment dédicacées avant d'être publiées dans le journal). Se prêteront au jeu Gérard Depardieu (avec lunettes noires), Jean-Louis Trintignant (qui finira de dos), Micheline Presle, Sydney Pollack ou Miou-Miou.

### PUPILLES DILATÉES

Avant la présidentielle de 2012, la boîte en bois refait son apparition, rue Béranger. Mais cette fois, c'est un isoloir photographique, pensé pour débarrasser les candidats de gauche à l'Élysée des oripeaux de la communication politique. Priver une célébrité de toute afféerie liée à son statut en la faisant asseoir sur

un tabouret qui se visse, seule face à son image: le procédé n'était pas nouveau. En 1957, reprenant le prix des photomaton à leur invention aux Etats-Unis, Richard Avedon avait lancé sa série «25 Cents a Celebrity», immortalisant Marilyn Monroe ou Audrey Hepburn sur le mode de la rafale de petites photos rectangulaires (dont il n'exposera qu'un seul exemplaire). Pierre et Gilles ou Amélie Poulain collectionnaient aussi ces petites bandelettes d'images, où on peut enchaîner quatre grimaces ou tenter de se recoiffer d'un coup de peigne entre deux coups de flash.

Le photographe Yann Rabanier a passé le printemps 2011 sur la Croisette pour *Libé*. A l'automne, il s'installe sur la moquette élimée de Béranger. Mais plus de monstres cannois cette fois: il doit compter des éléphants en pleine primaire socialiste. Ce sera un photomaton

maison. Un cadre noir, une focale unique. En coulisses, les «dircoms» suent à grosses gouttes. Pas de jardin à la française en arrière-plan ni de bouquet dans les mains pour se donner du champ ou de la contenance: on veut la vérité d'un homme ou d'une femme. A la une, les tronches blafardes des candidats de gauche s'affichent dans une lumière stridente, en gros plan. Tout y passe, des paupières qui tombent de Hollande aux pupilles dilatées de Royal. Quasiment des «mugshots», ces clichés judiciaires américains patibulaires auxquels DSK a dû sacrifier quelques mois plus tôt. Martine Aubry inaugure la série: pensé pour un plan large, son maquillage bleu et rose lui donne un air «entre Dark Knight et Blue Velvet», raillera un hebdomadaire même si certains spécialistes de l'image louent un salutaire «exercice de vérité» visuelle et politique, la photo étant accom-



paginée d'une phrase choc du portrait.

Cinq ans plus tard, retour de la primaire et du dispositif. «Le photomaton, c'est le lieu de la photo d'identité. Les capturer là c'est une façon de ramener ces hommes et femmes qui aspirent à être président(e) à leur identité citoyenne», explique à Matthieu Ecoiffier le photographe Ivan Guilbert, qui a installé sa cabine dans les locaux (temporaires) rue de Châteaudun. Libération, photomaton, fusion: on parle désormais du «Libé-maton».

#### HAUT DU RIDEAU

Même distance, même lumière, même focale, de l'égalitarisme photographique. Mais vu le précédent de 2012, les impétrants présidentiels sont sur leurs gardes. Manuel Valls se pointe avec une maquilleuse pour tenter de chasser cette brillance qui ne lâche jamais ni son front, qu'il a grand, ni ses cheveux, qu'il a gominés. Sourire ultracrispé, il se fait gauler par l'objectif en train de rectifier sa cravate, ça part à la une. Vincent Peillon et Arnaud Montebourg tentent le «avec lunettes clic sans

lunettes clic». On garde tout. Trois semaines avant de battre Valls et de devenir le candidat de la gauche et des écolos à l'Elysée, Benoît Hamon a la banane mais un tabouret apparemment calé sur la taille d'un De Gaulle. Il semble avoir 14 ans sur sa série et la moitié des images immortalisent... le haut du rideau. Dont

le tombé poussiéreux figure aujourd'hui en bonne place sur (environ) tous les péle-mêle des journalistes de Libé: la cabine est restée quelques jours dans nos murs. Nous sommes tous des candidats (en puissance). Amour et politique. On ne se refait pas.

LAURE BRETTON



Manuel Valls en 2017. PHOTO IVAN GUILBERT. FOTOAUTOMAT. COSMOS

## 2010 Une famille sans logement arrive à l'accueil

L'accueil de la rue Béranger, c'était un peu la cour des miracles. Un carrefour de vies étonnantes ou fracassées, comme ce dimanche soir-là.... Souvenirs.

Un dimanche soir comme un autre à l'accueil de Libé. Nous sommes aux alentours des années 2010. Les portes automatiques s'ouvrent. Une famille entre dans les locaux avec des sacs pleins les mains. Ils sont quatre; bientôt cinq. La mère de famille est enceinte. Une petite fille s'approche de l'accueil timidement. Elle me dit à voix basse: «Monsieur, nous sommes à la rue ce soir.» Ils viennent de se faire virer d'un centre d'hébergement. Le père a cassé une vitre parce qu'il ne voulait pas être séparé de sa famille pour la nuit. Pourquoi Libération? «C'est une dame du centre qui nous a dit que vous trouverez peut-être une solution.» La famille est originaire des Balkans et la fillette est la seule qui parle le français. Elle rejoint ses proches restés un pas en arrière. Ils s'installent sur les chaises en attendant que je trouve une solution.

Cette situation ne m'étonne pas vraiment. J'ai passé un septennat à l'accueil du journal, rue Béranger, à quelques pas de la place de la République, et j'en ai vécu des histoires folles. Des anecdotes à la pelle. Je faisais équipe avec Grégory, Chaïma et Eva. Des quidams se pointaient tous les jours pour des demandes qui dépassaient notre fonction. Une sorte d'assistance sociale. Certains étaient en colère parce que le distributeur de la banque avait avalé leur carte bleue; d'autres parce qu'ils n'arrivaient plus à payer leur loyer. Ils venaient à Libé avec leur détresse et parfois leur colère en espérant trouver une solution. Il y avait aussi les habitués du quartier. Bernard passait tous les jours pour nous raconter ses matchs de ping-pong à Belleville. «Lord By» (c'était un surnom) venait à l'accueil avec son perroquet sur l'épaule. Un jour, sans prévenir, il n'est plus venu. On a fait des

recherches sur Facebook pour le retrouver: il était rentré chez lui, en Suède.

Comprendre: l'accueil – géré par un prestataire de services – était un lieu de vie avec des tas d'histoires (de nombreuses pourraient être censurées). Mais nous n'étions pas coupés de la rédaction, loin de là. Je me souviens de la crise interne en 2005, quelques mois avant le départ de Serge July. C'était à mes débuts. Il y a eu nombre d'assemblées générales pour parler du futur de Libé. Un après-midi, Sorj Chalandon est descendu à l'accueil pour nous demander de débrancher les téléphones et de fermer les grilles du journal. Il nous a dit une phrase du genre: «Ce qui se joue en haut, c'est aussi votre histoire donc vous montez voir ce qui se passe.» Je l'ai écouté. Et il a eu raison. Ce jour-là, mon lien a changé avec Libé – le sentiment de faire officiellement partie de la maison.

Revenons à la famille du dimanche soir. Je savais quels journalistes étaient dans les murs. Au téléphone, j'explique la situation à quelques têtes. Ils descendent et les choses s'organisent: une quête pour payer deux nuits d'hôtels, le temps de trouver une solution. Une journaliste a appelé des centres d'hébergement d'urgence au lever du soleil. Un petit article a été publié pour raconter leur trajectoire de vie. Des mois plus tard, un après-midi de semaine, la famille se (re)pointe à l'accueil. Ils ne sont plus quatre mais cinq – la mère a accouché. L'aînée parle toujours pour les autres. Ils viennent d'avoir un logement. Le père, qui a trouvé un travail dans le bâtiment, sort un téléphone de sa poche. Il nous montre les photos de leur petit appartement. En repartant, ils ont laissé sur le comptoir de l'accueil des fleurs et une boîte de chocolats.

RACHID LAÏRECHE

## 1977 Les autonomes envahissent «Libé»

La prise de distances avec la «bande à Baader» provoque la colère de militants d'extrême gauche qui prennent possession de la rédaction.

**N**ous sommes à l'automne 1977. Dimanche 23 octobre, en milieu de matinée, 200 militants d'extrême gauche débarquent, furax, dans le hall du journal, rue de Lorraine, dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Ils disent être «des lecteurs trahis» et viennent occuper leur Libé, pour «passer des textes exprimant des opinions qui ont toujours été systématiquement censurées dans Libé». A la police qui propose d'intervenir – les camions sont déjà au bout de la rue –, Zina Rouabah, alors directrice de la publication, met un stop: «Pas de flics à Libé. On va régler ça, entre nous.» Certains visages sont familiers: des membres de groupes anarchistes et des autonomes. Ils reprochent à Libé ses prises de position récentes sur la RAF (la Fraction armée rouge), appelée aussi «bande à Baader», un mouvement allemand d'extrême gauche radical prônant la lutte armée.

Ils se sentent trahis par la une publiée quelques jours plus tôt, après le détournement d'un Boeing de la Lufthansa, avec 91 personnes à bord: «RAF-RFA: la guerre des monstres», qui renvoie dos à dos le gouvernement allemand et la RAF. Ce titre marque une «rupture radicale», estime Jean Guisnel, dans Libération, la biographie. «Un choc aussi pour nombre de ses lecteurs qui comprennent, grâce à ce raccourci, qu'ils ne retrouveront plus dans Libération cette forme de bienveillance pour le terrorisme, à peine distante, qu'ils appréciaient dans ses pages.»

Ce dimanche «occupé» acte cette cassure. «Nous étions enfermés dans une même pièce. En AG. Sans bien savoir quoi faire», se souvient l'archiviste Alain Brillon. Les échanges avec les occupants, agités et foisonnants en début de journée, tournent vite court: ils réclament d'écrire l'intégralité de l'édition du lendemain, la rédac refuse. «Nous leur avons proposé une page libre pour s'y exprimer. Cette proposition ayant été refusée, l'équipe de Libération a décidé de ne pas travailler sous la contrainte de quelques commissaires politiques que ce soit et donc de ne pas paraître», lit-on dans le journal du surlendemain, où JP Gené raconte cette folle journée: «L'après-midi ne sera qu'une suite d'assemblée générales séparées: dans la petite salle de diffusion, l'équipe de Libé. Dans la grande salle des comités de rédaction, les occupants.» Les murs sont tagués: «Tout journaliste est un flic», «July bientôt ton heure», «A bas les spécialistes de la pensée». Le soir, vers 23 heures, quand les journalistes sortent d'une énième AG, les locaux sont déserts. Les autonomes ont levé le camp. «Il ne reste que quelques centaines de mégots sur la moquette, une large trainée de pisse sur un mur, quatre téléphones et une table de montage cassés, quelques disparitions dans les archives photos, les dossiers ou les machines à écrire. La routine, quoi.»

MARIE PIQUEMAL

**L'**évidence. Par deux fois Charlie Hebdo a été attaqué. Une première fois, en novembre 2011, avec l'incendie de leurs locaux, provoquant seulement des dégâts matériels. Une seconde, le 7 janvier 2015, l'attentat que personne n'oubliera. Et, par deux fois, le journal satirique a été accueilli par Libération. Les survivants auraient pu aller ailleurs, ils croulaient sous les propositions, mais entre ●●●

## 2011, 2015 «Charlie», je t'aime

Après l'incendie de ses locaux en 2011 ou les attentats de 2015, accueillir la rédaction de l'hebdo satirique a été une évidence, tant les deux journaux partagent, malgré des dissonances, un état d'esprit commun.



Présentation de la une «Tout est pardonné», le 13 janvier 2015.

PHOTO EDOUARD CAUPEL

## 1983 «Et là, je vois Louis XIV à la photocopieuse...»

Fraîchement arrivée à «Libé», Claudine Clément, jeune sténo, croise le Roi Soleil puis D'Artagnan photocopiant allègrement. Elle est la seule à trouver la scène bizarre.

**O**n n'a jamais su qui c'était. D'ailleurs, ses allées et venues n'étonnaient personne, preuve que dans le Libé de ces années-là, ce genre de scène était monnaie courante. Nous sommes en 1983 et Claudine Clément vient d'arriver au journal. Son profil est un peu différent: bien sûr, elle est gauchiste, féministe mais si elle entre à Libé comme sténo, c'est après avoir vu une petite annonce. «Je suis sans doute la première à ne pas être entrée par coucherie ou

par cooptation, quand je suis arrivée, je ne connaissais personne.»

Les sténos étaient débordées, on avait besoin de quelqu'un connaissant le boulot, aimant le journal, n'habitant pas loin pour pouvoir revenir vite en cas de besoin et à l'orthographe parfaite. Claudine habite à cinq minutes de la rue Christiani (dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement, où siège alors le journal): elle coche toutes les cases, elle est recrutée. Avec un vrai contrat, ce qui n'était pas toujours le cas...

### CANNE À POMMEAU

«On fonctionnait avec des cassettes, les correspondants ou les reporters enregistrèrent par téléphone, et nous, on décryptait ensuite. Mais quand on n'était pas sûr, quand l'enregistrement était mauvais, ou quand on avait un doute, avant de transmettre la copie à la photocomposition, on faisait une copie de la

●●● les deux journaux nés de la contestation, de l'esprit de 68, du désir de rire, de faire la fête et de casser les codes, les normes bourgeoises, le lien a toujours été très fort. Malgré, au fil des décennies, quelques divergences éditoriales, voilà deux frères qui s'aiment, s'agacent et se disputent parfois, s'éloignent puis se retrouvent. Comme en 2007, où *Libé* avait ouvert

ses pages pour un numéro historique sur les caricatures de Mahomet. Nombreux sont aussi les journalistes qui sont passés d'un canard à l'autre ou ont collaboré pour les deux en même temps, comme les dessinateurs Willem et Coco ou le rédacteur-écrivain Philippe Lançon.

En 2011, dans les locaux de la rue Béranger, *Charlie* prend place au rez-de-chaussée, dans la pièce qui servait de tri pour le courrier postal. Ils restent quelques mois, discrets avec seulement le bruit des bouteilles d'alcool qui glougloutent les soirs de bouclage.

En 2015, dans le choc de l'attentat, les martyrs s'installent au hublot, la salle du comité du quotidien, l'équivalent de la salle du trône. Les survivants arrivent au compte-gouttes, comme Willem, revenu de son île bretonne, éberlué. Il dit, le soir même: «Charlie Hebdo a été décapité, ça va être difficile de continuer, mais je suis pour, plus que jamais.» Et, «on ne peut pas laisser le monde aux tueurs à kalachnikov». Très vite la décision de continuer est prise. L'urgentiste Patrick Pelloux explique: «Comme aurait dit Cabu, il faut qu'on sorte un journal encore meilleur, donc on va le faire, je sais

pas comment, on va l'écrire avec nos larmes.»

*Libé* devient une zone de crise. Il faut montrer patte blanche pour aller travailler. Des dizaines de journalistes campent devant les bureaux, protégés par des policiers et des militaires lourdement armés. Des flics en civil se baladent dans les couloirs derrière les Charlie encore menacés. Des politiques, des hommes en costumes ou en uniformes, viennent se faire voir au côté de la rédaction endeuillée, empruntant par grappes la célèbre vis du journal. On suit à la télé la prise d'otages de l'Hyper Cacher et l'assaut de l'imprimerie où se sont réfugiés les frères Kouachi le 9 janvier 2015, tandis qu'à quelques mètres Manuel Valls serre la main de Luz. «*Tout est pardonné*», la une du retour à la vie, est présentée chez nous.

Au fil des mois, le calme ne revient pas, il ne reviendra jamais, mais une routine s'installe. *Charlie* récupère un étage et, c'est bien normal, se calefeutre. On se croise surtout sur la grande terrasse ou lors de rares pots ou soirées, auxquelles nos invités contribuent généreusement, notamment en choux Popelini. Des années après, quand l'on goûte de nouveau ces choux à la crème aux saveurs subtiles, on retombe instantanément rue Béranger, dans la cafétéria, un verre de rosé à la main, écoutant les rires et les conversations des rédacteurs qui se mélangent. La tristesse éternelle cachée derrière des phrases, des dessins, des blagues. Jusque très tard dans la nuit. Par peur de s'endormir.

**QUENTIN GIRARD**

**Une routine s'installe. Charlie récupère un étage et, c'est bien normal, se calefeutre.**

transcription, et on réécoutait.» Et ce jour-là, fin 1983, Claudine préfère photocopier. «Il y avait une grosse machine à côté de l'accueil. Et là, je vois Louis XIV. Avec tout le tralala, les bas blancs, la canne à pommeau, la grande perruque, brodequins à talons... Bien sûr, j'avais déjà eu affaire à des gens bizarres, et puis je débutais, alors je ne dis rien. J'avais peur que ce soit une sommité du journal... Il fait une bonne cinquantaine de photocopies, sans rien me dire, sans me proposer de faire la mienne, alors que j'étais pressée, et il s'en va.» Deux ou trois mois plus tard, la scène se répète, mais cette fois, le photocopieur compulsif est habillé en mousquetaire, avec bottes, chapeau et uniforme des cadets de Gascogne. «Sa moustache était bien travaillée, mais il était quand même moins bien réussi que Louis XIV», s'amuse Claudine. La sténo a pris de la bouteille et interroge la cantonade. Mais personne ne sait qui est ce

D'Artagnan d'opérette. A l'accueil, on lui dira juste: «Ah oui... Il vient de temps en temps... Ça l'arrange de faire ses photocopies ici.»

#### APPELER L'ÉTRANGER

A *Libé*, on rentrait comme dans un moulin et il n'était pas rare de tomber sur un inconnu tapant sur son ordinateur ou profitant d'un téléphone pour appeler l'étranger. «Il fallait vraiment être débutante, comme moi, et non cooptée, c'est-à-dire pas encore complètement familiarisée aux us et coutumes du journal, pour trouver ça bizarre. D'ailleurs, si j'avais vu la même scène deux ans plus tard, je suis sûre que j'aurais trouvé ça normal...» Tout de même, si dans les premières années, n'importe qui pouvait passer à *Libé* pour téléphoner ou envoyer des fax, croiser un mousquetaire à la photocopieuse n'était pas non plus si courant.

**MICHEL BEQUEMBOIS**

# DAVID VAN REYBROUCK



## nous colonisons l'avenir

Traduit du néerlandais (Belgique)  
par Benoît-Thaddée Standaert

**DAVID VAN REYBROUCK**

ACTES SUD

“L'HUMANITÉ ABORDE LE PROCHAIN SIÈCLE SANS PITIÉ AUCUNE, AVEC LA MÊME AVIDITÉ ET LA MÊME MYOPIE QUI LUI ONT PERMIS AUTREFOIS DE S'APPROPRIER DES CONTINENTS ENTIERS. LE COLONIALISME S'INSCRIT DÉSORMAIS DANS LE TEMPS, ET NON PLUS DANS L'ESPACE ; LE PIRE N'EST PEUT-ÊTRE PAS DERRIÈRE NOUS, MAIS DEVANT NOUS. NOUS NOUS COMPORIONS EN EFFET EN COLONISATEURS DES GÉNÉRATIONS FUTURES. NOUS LES PRIVONS DE LEUR LIBERTÉ, DE LEUR SANTÉ, PEUT-ÊTRE MÊME DE LEUR VIE – TOUT COMME LES COLONISATEURS L'ONT FAIT PAR LE PASSÉ. NOUS SPOLIONS NOS PETITS-ENFANTS, NOUS DÉVALISONS NOS ENFANTS, NOUS EMPOISONNONS NOTRE PROGÉNITURE.”

DAVID VAN REYBROUCK

“L'un des grands intellectuels européens. J'invite à lire ce texte, il est passionnant.”

Ali Baddou, *France Inter*

ACTES SUD

Exemplaire offert aux abonnés - Ne pas diffuser

## 2015 La soirée du 13 Novembre

A la veille de son déménagement, le journal organisait sa dernière fête sur sa terrasse mythique, rue Béranger, proche de la place de la République. Une soirée qui s'est muée en cauchemar.

C'était un soir de fête à Libération. La dernière organisée dans les mythiques locaux du 11, rue Béranger, à Paris, derrière la place de la République, avant le déménagement de la rédaction. Précisons dès ici que l'autrice de ces lignes ne les a jamais connus et que tous ces souvenirs lui ont été patiemment racontés. Bientôt, il n'y aura plus jamais de déambulation sur la vieille moquette tachée, plus de rencontres dans «la vis», ce long couloir en forme d'hélice qui parcourt tous les étages, plus de parties de tarot interminables face à «la plus belle vue de la capitale». Sur le toit terrasse qui surplombe tout Paris, il est un peu plus de 21 heures ce 13 novembre 2015 et les invités arrivent petit à petit. On entend la musique, les bières qui s'entrechoquent, les dis-

cussions qui s'emballent. On n'entendra pas, à 900 mètres de là, les rafales de kalachnikov à l'angle des rues Bichat et d'Alibert, le mouvement de panique, les hurlements de peur et de douleur.

### «TOUS CEUX QUI SAVENT ÉCRIRE»

Il ne sait plus comment, ni par qui, mais Johan Hufnagel est un des premiers avertis. Il y a eu des tirs dans le X<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> arrondissements. «Je me dis d'abord que ça doit être un simple règlement de compte», raconte-t-il. Sur Twitter défilent déjà quelques images et témoignages inquiets. Les infos affluent au même rythme que les convives. Pierre Alonso et Willy Le Devin sont les premiers à partir. Les deux journalistes dévalent «la vis» à tout rompre, «sans réfléchir». Ils traversent la rue Béranger pleine de flics, mobilisés notamment pour protéger les survivants de l'attentat de *Charlie Hebdo*, en résidence à Libé depuis le mois de janvier. Quelques grandes enjambées et les voilà devant le Carillon, «une quinzaine de minutes après le carnage». Willy se souvient «de la présence des premières ambulances», «de la main du fonctionnaire de police qui déroule le cordon de la scène de crime», «de tous ces gens qui saignent, étalés par terre.» «C'est une scène de guerre. Elle semble irréaliste.» A Béranger,

Johan Hufnagel, alors directeur des éditions et qui a depuis quitté la rédaction pour le site Loopsider, demande à «tous ceux qui savent écrire de redescendre». Il faut couper la musique, tant pis si certains rechignent, tentent de continuer de danser. La plupart ont du mal à y croire. Quasi-ment personne ne réalise la gravité de ce qu'il vient de se passer. Très vite, les portes de la rédaction se ferment. «Plus personne ne rentre, plus personne ne sort.» Il faut négocier sec avec le service de sécurité pour envoyer du renfort sur les terrasses meurtries, insister encore, pour que Guillaume Gendron et Luc Peillon rejoignent, un peu plus tard, le Bataclan, où une autre attaque est en cours. La télévision est branchée sur une chaîne d'actualité continue, le décompte des morts ne cesse de gonfler. Il occupe tout l'espace. Stéphanie Aubert, cheffe du Central, a appelé l'imprimerie. Pour la première et unique fois de sa vie, elle demande que tous les journaux du lendemain – dont la une, initialement dédiée aux «hipsters» genitrifiant les villes, affichait deux barbus en terrasse – soient envoyés à la benne. Pendant ce temps, les journalistes mobilisés luttent contre l'émotion, rassemblent toute leur énergie pour garder la tête froide, se constituent en équipe pour alimenter le site et préparer la nouvelle édition du «print», qui sera actuali-

sée jusqu'à tard dans la nuit. «Quand la machine Libé se met en place, c'est comme un ballet, dit Johan Hufnagel. Tout le monde sait ce qu'il a à faire et le fait. C'est là que se créent des liens indépassables.»

### «L'URGENCE, C'ÉTAIT DE LE SOUTENIR»

En parallèle, des journalistes amis du Monde, de Mediapart, de l'Obs, venus pour la soirée, se regroupent en flots de fortune pour travailler sur des ordinateurs prêtés par Libération. Dans les vestiges de la fête, eux aussi lancent leurs propres «directs», partent à la pêche aux infos, développent leurs premiers articles. Pendant quelques heures, Béranger n'est plus seulement Libé. Comme si de rien n'était, la rédaction s'est démultipliée. Il y a aussi cet homme qui déboule dans le hall d'entrée vers 22 heures. Il vient de s'enfuir du Bataclan, semble complètement désesparé, apeuré. En voyant les fourgons de police stationnés dans la rue, il s'est dit qu'il y serait à l'abri. Il n'est pas blessé, mais ses vêtements sont maculés d'un sang qui n'est pas le sien. Amandine Cailhol, à l'époque chargée de l'actualité sociale, est missionnée pour recueillir son témoignage. «Dans le chaos, tu veux pouvoir faire quelque chose. Tu te dis que ton rôle de journaliste c'est peut-être tout simplement de continuer à informer. Mais

était-ce vraiment la priorité face à lui?» Elle restera un long moment à ses côtés. «L'urgence, c'était de le soutenir, de lui apporter le peu que je pouvais, puis d'écouter ce qu'il voulait ou pouvait raconter.» C'est comme si cette nuit n'avait jamais eu de fin. Aux alentours de 4 heures du matin, les mesures de sécurité ont été assouplies. La plupart des gens ont traversé un Paris désert pour rentrer chez eux. D'autres n'en ont pas eu le cœur, et se sont regroupés dans un appartement pour y attendre le lever du jour. Treize personnes sont mortes ce soir-là, sur les terrasses du Petit Cambodge et du Carillon, bar de quartier où toute une génération de journalistes de Libé avait pris l'habitude de se retrouver. Il y a eu, en tout, 131 morts, plus de 400 blessés, et des milliers de traumatisés. Au matin, plusieurs journalistes ont regagné spontanément Béranger pour préparer une édition dominicale spéciale sur ces attentats, les plus meurtriers perpétrés sur le sol français. Sur les murs de la rédaction, il restait les affiches placardées quelques jours plus tôt par les membres du comité des fêtes pour annoncer la dépendaison de crémaillère. Ils avaient cogité pendant plusieurs semaines avant de trouver la bonne formule. Elle tient en quatre mots: «La vis nous appartient.»

JULIETTE DELAGE

## 1988 Barbara, le sida et le médecin journaliste

L'engagement contre la maladie a rythmé la fin de vie de la chanteuse. C'est dans nos murs, avec notre ancien journaliste Gilles Pialoux, que son action a mûri.

Son dernier contact avec elle remonte au 6 octobre 1997. Ce jour-là, Gilles Pialoux envoie à Barbara, notée sur un post-it, la chronologie précise de tout ce qu'ils avaient entrepris ensemble: la chanteuse est en train d'écrire ses mémoires et elle en est arrivée à ce moment où elle entend raconter l'engagement contre le sida qui a rythmé la fin de sa vie, loin des caméras. Si cet engagement est aujourd'hui connu, on sait moins qu'il a pris racine à Libération, devant le hublot du dernier étage de la rue Béranger. Nous sommes début novembre 1988, il est 17 heures. Gilles Pialoux, comme à son habitude, arrive en courant à Libération. Petite

trentaine, il est à la fois médecin spécialiste du sida la journée et journaliste le soir. Il a rejoint la rédaction en 1984, où il signe Gilles Pial. Apprenant grâce à Willy Rozenbaum que Barbara voulait s'engager dans la lutte contre le sida sans savoir comment faire, il était descendu quelques jours plus tôt au service Culture, en «fan absolu» de la chanteuse, se disant qu'il y avait un coup à tenter: «Gérard Lefort m'avait donné son contact... mais c'était en fait celui d'une ancienne attachée de presse qui, miracle, m'avait quand même donné un numéro. Je laisse un message, sans trop d'espoir.» Pourtant quand il arrive essoufflé ce soir-là à Libé, il est interpellé par sa voisine de bureau, Hélène Criei, qui s'occupe des questions d'environnement. «Il y a une Barbara qui t'a appelé. — Barbara comment? — Barbara tout court...»

Rendez-vous est pris pour le 10 novembre à 15 heures. «Elle était dans sa voiture, une R25, garée devant le journal, avec son assistante, Béatrice de Nouaillan, et elle attendait l'heure, elle était toujours en avance.» Pialoux descend la chercher et grimpe avec les deux femmes la

«vis» centrale des locaux de la rue Béranger. «Et voilà Barbara, grand échelas noir qui passe devant tous les services. Le pas mal assuré mais très rapide, avec son port de tête si particulier. La configuration des lieux l'intéressait mais personne n'a osé venir lui parler. Tout le monde la regardait, intimidé.»

Quand ils arrivent dans la salle du hublot, la chanteuse est encore plus angoissée que le médecin journaliste. Et si c'est bien Pialoux qui interviewe, Barbara aussi prend des notes. L'entretien, qui paraîtra finalement le 28 novembre, est dans son esprit une façon de dire à son public qu'elle va disparaître pendant un an pour se consacrer au sida. «Vous savez, lui dit Pialoux au moment où elle se lève, je ne suis pas que journaliste. Je suis aussi médecin. Je peux vous aider si vous voulez...» La chanteuse revient sur ses pas...

Barbara soutient des associations, participe à une ligne téléphonique pour écouter 24 heures sur 24 les malades, visite les couloirs d'hôpitaux, mais son projet, c'est d'aller

en prison, s'en faire ouvrir les portes, y chanter et profiter de sa venue pour sensibiliser sur le sida. Sans que la presse le sache. «Tant que tu seras à Libé, Pialoux, je ne t'emmènerai pas...» En 1989, devenu chef de clinique, le médecin quitte Libé. Il peut alors accompagner la chanteuse. C'est le début d'un tourbillon secret où ils arpentent la France, de centrales en maisons d'arrêt, elle chantant, lui expliquant la maladie.

A Fleury, on demande à entendre «le Corbeau noir»; à Loos-les-Lille, les détenues étaient presque assises sur le piano tant la salle était petite; à Poissy, les caïds du dernier rang étaient descendus, un chouïa menaçants, à la fin du concert. «Ce n'est pas un hasard, si elle était venue d'abord à Libé. Pour elle, c'était le journal qui portait les voix de la colère», se souvient plus de trente ans après l'ancien journaliste, aujourd'hui chef de service des maladies infectieuses et tropicales à l'hôpital Tenon. C'est là, à Libé, qu'elle a voulu «apprendre» le sida, que lui enseignera Pialoux. «Elle enregistrait tout ce que je lui disais sur des petites cassettes. Elle voulait tout savoir, elle avait tellement peur, à cause de son âge, de son isolement, de ne pas être crédible...» Au retour de leurs virées en prison, après avoir digéré la sidération dans laquelle les mettaient ces moments intenses, Barbara regardait son complice dans la voiture et lui disait: «Tu sais Pialoux, il faut rester en colère. Toujours...»

**Gilles Pialoux est interpellé par sa voisine de bureau. «Il y a une Barbara qui t'a appelé. — Barbara comment? — Barbara tout court...»**

MICHEL BECOUEMBOIS

\* TARIF RÉDUIT ET PRÉVENTE - ILLUSTRATION FRED EBAMI - CONCEPTION GRAPHIQUE OGHAM - LICENCES L-D-22-838L / L-D-21-7316 / L-D-21-7318 / L-D-21-7319

# ¡Rio Loco!

**CELEBRATING TONY ALLEN : SPIRIT OF THE DRUM**  
FT. DAMON ALBARN • OXMO PUCCINO • CHEICK TIDIANE • MAH DAMBA...  
**RESPECT TO ARETHA ANTIBALAS FT. ROBIN MCKELLE** • ALICE RUSSELL-ZARA MCFARLANE...  
TIKEN JAH FAKOBY • LOUS AND THE YAKUZA • IMANY VOODOO CELLO • NOGA EREZ  
JOÃO SELVA • ANA TIJOUX • 79RS GANG • TELMARY • SOOM T • BCUC • LIRAZ • ASNA  
NIDIA GONGORA & CANALÓN DE TIMBIQUI X RECO RECO • DJ TRAVELLA • GUEDRA GUEDRA...

## MUNDO MIX

14-18 JUN 2023

PRAIRIE DES FILTRES TOULOUSE

PASS 5 JOURS 35€/30€\*  
[www.rio-loco.org](http://www.rio-loco.org)

Villes pour tous

toulouse métropole

MAIRIE DE TOULOUSE



centre national de la musique

Les Inrockuptibles



la culture avec la copie privée

Télérama



PAM

Kronenbourg SAS

J A Z-Z

3 occitanie



LA DEPECHE

Crédit Mutuel

Exemplaire offert aux abonnés - Ne pas diffuser

# 50 ans

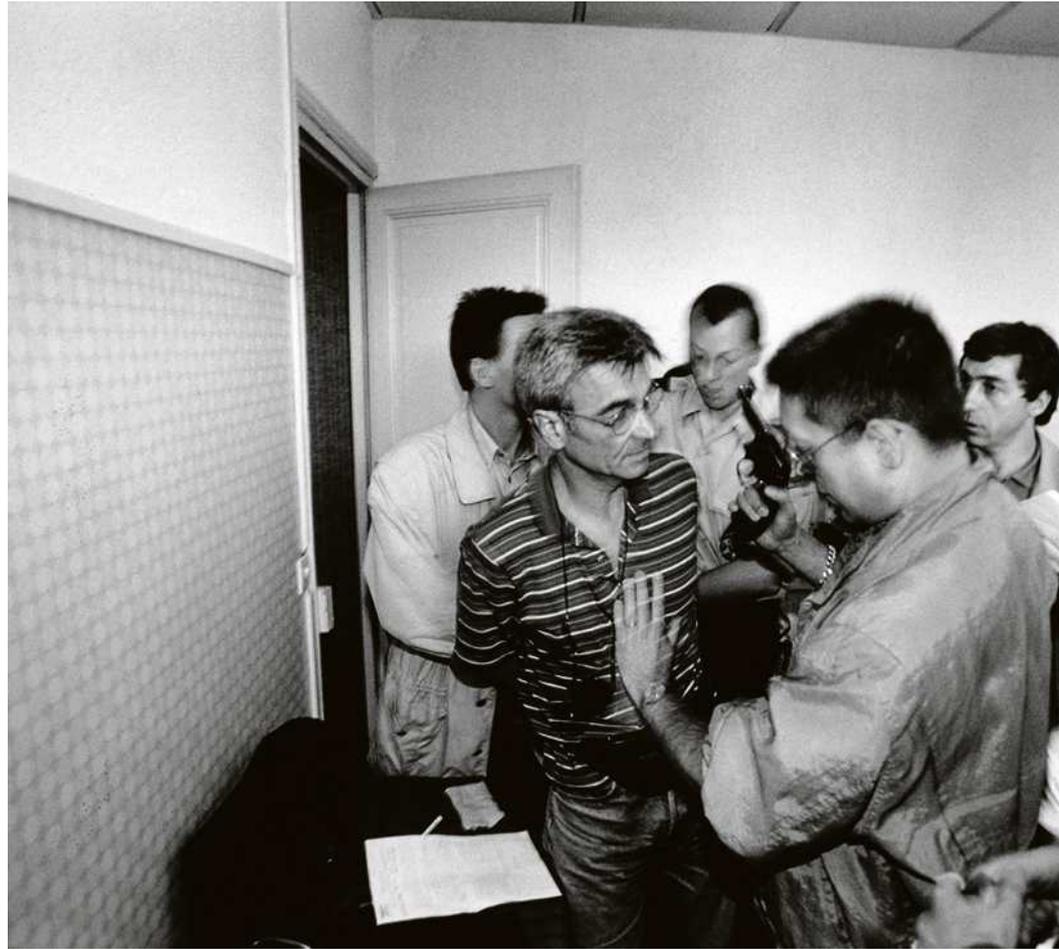
# DANS

# NOS

# BOULISSES

Un rendez-vous fixé par un assassin, des négociations très sérieuses par petites annonces interposées, un coup de fil contrit de Sarkozy depuis le yacht de Bolloré... L'histoire de «Libé» s'est aussi écrite à l'abri des yeux des lecteurs.

Lors de l'arrestation de Christian Didier. Cinquième (un carnet à la main) et sixième (assise) en partant de la gauche : Sorj Chalandon et Patricia Tourancheau. PHOTO MARC CHAUMEIL



## 1993 La cassette cachée dans la culotte de notre reporter

Contactée et convoquée par l'assassin de l'ancien collabo René Bousquet, Patricia Tourancheau se rend enceinte au rendez-vous. Et pas question pour elle de céder son précieux enregistrement à la police qui a débarqué tous flingues dehors.

Exemplaire offert aux abonnés - Ne pas diffuser



dizaine d'autres journalistes parisiens, assis sur le lit d'une petite chambre fleurie. Il a l'air «complètement fou», comme «sidéré», se souvient Patricia Tourancheau. Il mélange ses mots, mime le geste fatal, raconte les «cinq balles», tirés sur cette «bête malfaisante», dans son appartement du 34, rue Raphaël, dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Les reporters le regardent comme deux ronds de flan, multiplient les questions pour confirmer la véracité du récit et parviennent à le convaincre de se rendre et de l'accompagner au 36, quai des Orfèvres, à l'époque siège de la police judiciaire. Ils sont obligés d'admettre que cet homme de 49 ans plein de tics, au regard confus, dit vrai: il a tué René Bouquet.

Dans son mini-sac à main, Patricia Tourancheau a glissé un enregistreur et capte chacun des mots de Christian Didier. Les flics finissent par débarquer, flingues pointés sur l'assistance. Tout le monde lève les bras, paumes ouvertes, peur au ventre. La journaliste a tout juste le temps de protéger son bébé d'une main et d'arracher, de l'autre, le micro accroché sur le polo de l'assassin autoproclamé. En sortant de l'hôtel, les journalistes sont priés de remettre les cassettes. Patricia quitte les lieux en titubant, son magnéto vide dans son sac. Sorj s'inquiète: «Tu es sûre que ça va? Tu veux qu'on appelle l'hôpital?» Elle jure que tout va bien, continue d'avancer en claudiquant dans sa robe printanière ornée de petits chiens. Il y a des flics partout dans le quartier, ce n'est pas le moment de flancher. Dans le métro, son ami et collègue s'enquiert une nouvelle fois de son état. Libérée de la présence policière, elle craque. Et explose de rire. «Sorj, c'est la cassette de l'enregistreur. Je l'ai planquée dans ma culotte!»

JULIETTE DELAGE

## 2004 «Suzy», «Mon gros loup» et le Paris-Toulouse

L'Intérieur tente de négocier, via les petites annonces de «Libé», avec le groupe AZF, qui menace de faire exploser des trains.

**D**ans les colonnes «Entre nous» de Libération, dédiées aux échanges personnels et autres petites annonces, apparaît le 19 février 2004 un message presque comme les autres. «Mon gros loup, ne prenons pas de risques inutiles, le plus tôt sera le mieux. Donne-moi tes instructions. Suzy. 0725365611.» Habitué à retrouver à cet emplacement nombre de missives coquines et elliptiques, les lecteurs ont sans doute tourné la page sans avoir levé le moindre sourcil interrogateur. Pourtant,

au moment de cette parution, Nicolas Sarkozy, alors premier flic de France, et ses sbires bouillonnent place Beauvau. Quelques semaines plus tôt, l'Elysée et le ministère de l'Intérieur ont reçu une lettre annonçant «la prochaine entrée en scène» d'un «groupe de pression à caractère terroriste secrètement créé au sein d'une confrérie laïque à spécificité éthique et politique», baptisé AZF. Très vite, le groupe monte au créneau, menace de faire exploser des trains et exige la livraison d'une rançon (4 millions de dollars et 1 million d'euros tout de même...) par hélicoptère. Le ministère de l'Intérieur décide d'organiser cette remise de billets avec en ligne de mire l'arrestation des maîtres chanteurs, qu'il peine à identifier. Pour communiquer, Beauvau appelle Libé par l'intermédiaire d'un commissaire

de police et prie le bureau des petites annonces de publier des messages codés. Destinataire: AZF, baptisé «Mon gros loup». Signé «Suzy», référence à peine voilée au patronyme de leur patron. Après tout, «rien n'interdit à un service de police de recourir au service petites annonces d'un journal dès lors qu'il s'agit d'un service payant», écrit Armelle Thoraval, journaliste de la maison, dans un article publié un petit mois plus tard.

Le 21 février, grâce aux instructions d'AZF, un engin explosif est retrouvé sur la ligne Paris-Toulouse, à proximité de Limoges. Le ministère poursuit les négociations dans la rubrique des petites annonces: «Mon gros loup, ne prenons pas de risques inutiles. Je te le redis, garanties pour cadeau. Parlons-en. Suzy, 0725365611.» Après quelques ajustements, la remise

de l'argent semble s'organiser pour de bon: rendez-vous est donné le 1<sup>er</sup> mars. «Il s'agit d'un jeu de pistes complexe entre Villacoublay et Montargis, avec le dépôt d'une rançon sur une bâche bleue», retrace Armelle Thoraval. Mais aucune toile plastifiée à l'horizon.

Les membres d'AZF n'honorent pas le rendez-vous et l'opération échoue. Le 11 mars, les attentats à la bombe dans des trains de Madrid revendiqués par Al-Qaeda plongent l'Europe dans la sidération et poussent AZF à annoncer la «suspension de son action». L'enquête pour les retrouver se poursuivra pendant des années, sans réelle issue judiciaire à ce jour. Reste ce dernier message glissé dans les colonnes de Libé après le fiasco du 1<sup>er</sup> mars: «Mon gros loup, pas vu ton foulard bleu. Fais-moi signe. Suzy.»

Ju.D.

## 1985 Une condamnée à perpétuité pour suivre la police

Quand Catherine Erhel est nommée au service Société de «Libé», et chargée du suivi des affaires policières, les flics croient à un gag. Mais Laurent Joffrin n'était simplement pas au courant.

**L**aurent Joffrin se souvient: «On est dans les années 80, je ne sais plus quand exactement. Je viens d'être nommé chef du service Société de Libé, avec Béatrice Vallaeys. C'était un peu la cour des miracles, il y avait des personnalités... Bref. Le poste Police se libère et on décide de nommer Catherine Erhel, qui n'y connaissait rien mais qui était une bonne journaliste. Quinze jours plus tard, je reçois un coup de fil de Bernard Delplace, le chef

du syndicat des flics, un grand type à moustache, qui me convoque dans un café de la place de Clichy. J'y vais. A mon arrivée, il me demande aussitôt: "Vous l'avez fait exprès?" Je ne comprends pas. Il continue: "Catherine Erhel... Vous l'avez fait exprès?" — Bah quoi? — Elle a été condamnée à perpétuité! Elle a participé à un hold-up dans sa jeunesse et s'est enfuie à l'étranger.»

«Lorsque je rentre au journal, j'en parle à Catherine qui me répond: "C'est une vieille histoire..." Elle avait écopé de la peine maximale, ayant été jugée par contumace. Je l'ai engueulée parce qu'elle ne m'avait rien dit. Mais on l'a maintenue à son poste.» Le fils de l'intéressée, Ivan Erhel, confirme l'histoire: «Ma mère, orpheline, a eu une jeunesse particulière. Elle faisait partie des milieux activistes, a participé à des cambriolages et des braquages. Elle a fait de la prison à son retour du Maroc en France, après avoir été rejugué en sa présence... Mais même pour moi, il y a des zones d'ombre dans sa vie.»

Décédée d'un cancer en 2007, Catherine Erhel, figure de Libération, dont elle a été déléguée syndicale CFDT, incarne à sa façon une époque où des personnalités aux vies singulières (des réfugiés politiques, des anciens taulards, des ex-prostituées...) trouvaient dans le journalisme pratiqué par ce quotidien pas comme les autres un support pour leurs combats personnels.

Coautrice en 1977 d'un livre de témoignages intitulé Prisonnières, Catherine Erhel a présidé l'Observatoire international des prisons entre 1998 et 2000, après avoir quitté Libération et avant de rejoindre le Nouvel Observateur. «C'était une excellente journaliste, bonne enquêtrice, qui pouvait être rugueuse et vache parfois, mais aussi douce et gentille», se rappelle Dominique Simonnot, ex-journaliste à Libé, aujourd'hui Contrôleuse générale des lieux de privation de liberté. Il y a des traditions qui perdurent.

JÉRÔME LEFILLIÂTRE

Le «Bon qu'à ça» de Beckett est passé à la postérité. Pourtant il y en avait d'autres, de belles réponses à cette question que *Libération* avait posée à 400 auteurs en mars 1985, «Pourquoi écrivez-vous?»: «J'écris pour savoir pourquoi j'écris», avoue Moravia. «Si je savais, je n'en serais sûrement plus capable», semble lui répondre Bukowski.

Entre confessions, introspections et exercices de style, il a fait date ce hors-série. Et il impressionne. Quatre cents auteurs donc, venus du monde entier, classés par ordre alphabétique des pays, de l'Afrique du Sud de Nadine Gordimer au Zimbabwe de Dambudzo Marechera. Et que du beau monde dans cet atlas littéraire: «Ceux qu'on avait choisis, ce sont des auteurs qui sont restés: il faudrait compter les Prix Nobel là-dedans...» s'amuse aujourd'hui Mathieu Lindon, alors tout frais entré au service Livres.

C'est Daniel Rondeau qui en avait eu l'idée. A l'automne 1984, le futur académicien, que Serge July avait fait venir en 1982 comme rédacteur en chef de la Culture, propose à son équipe de rééditer l'entreprise qu'avait lancée, en 1919, la revue surréaliste *Littérature*. Durant trois numéros (les 10, 11 et 12), en cette année d'après-guerre, ce petit organe littéraire à couverture jaune avait publié les réponses des grands noms de la littérature française à cette question toute simple «Pourquoi écrivez-vous?». Soixante-quinze contributions seront récoltées. Parfois lapidaires (le «Parce que» de Cendrars ou le «Par faiblesse» de Valéry), parfois décalées («Demandez plutôt à vos lecteurs: Pourquoi lisez-vous?», Radiguet), parfois ironiques («Mais enfin, j'écris peu, votre reproche me touche à peine», Paulhan), ou légèrement sentencieuses («Vous pourrez classer les écrivains selon que leur réponse commencera par "afin de", "pour" ou "parce que". Il y aura ceux pour qui la littérature est surtout un but et ceux pour qui surtout un moyen. Quant à moi, j'écris parce que j'ai une bonne plume et pour être lu par vous... Mais je ne réponds jamais aux enquêtes», Gide).

#### «POUR ME SURVEILLER»

Quand il reprend l'idée avec Jean-François Fogel, Daniel Rondeau y met plus d'ampleur. *Libération* est un des rares journaux, à l'époque, à aller rencontrer les écrivains *in situ*, le journal est à son zénith, les plus grands auteurs se prêtent au jeu. On pourrait énumérer toute la table des matières, vertigineuse. Peu de figures littéraires en activité en 1985 manquent à l'appel. Citer celle-ci plutôt que celle-là est complètement arbitraire mais mentionnons quand même Philip Roth, Jorge Luis Borges, Peter Handke, Günter Grass («Parce que j'en peux

pas faire autrement»), Georges Simenon, Edna O'Brien, Gabriel García Márquez («Pour que mes amis m'aient davantage»), William Burroughs, Joan Didion, Patricia Highsmith, John Irving, Ray Bradbury («Parce que j'aime les dinosaures»), Joyce Carol Oates, Julien Gracq, Françoise Sagan («Parce que jadore ça»), Marguerite Duras, Italo Calvino, Umberto Eco («Mes enfants avaient grandi et je ne savais plus à qui raconter des histoires»), Kenzaburo Oé, Adonis, José Saramago, Lawrence Durrell («Pour me surveiller»), Léopold Sédar Senghor... Et encore, on s'est restreint. On y trouve aussi quelques auteurs dont l'aura ne fera que grandir, nommés Rushdie, Modiano ou Le Clézio («Je vais tout vous ex-

pliquer...»). Artur London a répondu hors délai. Cent quatorze pages collector, donc, un hors-série vendu 30 francs, qui paraît en mars 1985 à l'occasion du Salon du livre. Petit problème, en lançant ses filets plusieurs mois à l'avance, le service Livres a omis un détail: la traduction. Pour les écrivains qui sortaient un livre et qu'on allait rencontrer chez eux, pas de problème, «on en profitait en fin d'interview pour leur poser la question», explique Mathieu Lin-

don, qui avait procédé ainsi pour Durrell ou Dürrenmatt («La question est si difficile qu'on y répond toujours par une blague»). Mais les autres, sollicités par courrier, répondent dans leur langue (du coréen au tchèque, du catalan au zoulou) et les lettres arrivent au comptegouttes jusqu'à l'accélération des derniers jours, sans qu'on ait réellement prévu comment les traduire. La dernière nuit est épi- que. Dans *Jours de Libération*, paru en 2015, le même Mathieu Lindon ra-

conte: «Divers ateliers de traduction se mirent donc en route pendant la nuit. Avec un collègue ami, on s'est attaqué aux textes en anglais. Il y en avait plein et on traduisait à la chaîne, au mépris de toutes les valeurs que nous défendions et avec l'amusement, parfois plus grand que la honte, que cette trahison peut susciter. Dans mon souvenir, quand il y avait des passages trop difficiles, quand on était perdus, on sautait – chaque minute comptait. En bon chef de service, Daniel s'était efficacement débrouillé pour avoir une réponse chimique adéquate à d'éventuels coups de fatigue. Et c'est comme ça que j'ai quitté le journal à 9 heures du matin, après sans doute de vingt-quatre heures sur place.»

#### DANS LE BAR D'ARAGON

Quant à la réponse de Beckett, griffonnée sur une carte de visite, c'est peut-être la seule qu'il ait jamais adressée à un journal. Un coup de maître qui incitera le journal à pousser son avantage, en 1987, quand il s'agira de concevoir sur le même modèle «Pourquoi filmez-vous?», au motif que l'écrivain irlandais avait écrit en 1965 le scénario d'un court-métrage expérimental d'une vingtaine de minutes, *Film*. Il ne répondra pas, mais le casting de ce second volume n'est pas moins impressionnant que celui du premier.

En donnant les clés aux écrivains, ce hors-série va également, à sa façon, ouvrir la porte à une expérience qui verra le jour deux ans plus tard, en mars 1987: à l'occasion du Salon du livre, *Libération* lancera alors son premier *Libé des écrivains* dans lequel toute l'actualité est racontée par des auteurs et des autrices. Une journée à part, renouvelée désormais tous les ans (le prochain paraîtra vendredi), lors de laquelle la table du comité de rédaction se remplit de romanciers et romancières passant les nouvelles du jour au tamis de leur regard et de leur écriture.

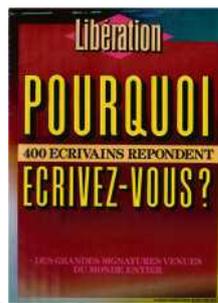
En 1993, le Livre de poche rééditera en format poche le «Pourquoi écrivez-vous?» précédé de la préface de Daniel Rondeau qui lève le voile sur le véritable auteur de la question originelle. C'est Philippe Soupault (directeur, avec Breton et Aragon, de *Littérature* en 1919 et qui se prêterait au jeu pour la version 1985) qui lui donne la clé. «Nous nous réunissons fréquemment dans un bar du passage de l'Opéra qu'Aragon décrit dans le Paysan de Paris. Or il y avait toujours un type d'un certain âge, habillé en noir, qui, sans jamais dire un mot, nous écoutait et nous regardait. Un jour, un peu énervés, nous lui avons demandé: "Mais qu'est-ce que vous avez toujours à nous regarder comme cela!" Il a répondu simplement: "Je vous regarde parce que j'aimerais savoir pourquoi vous écrivez." Tout est parti de là. "Pourquoi écrivez-vous?" c'était l'idée de l'homme en noir.»

MICHEL BECOUEMBOIS



## 1985 Beckett, Senghor, Sagan... «Pourquoi écrivez-vous?»

Pour un hors-série qui fera date, le journal a posé cette question toute simple à 400 auteurs parmi les plus grands. Une parution qui a marqué le milieu littéraire et qui trouve ses origines... en 1919.





## 1974-2014 L'archiviste barbu et ses caricatures

Alain Brillon a indexé durant quarante ans le contenu du journal sur des fiches Bristol et chroniqué son quotidien en dessins affichés aux murs.

**A**lain Brillon aime dire qu'il a débuté à *Libé* le jour où Jean-Paul Sartre, affaibli, a arpenté pour la dernière fois le journal. Le 17 novembre 1974, précisément. L'archiviste barbu, comme il se surnomme lui-même, a une mé-

moire d'éléphant et une écriture au feutre noir très graphique. Au début, il indexait le contenu des journaux sur des fiches cartonnées Bristol – il en existe des barquettes entières. Cinquante ans après, elles servent encore.

Dans la vie, Alain Brillon a aussi une passion pour les animaux et le dessin. Gamin, il amusait la galerie en croquant les profs. Il a continué à *Libé*. Pendant quarante ans, il caricaturait, à la volée, ceux qui passaient par là. Puis il les placardait sur les murs – à *Libé*, les murs ont toujours été des espaces d'expression. Les dessins de l'archiviste font rire. Parfois, jaune. Laurent J. avait moyennement apprécié ce nez

de clown et ce chapeau de fête, alors qu'il présentait une nouvelle formule faisant la part belle aux infos positives. «*L'anxiété, c'est fini! Demain sera rigolo, à partir du 15 octobre, rire à tous les étages.*» A son arrivée rue Béranger, Nicolas Demorand a vite été mis dans le bain, avec sa tête dessinée sur un corps de bébé. Plus tard, il apparaîtra en pape Nicolas, avec un losange autour du cou: «*Je veux être souverain pontife.*» De mémoire, Alain Brillon s'est fait enguirlander une seule fois pour un dessin. Dare-dare, une pétition de soutien a circulé. Affichée, elle aussi, sur les murs.

MARIE PIQUEMAL

## 2006 Un journaliste devenu patron à l'improviste

Serge July débarqué par l'actionnaire, c'est Vittorio de Filippis, alors rédacteur au service Economie, qui devient PDG par intérim.

**A** l'été 2006, Vittorio de Filippis, journaliste au service Economie, devient PDG de *Libé* presque par hasard.

«J'étais journaliste au service éco du journal. Du jour au lendemain, je me suis retrouvé PDG par intérim et directeur de la publication de *Libé*. C'était lors de la crise de 2006, quand Serge July a été contraint de quitter le journal. Edouard de Rothschild était entré dans le capital de *Libé* environ un an plus tôt.

«Je revois la scène. Nous étions dans le bureau de Serge pour une réunion sur les projets en cours alors que le journal était en très grandes difficultés financières. J'étais là en tant que représentant de la société civile des personnels de *Libération* (SCPL). Serge exposait la nouvelle formule week-end en préparation. Et là, Rothschild se lève d'un bond. Furieux. Il n'était visiblement pas au courant. Il interrompt la réunion, claquant la porte. On se regarde, scotchés. July a compris direct: «*C'est fini.*»

«Quelques jours après, la garde rapprochée de Rothschild m'appelle: «*On va demander à July de partir. On veut que ce soit toi qui prennes sa place le temps de la transition.*» Ils laissent en-

tendre que c'est soit ça, et il remet de l'argent pour relancer le journal, soit le dépôt de bilan. Je tombe de ma chaise. J'informe tout de suite mes collègues du conseil de surveillance, puis l'ensemble de l'équipe. On tient AG sur AG... Il faut imaginer l'état du journal à cette époque: à fleur de peau comme jamais.

«On soumet la proposition au vote: plus de 60% des voix du personnel acceptent le principe de la cogérance. Me voilà PDG par intérim, avec un "cogérant" nommé par Rothschild. J'ai assez vite démystifié ce poste: d'abord, je n'étais pas seul, j'avais toute une équipe, mais aussi parce que, en tant qu'élus SCPL, j'avais l'habitude d'éplucher les comptes, j'y passais des nuits entières pour tout comprendre. Je savais de quoi il était question.

«C'était le feu car la situation financière était catastrophique: dans un délai très court, on devait arrêter tous les comptes, dresser un inventaire précis des dettes, échelonner les paiements autant que possible... Et, en même temps, il y avait une euphorie incroyable dans la rédaction. Se retrouver en quasi-autogestion, c'était comme si l'histoire des débuts de *Libé* se répétait trente ans après. C'était fou. On a vécu des moments très durs, très tendus mais extraordinaires. Edwy Plenel [qui fondera Mediapart deux ans plus tard, ndlr] nous a approchés, il a présenté son projet devant la rédaction emballée. Mais Rothschild a refusé. Quelques mois après, c'était le retour de Laurent Joffrin. J'ai repris mon poste de journaliste.

«Deux ans après cette aventure, on tambourine à ma porte: il est 6 heures du mat, les flics sont là avec un mandat d'amener. Ils me menotent devant mes enfants, comme si j'étais un grand mafieux. En réalité, c'était pour un commentaire posté sous un article publié au cours de mon intérim de directeur de la publication. Une plainte en diffamation avait débouché sur une convocation à comparaître, mais qui n'était jamais arrivée jusqu'à moi! Je me suis retrouvé au commissariat, mes enfants, seuls à la maison, choqués. L'histoire a fait le tour des journaux, jusque sur les bancs de l'Assemblée nationale.»

M.Pi.

**«Ils laissent entendre que c'est soit ça, et il remet de l'argent pour relancer le journal, soit le dépôt de bilan. Je tombe de ma chaise. On tient AG sur AG...»**

**Vittorio de Filippis**  
ancien journaliste à *Libération*

LEÇONS D'ARTISTE

MICHELANGELO PISTOLETTO

AUDITORIUM MICHEL LACLOTTE

CYCLES DE CONFÉRENCES

27 AVRIL, 4 ET 11 MAI 2023

Réservation au 01 40 20 55 00, sur [louvre.fr](http://louvre.fr) ou [fnac.com](http://fnac.com)

Informations sur [louvre.fr](http://louvre.fr)

Exemplaire offert aux abonnées - Ne pas diffuser

## 2001 Une longue semaine de silence

Parti à Kaboul couvrir la guerre, Jean-Pierre Perrin s'est retrouvé coincé dans les montagnes afghanes. Et a disparu de la circulation pendant plusieurs jours.

«**M**ais il est où,

au juste? Quelqu'un a-t-il des nouvelles?» Au sein du service Monde, plus personne n'est en contact avec Jean-Pierre Perrin. Nous sommes en novembre 2001, les tours jumelles se sont effondrées, les Etats-Unis ont déclaré la guerre à l'Afghanistan et notre envoyé spécial à Kaboul ne refait plus surface. Un jour, deux jours, une éternité. On le sait parti de la capitale afghane, on espère qu'il a emporté son téléphone satellitaire avec lui, qu'il lui reste un peu de cash et un peu de chance. Avec beaucoup (trop) de retard, sa combinaison de protection contre les armes chimiques – avec sa seringue chargée d'un liquide à s'injecter en cas d'attaque au botox – nous est enfin parvenue la veille: elle attend son retour dans un carton ouvert, près du fouillis de son bureau.

Organiser le départ d'un envoyé spécial sur une zone de guerre n'est pas des plus simples. Il faut un visa, de l'argent, des vêtements, un ordinateur, un téléphone, de la documentation et un spécialiste qui soit prêt à partir. Un casse-tête à résoudre le plus souvent en moins d'une demi-journée. Un journaliste peut arriver au journal à 10 heures pour la conférence de rédaction sans se douter que trois heures plus tard, il déjeunera dans un avion en partance pour un bout du monde en guerre. Au reporter ensuite de trouver sur place un fixeur qui lui fera partager sa connaissance du pays et de la langue. Il faut parfois employer des moyens incongrus, comme embarquer dans des avions de

l'ONU qui envoient des casques bleus sur le terrain. La durée des conflits peut faire jouer la solidarité entre envoyés spéciaux, qui ont parfois voyagé lestés d'une grosse quantité de dollars pour alimenter les confrères d'autres médias. De quoi augmenter la crainte de se faire détroisser à l'arrivée... Est-ce ce qui est arrivé à Jean-Pierre? Il était déjà tombé dans un guet-apens, l'année précédente lors d'un reportage en Afghanistan sur la trace du commandant Massoud.

Deux jours, trois jours, presque une semaine passe. Jusqu'à ce que le téléphone sonne et qu'on entende sa voix à la fois souriante et distante: «Salut, c'est Jean-Pierre!» Que s'était-il passé? Il nous le raconte vingt ans plus tard: «J'avais fait une mauvaise analyse. Je pensais que Kaboul n'allait pas tomber aussi vite. J'ai donc dû sortir du pays par les montagnes, où je suis resté coincé tout l'hiver, dont cette fameuse semaine où j'ai été coupé du monde. Les premiers jours, nous avons remonté en camion un col de 4500 m dans le Panshir. Nous étions trois dans le camion, sur un chemin à peine carrossable. Il y a eu une tempête de neige, le camion a été immobilisé presque au sommet du col. Il faisait de -30 à -40°C dehors, -5 ou -6°C dans le camion. Nous avons hésité à continuer à pied pour franchir le col tant qu'il faisait jour. Mais nous avons préféré rester dans le camion. Heureusement, car nous serions morts de froid. Ce détour nous a pris une semaine. D'autres journalistes, que nous avons retrouvés de l'autre côté de la montagne, sont tombés dans une embuscade des talibans quelques jours plus tard et ont été tués.» Il s'agissait de Johanne Sutton de RFI, Pierre Billaud de RTL et Volker Handloik du magazine allemand Stern. A la fin de l'hiver, Jean-Pierre est revenu au 11, rue Bérangeur sous les applaudissements. Quatre ans plus tard, le téléphone est de nouveau resté silencieux, vide du rire éclatant de Florence Aubenas, envoyée à Bagdad. Un silence qui durera cette fois plus de cinq mois.

**GUILLAUME TION**



## 2007 Sarkozy téléphone depuis le yacht de Bolloré

A peine élu, le Président appelle le journal pour tenter de justifier sa présence sur le yacht du milliardaire... en faisant porter la faute à son épouse.

**M**ardi 8 mai 2007. Deux jours après le second tour de l'élection présidentielle, le directeur de Libération, Laurent Joffrin, est au journal lorsque son téléphone portable sonne. Il décroche et est pour le moins étonné d'entendre au bout de la ligne la voix inimitable de Nicolas Sarkozy. Sans attendre, le tout nouveau chef de l'Etat se lance dans un plaidoyer pour lui-même, persuadé de retour-

ner en une minute le patron d'un quotidien de gauche en chargeant sa femme – super classe, toujours: «Cette histoire de bateau, ce n'est pas moi, c'est Cécilia. Moi, je voulais aller dans un monastère en Corse», assure-t-il. Joffrin, qui ne saisit pas du tout de quoi il est question, parvient à mettre un terme à la conversation avec une formule que chaque journaliste a utilisée une fois dans sa vie pour se débarrasser d'un interlocuteur trop pressant: «On va regarder.» Dès qu'il raccroche, le directeur de Lib se dirige vers le service Politique du journal pour raconter ce drôle de coup de fil et essayer de comprendre. Laurent Joffrin n'a pas encore eu l'information et les journalistes de son équipe, sidérés par la nouvelle de l'escapade de Sarkozy, se chargent de le mettre au parfum: alors qu'il avait annoncé vouloir se mettre au vert quel-

ques jours avant d'endosser officiellement le costume présidentiel, une étape selon lui nécessaire pour «habiter la fonction» et «devenir l'homme de la nation», le patron de la droite française a choisi d'embarquer dans un jet privé pour décompresser... sur le yacht du milliardaire Vincent Bolloré, au large de Malte. A l'époque, l'homme est déjà milliardaire mais pas encore propriétaire de CNews – il n'est pas une grande figure publique. Le quinquennat s'ouvre ainsi sur une faute majeure de communication et d'attitude, qui collera définitivement l'étiquette du «bling-bling» au moment Sarkozy. Libé hisse l'engin flottant de Bolloré – le Paloma – à la une, avec ce titre magnifique: «Boat people.» Dans les pages, Bruno Icher et Gérard Lefort s'amuse à raconter les premières heures du style Sarkozy: «Entre palace aux Champs-Élysées, jean délavé-repassé, jet privé et yacht format pétrolier, où Sarkozy va-t-il chercher tout ça? La dernière fois qu'on avait repéré cette conception très personnelle de l'élégance à prix fort, elle concernait des nouveaux riches de Bakou s'éclatant à Marbella.» Dans son édito, Joffrin fait sobre et efficace: «Il y a une gauche cavariar. Voici la droite jet-set.»

**JÉRÔME LEFILLIATRE**



Nicolas Sarkozy à bord du Paloma, le 8 mai 2007. PHOTO LINO ARRIGO AZZOPARDI. AP

# 1973 Des héritiers utiles mais encombrants

Dans ses premiers mois, le journal faisait feu de tout bois pour se financer. La richesse de certains membres de l'équipe a été bienvenue... mais éphémère.

**A**u moment de son lancement début 1973, *Libération* cherche encore des fonds, plusieurs centaines de milliers de francs. «On était complètement fauchés», se souvient Philippe Gavi, l'un des cofondateurs. *L'administration était venue saisir du matériel, des machines à écrire, il n'y avait même pas suffisamment de chaises pour s'asseoir.* Malgré les appels aux dons de plus en plus pressants auprès des militants maos, l'argent récolté est encore maigre. A la tête du journal, Jean-Claude Vernier se démène pour remplir les caisses. Des artistes et intellectuels sont approchés dans un premier temps pour mettre la main à la poche, sans trop de succès. Inventif, *Libération* lance des souscriptions sous la forme de faux billets de dix francs, à échanger contre des vrais. Finalement, pour financer les premiers numéros, une partie du salut viendra de dons d'héritiers fortunés, militants de la Gauche prolétarienne, qui intégreront même la rédaction. Pendant un temps.

Jeune mao de 25 ans établie en usine bien qu'elle soit héritière de l'aristocratie industrielle (la famille Deutsch de la Meurthe), Hélène de Gunzbourg consent à donner 400 000 francs (390 000 euros aujourd'hui) en plusieurs versements, incitée par Jean-Claude Vernier. Cette mao pure et dure, un temps journaliste au service Social, quitte *Libération* un an plus tard, lorsque de l'arrivée de plusieurs anciens des *Cahiers de mai*, proches des communistes et des syndicats, provoque une scission au sein de la rédaction.

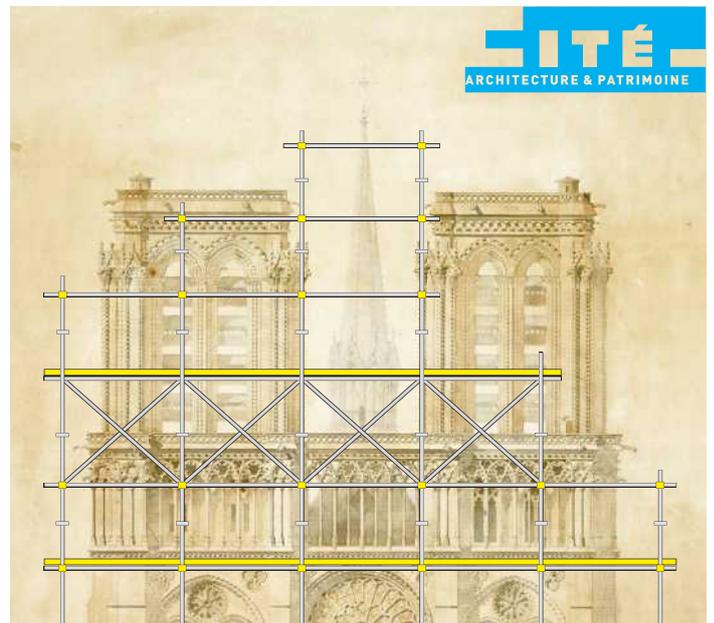
Un autre héritier, plus mystérieux, connaîtra un passage encore plus éclair à *Libé*. Michel Stein est le petit-neveu de la poétesse américaine et collectionneuse d'art Gertrude Stein, installée à Paris au début du XX<sup>e</sup> siècle. Début 1973, Stein, alors jeune employé de banque, offre

au journal 300 000 francs (293 000 euros) en espèces, raconte Jean Guisnel dans *Libération, la biographie*. Mais à deux conditions: que le don

reste secret et qu'il intègre la rédaction. «A son arrivée, sa contribution financière a sauvé le journal de la faillite, se remémore Jean-Claude

Vernier. *Tout cela était remis en liquide et je n'étais pas fier de prendre le métro avec ma mallette de billets...*» Employé à la documentation, le service qui indexe et archive la presse nationale et internationale, dont les articles de *Libé*, Michel Stein n'y fera cependant pas de vieux os: quelques semaines après son embauche, il est viré par Serge July, qui le juge trop incompétent. Exclamation de Jean-Claude Vernier, l'un des rares à être au courant du don du riche héritier: «Tu viens de licencier des millions!»

ADRIEN FRANQUE



# NOTRE-DAME DE PARIS

## DES BÂTISSEURS AUX RESTAURATEURS

Exposition en coproduction avec

OUVERTURE 15.02.2023



Etablissement public chargé de la conservation et de la restauration de la cathédrale Notre-Dame de Paris

CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE  
PALAIS DE CHAILLOT, TROCADÉRO  
#NotreDameCitedelarchi

Le Ministère de la Culture, La Croix, connaissance des arts, Le Parisien, Toute l'histoire, Première, TV Monde, arte, RFI TV.

Projet pour la restauration de la façade occidentale de Notre-Dame de Paris. Eugène Viollet-le-Duc et Jean-Baptiste Lassus, 1843 © Médiathèque du patrimoine et de la photographie / Dist. RMN - Grand Palais



Exemplaire offert aux 293 abonnées - Ne pas diffuser



Au siège de Libération, rue Christiani (XVIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris), dans les années 80. PHOTO ARCHIVES «LIBÉRATION»

## 1981 Le week-end mystère de Serge July

Suspendue en février, la parution reprend en mai. Mais après un vote négatif en AG au mois d'octobre, le patron disparaît. Il reviendra quatre jours plus tard, grâce à un stratège de l'ombre.

**V**endredi 23 octobre 81: au terme d'une année décisive, aux allures de référendum permanent, *Libération* est de nouveau face à son destin. Les salariés sont appelés à se prononcer sur quelques changements majeurs dans le fonctionnement du journal: fin de la rémunération unique (environ 5500 francs net à l'époque), introduction de la publicité, ouverture du capital à des actionnaires extérieurs. Quelques mois plus tôt déjà, en février, lors d'un coup de poker resté fameux, acté par un vote collectif favorable, Serge July a enterré le vieux *Libé*, bâti sur ses fondements maoïstes, pour le refonder avec la volonté d'en faire un grand quotidien généraliste de la presse nationale. Une transformation dans la douleur, passée par des licenciements massifs, la réembauche d'une partie de l'équipe, le recrutement de rédacteurs accomplis et une suspen-

sion de parution lors d'une campagne présidentielle gagnée par la gauche. Un tournant... Cette veille de week-end d'automne 1981 s'inscrit dans la continuité de cette période pleine de troubles. A la façon d'un De Gaulle mettant en balance sa démission, Serge July demande la validation de son programme réformateur en même temps qu'il sollicite la con-

**Serge July, l'amateur des petits jeux politiques a mal fait les comptes: 88 des 126 votants s'opposent à son plan...**

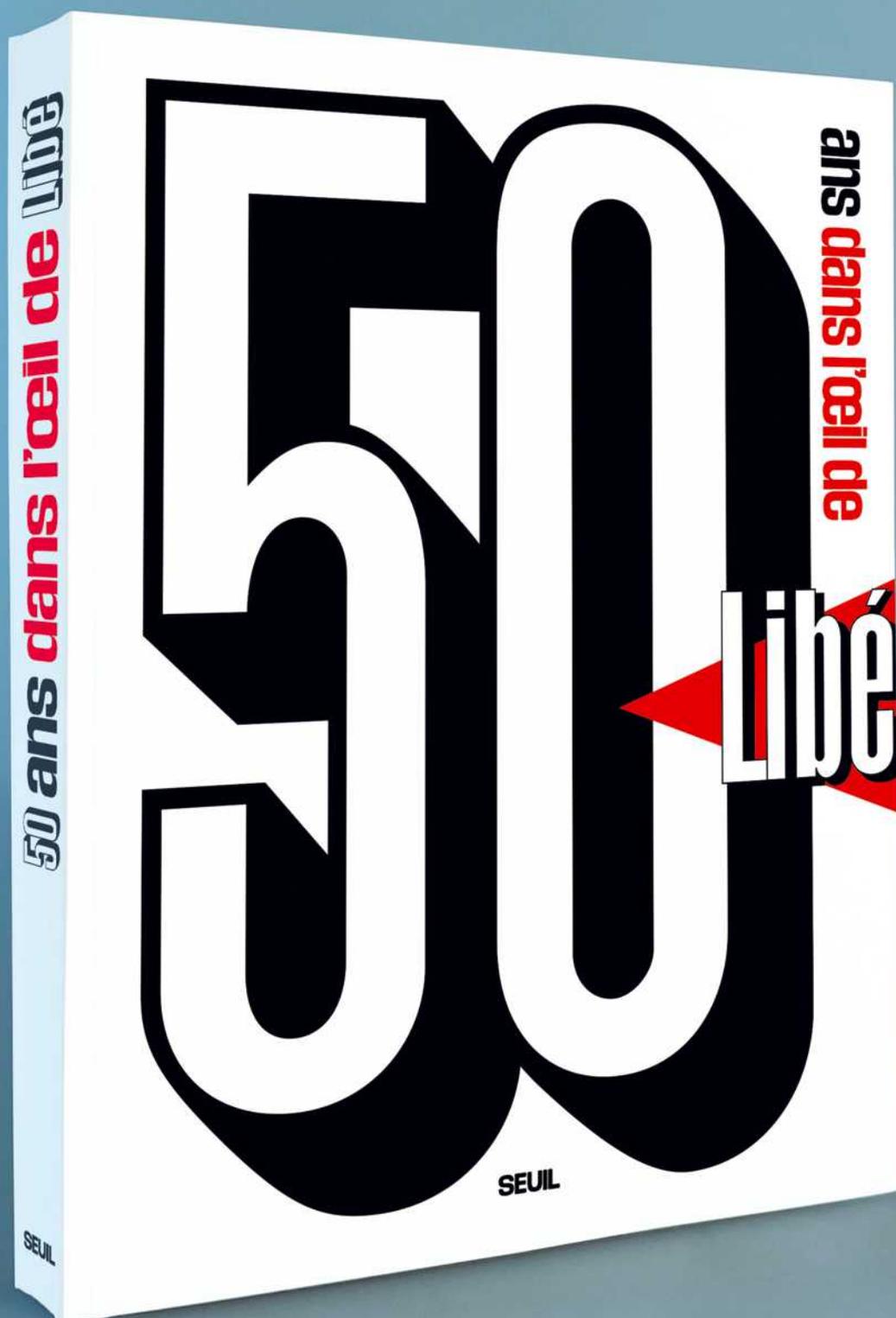
fiance de la rédaction pour la diriger. L'amateur des petits jeux politiques a mal fait les comptes: 88 des 126 votants (selon le décompte de Jean Guisnel dans *Libération*, la *biographie*) s'opposent à son plan... Stupeur et accablement de l'homme fort du journal, qui disparaît aussitôt, comme le Général à Baden-Baden en d'autres circonstances. La fébrilité gagne une partie de la rédaction: a-t-on bien fait d'infliger une telle claque au patron? L'intéressé est introuvable, injoignable. Mais d'après des rumeurs il reste en contact avec certains journalistes, auxquels il propose de plaquer *Libé* pour lancer avec lui un nouveau journal... Dans l'ombre, un salarié arrivé récemment dans l'équipe œuvre pour trouver une porte de sortie. Un autre connaisseur des petits jeux politiques, formé au Parti socialiste et au Ceres de Chevènement: Laurent Joffrin, futur directeur de *Libé*. A July, ce fidèle suggère une tactique: convo-

quer une nouvelle assemblée générale et faire voter les mesures une par une, et non plus en bloc.

Au retour d'un week-end plein d'angoisse, le 27 octobre 1981, un nouveau vote est organisé selon ce principe. Est-ce l'effet de la crainte, du remords ou du repos? Au bout d'une interminable journée de palabres, les trois points sont adoptés dans la nuit, avec des conditions. La normalisation de *Libé* est en marche. Dans les mois qui suivent, une hiérarchie des salaires (qui restent publics) est instaurée et la publicité fait son apparition - avec des réticences internes importantes - dans les pages. Puis, en janvier 1983, une flopée de chefs d'entreprise se revendiquant de gauche apportent des fonds en prenant une participation de moins de 10% dans le journal, à travers une société commune. Parmi eux, Jean Riboud, Jérôme Seydoux, Gilbert Trigano et Marin Karmitz.

JÉRÔME LEFILLIÂTRE

# 50 ANS RACONTÉS EN IMAGES



SEUIL

Exemplaire offert aux abonnées - Ne pas diffuser

50  
ans

DANS

LA

LÉGENDE

Une identité visuelle unique, des photos mythiques, une marionnette aux «Guignols», des modes de financements inédits... Quelques-uns des ingrédients qui ont fait passer «Libé» à la postérité.

# 1981 Le saut du losange

Rouge, horizontal et iconique, le logo de «Libé» est né en 1981. En quarante-deux ans, il aura pris des couleurs, pour les Schtroumpfs ou pour la Gay Pride; les aura perdues après les attentats du 13 Novembre ou pour la chute d'Alep en Syrie.

**T**out le monde le connaît, il est devenu une icône (ce qui pour un logo prouve qu'il est particulièrement réussi): le losange rouge qui barre la première page de *Libération* depuis 1981 est aujourd'hui incrusté dans la rétine de chacun, à l'instar de la virgule Nike ou de la pomme d'Apple. A telle enseigne qu'il n'est pas rare de le voir déformé, rançon du succès... Un losange, ce n'est pas si fréquent dans un logo. Certes Renault en affiche un, mais vertical, tout comme est vertical le symbole des vendeurs de journaux et de cigarettes: la carotte rouge indiquant «Tabac». Le losange rouge à l'horizontale se retrouve chez Lee Cooper et... dans le métro de Madrid, où son omniprésence permet à l'envoyé spécial de *Libé* de se sentir à la maison quand il emprunte les transports de la capitale espagnole.

## «AIGU, ÉNERGIQUE»

Rouge donc, ça semble évident. Pourtant, son créateur, Claude Maggiori, frère de Robert Maggiori, journaliste à *Libé*, expliquait en 2018 dans ces colonnes que le choix de la couleur ne se voulait pas spécialement politique: «Ce n'est pas un drapeau rouge, assurait-il. Le blanc du papier, le noir de la typo et le rouge du logo, c'est beau, c'est fort, c'est basique, c'est primaire. Et puis le rouge, ça marche avec toutes les couleurs.»

Jusque-là, le journal s'imprimait en noir et blanc, mais la refondation de 1981 permet l'introduction d'une couleur en bichromie qui sera, pendant longtemps, la seule couleur d'accompagnement possible. Blanc, noir et

rouge seront donc les couleurs de *Libé*. Et pourquoi un losange? «Il faudrait me psychanalyser pour ça, s'amuse Claude Maggiori. Je trouvais le carré trop simple. J'ai essayé 250 formes, et après, ce logo m'est apparu. Dans les années 80, cette forme me semblait assez aiguë. Assez énergique, assez nerveuse, assez dynamique.» Un projet qui ne fit pourtant pas l'unanimité et suscita une pétition en interne, mais Serge July l'imposa et il devint rapidement incontournable.

A tel point que sa couleur (elle est dénommée «rouge *Libé*» dans le logiciel des éditeurs et des graphistes) est devenue un enjeu. S'il est évidemment hors de question de la changer de façon pérenne, elle peut s'éclipser pour une journée sur la une du journal. Une variation dont le caractère rarissime renforce encore le côté exceptionnel de l'événement, qu'il s'agisse (parfois) d'une campagne publicitaire ou (le plus souvent) d'une opération rédactionnelle hors norme, renforçant le côté collector du numéro.

La première opération publicitaire à s'inviter chromatiquement dans le logo semble dater du 16 décembre 1992. Peter Struyvesant achète la double page centrale et change la couleur du losange de une sur la moitié des exemplaires, invitant, via un bandeau en pied de page, à choisir son camp: «fumeur» (logo et bandeau bleus) ou «non fumeur» (logo et bandeau rouges traditionnels). Le 8 octobre 1998, Air Liberté modifie carrément la couleur de tout le journal, qui s'imprime sur papier entièrement bleu ciel: le changement de la couleur du logo, bleu lui

aussi, n'est qu'un des éléments de l'opération.

Casino (logo vert le 27 juin 2005), Chanel (logo bleu le 1<sup>er</sup> décembre 2010) et Yves Saint Laurent (logo violet le 11 septembre 2012) s'afficheront dans *Libé* en s'affranchissant du rouge. Autant d'opérations publicitaires particulièrement scrutées en interne, soumises à avis de la Société des journalistes et des personnels de *Libération*, soucieuse de l'intégrité de notre symbole. Le 6 novembre 2015, c'est du jaune qui sera utilisé mais cette fois l'opération est moins commerciale qu'humanitaire: *Libé* explique en bas de page qu'il s'associe ainsi à l'Institut Curie dans sa recherche de soutiens pour la recherche contre le cancer.

## FOND NOIR

Mais le changement de la couleur est une modification qui, le plus souvent, souligne un geste rédactionnel. Souvent tragique. Moins de dix jours après l'Institut Curie, le logo est de nouveau bouleversé. Dans des conditions dramatiques. Il s'affiche en blanc sur fond noir, seul élément graphique sur la une tragique d'une édition exceptionnellement parue un dimanche, après les attentats du 13 Novembre. Quelques roses rouges dans le coin en bas à gauche et ce logo blanc, qui s'efface devant l'horreur. Une horreur qui le fera également s'estomper en gris clair un an plus tard, le 14 décembre 2016, sur une première page toute blanche, seulement barrée de cette manchette: «*Ci-gît Alep*».

Le 25 décembre 1992, c'est la mort du père des Schtroumpfs, Peyo, qui revisitait le logo. Pas besoin de préciser la couleur choisie. Le 22 juin 1996, à l'occasion de la 15<sup>e</sup> Gay Pride, le losange devient arc-en-ciel. Daniel Buren, qui investira les pages du journal le 5 juillet 2002, le repeindra en vert clair (n'en conservant que la moitié), et les teintes des drapeaux belge puis espagnol s'inviteront à l'occasion de numéros spéciaux entièrement réalisés sur place (les 28 novembre 2007 et 5 mars 2008).

Le losange a encore changé de couleur récemment, virant au jaune et bleu à l'occasion du *Libé des Ukrainiens*, le 20 février. Mais à notre connaissance, la première fois où le rouge a cédé sa place remonte au 11 mars 1983. Et c'était pour une couleur mythique. Le journal ce jour-là se penchait sur l'exposition que Beaubourg consacrait à Yves Klein, mort vingt ans plus tôt à 34 ans. Pour l'occasion, c'est bien sûr son mythique IBK (International Blue Klein), qui s'affichait en une de *Libé*.

MICHEL BECOUEMBOIS





Mesrine  
en cavale,  
en juin 1979.  
PHOTO ALAIN  
BIZOS

## 1979 Face au 357 Magnum de Jacques Mesrine

Alain Bizo raconte comment il s'est retrouvé, un peu par hasard, à photographier l'ennemi public numéro 1 durant sa cavale. Des photos qui ne seront publiées que trente ans plus tard.

«**P**eu après son évasion de la prison de la Santé, en mai 1978, Jacques Mesrine vient à *Libé* rencontrer Gilles Millet qui écrivait sur les prisons et avait suivi son procès. Il envoie sa copine au journal et s'installe au café-tabac d'à côté. Quand Millet arrive, Mesrine lui propose de faire un livre d'entretiens, et lui demande de trouver quelqu'un de confiance pour faire quelques photos de la rencontre. Quelques mois plus tard, Gilles me donne donc rendez-vous à un carrefour, en me disant qu'il veut me présenter quelqu'un. On voit arriver un couple, banal, avec un chien en laisse, on les suit, on entre dans un appart. Le mec ferme la porte à clef, et là je vois Gilles et la fille se marrer. L'homme met la main sur ses cheveux et enlève sa perruque. Et il me dit: "Enchanté, Jacques Mesrine." Il débouche une bouteille de champagne. Moi, je ne pensais pas à un scoop pour la presse, j'étais un artiste, assistant du sculpteur Arman, je gagnais très bien ma vie. Simplement, Gilles était mon meilleur ami. Ce type était en cavale, c'était drôle de le rencontrer, et le courant est bien passé entre nous au point qu'ensuite on se voyait souvent.

«C'est en juin, en prenant des précautions énormes, qu'avec Gilles nous l'avons rejoint pour un week-end dans le Loiret. J'avais emporté mon petit boîtier Nikon FM, un flash et c'est tout. Et j'ai fait une seule bobine, Kodak Tri-X. Puis j'ai développé le film moi-même, dans ma cuisine, et je l'ai planqué dans une boîte à café chez moi. Quand Jacques a été tué, en novembre 1979, j'ai filé à *Libé* avec les négatifs. On a fait faire une planche contact, c'est la première fois que je voyais les images. Serge July nous dit: "Pas question! On s'est trop mouillés avec Mesrine, ça suffit." Il ne veut pas publier la série. Cette photo est finalement passée dans *Libé* des années plus tard, au moment de la sortie du film de Jean-François Richet avec Vincent Cassel, en octobre 2008. En une du journal.»

Recueilli par **LIONEL CHARRIER**

Ce témoignage est issu du livre *50 ans dans l'œil de «Libé»* de Lionel Charrier et Charlotte Rotman (Seuil): une sélection d'images issues des archives de *Libération*, qui donnera aussi lieu à une exposition, cet été, aux Rencontres internationales de la photographie, à Arles, du 3 juillet au 24 septembre.

# 1994 Serge July, l'ami cahouètes des «Guignols»

Il était le seul patron de presse à avoir sa marionnette: une notoriété ambivalente, due à une vraie tendresse des auteurs de Canal+.

**U**n TGV lancé à vive allure, au mitan des années 90. Celui qu'on surnomme alors «Citizen July» traîne dans le wagon-bar. Un jeune type le dévisage intensément. «Tu joues dans les Guignols à la télé!» July est si-

déré: «Ma marionnette avait pour ce garçon plus de réalité que le directeur de Libé que j'étais.» L'histoire, racontée par le boss himself dans son *Dictionnaire amoureux du journalisme* (Plon, 2015), ne dit pas s'il achetait à ce moment-là un paquet de «cahouètes», à l'instar de son double de latex, érigé en blablateur soiffard des débats hertziens par le programme parodique de Canal+.

## «PHIIPPE» ET «CHERGE»

A l'époque, les *Guignols* sont incontournables, et sa triplette historique d'auteurs – Jean-François Halin, Benoît Delépine et Bruno Gaccio – sur un nuage. On dit même qu'ils ont porté Chirac à l'Élysée en 1995. («Il nous a manqué quinze jours pour faire élire Jospin», ironisera Delépine dans nos colonnes peu après). *Libé* ne se porte pas trop mal non plus. Dans les deux rédactions (le trio de Canal d'un côté, les plumes de la rue Bérange de l'autre), on se lit, on se regarde, on se bidonne des trouvailles et vacheries de l'autre. «La fabrication des *Guignols* était très proche de celle d'un quotidien, souligne Halin. Tous les jours, il fallait traiter l'actu, notre bouclage, c'était le direct, à 19 h 50, et nos rotatives, les caméras!» En 1993, un documentaire réalisé à l'occasion des 20 ans de *Libé* (diffusé par Canal+, évidemment) montre une jeune Florence Aubenas de retour de reportage, fendant la rédaction le soir où Marseille joue sa finale victorieuse en Ligue des Champions face à l'AC Milan. «Ça a commencé? Le match, on s'en fout, on veut voir les *Guignols*!» Travelling sur les postes de travail abandonnés et les

rédateurs agglutinés autour du petit téléviseur cubique où s'ébrouent les marionnettes.

Attachement réciproque, assure Halin: «C'était le journal qui nous ressemblait le plus. On épluchait *Libé* tous les matins, ça m'a même sans doute sauvé la vie une fois. Je lisais en marchant, en route vers les locaux de Canal sur le quai Citroën quand j'ai vu une petite photo de moi dans les pages télé. Ça m'a stoppé net. Quelques secondes plus tard, l'auvent d'un resto chinois vingt mètres plus loin s'est écroulé. Sans *Libé* en main, j'étais dessous, écrabouillé.» De plus, Arnaud Viviant, qui tient alors la chronique télé, est un copain: avec Halin, ils tenaient ensemble un journal étudiant dans le même lycée...

Mais si July passe à la postérité guignolesque, ce n'est pas tant en patron de presse qu'en figure du PAF. Entre 1994 et 1998, il se chicane (très) gentiment sur l'actualité avec Philippe Alexandre, éditorialiste de RTL, dans *Dimanche soir*, émission nichée, comme son nom l'indique, dans les tréfonds nocturnes de la grille de France 3. Debout, les deux hommes refont le monde, avec Christine Ockrent en arbitre. Ou plutôt en «barmaid», reconnaît July, la faute à un dispositif scénique de «café du commerce». Les *Guignols* s'en donnent à cœur joie. Sketch après sketch, ils dépeignent le tandem Alexandre-July (ou plutôt «Phiippe» et «Cherge») en piliers de bar ingérables, réclamant une «tite poire» à «mâme Chrissine» pour faire descendre les «chipes» et les «péricubes». La blague culmine lorsque Halin et Cie demandent au groupe Bill Baxter, qui compose les chan-

sons de l'émission, de trouver un hymne au duo. Ce sera *Poire et Cahouètes*, sur un air de pub-rock folklo façon The Pogues, véritable tube à l'échelle de l'émission, multirediffusé dans les best-of. Sur-tout, en pleine poussée de fièvre bourdieusienne autour de la «pensée unique» télévisuelle, les répliques du duo d'«éditocrates», copains comme cochons alors qu'ils sont censés incarner les deux pôles de l'opinion, font mouche, du «*Ch'crois que c'est clair*» de July le gauchiste repentant au «*Chuis d'accord avec Cherge*» d'Alexandre, censé à droite.

## «GUGUSSES»

«Alors que les *Guignols* faisaient de nous des gugusses, Serge Halimi, avec un petit pamphlet, les Nouveaux Chiens de garde, en faisait une théorie», note July dans son dictionnaire. «Franchement, ce qui nous faisait marrer, c'était surtout de montrer comment deux potes causent politique en fin de dîner autour d'une bouteille, relativise Halin. Ce moment où on commence à se lâcher, un truc dans lequel tout le monde peut se reconnaître...»

Après la fin de l'émission, la marionnette de July fera quelques apparitions lors des secousses post-Libé 3 (la pharaonique nouvelle formule lancée en 1994), puis, plus tard, en arbitre des élégances journalistiques. «July, pour nous, ça restait quelqu'un, une vraie figure soixante-huitarde mais aussi une plume», ajoute Halin. Aucun autre patron de presse n'avait sa marionnette! [Edwy Plenel n'apparaîtra que dans les ultimes saisons du programme, ndr] Et puis il avait une vraie tronche pour ça, avec ses cheveux en arrière, sa voix [imitée par Yves Lecoq]. Mais c'est sûr que cette notoriété visuelle, c'est sans doute notre faute...» Sans rancune?

**GUILLAUME GENDRON**



Serge July et Philippe Alexandre prennent un pastiche. CANAL+

# 1985 Une équipée pas «forcément sublime»

Jeune reporter, Eric Favereau sera le chauffeur de Marguerite Duras quand «Libé» l'enverra chercher un sens à l'affaire Grégory. Un voyage qui l'a marqué.

**L**e 17 juillet 1985, *Libé* publie «Sublime, forcément sublime», un texte de Marguerite Duras que *Libé* avait envoyée exercer son œil de romancière à Lépages-sur-Vologne, là où a été tué le petit Grégory. Eric Favereau, entré au journal en 1981, l'a accompagnée. Il raconte. «J'ai servi de chauffeur à Marguerite Duras. C'était en 1985, j'étais tout jeune journaliste, à la rubrique faits divers. A ce moment-là, on ne parlait que de la Vologne, de l'affaire du

petit Grégory. Le vent venait de tourner: dans la ville tout le monde –journalistes, politiques... – en discutait. Tous étaient convaincus que Christine Villemin, la mère, était coupable. Elle devait être inculpée sous peu, ce n'était même plus sujet de débat. Serge July a alors eu cette idée: proposer à Marguerite Duras d'écrire. «Il n'y a que toi qui peux trouver un sens à quelque chose qui n'en a pas», lui dit-il. L'affaire était conclue. Me voilà chargé de l'accompagner et de gérer l'intendance. Marguerite Duras avait 71 ans, c'était quelques mois après la sortie de *L'Amant*. Elle venait de recevoir le Goncourt, son livre dépassait déjà le million d'exemplaires vendus. Je me revois à la porte de son immeuble, quartier Saint-Germain à Paris. Des jeunes dormaient sur les marches d'escalier, dans l'espoir de l'apercevoir. «Dans la voiture blanche que j'avais louée, elle s'est assise à l'avant. Yann Andréa, son com-

pagnon, était à l'arrière, les cheveux longs, un peu grunge. C'est simple, il n'a pas décroché un mot du voyage. Elle, en revanche, elle parlait sans arrêt, racontait un tas d'histoires. Une vivacité, une énergie! Le temps d'une pause sur une aire d'autoroute, elle avait observé deux amoureux au loin. De retour dans la voiture, elle inventait à voix haute leur histoire. On l'écoutait, fascinés. Denis Robert, à l'époque journaliste à *Libé*, était là aussi. «Nous voilà arrivés dans le village. Je frappe à la porte de la nourrice du petit Grégory, je me présente: "Accepteriez-vous de recevoir Marguerite Duras? – Marguerite qui?" «Cette scène, encore, qui pourrait être tirée d'un film: en entrant dans le restaurant du coin, à la nuit tombée. Un seul client est assis au fond de la salle, absorbé dans sa lecture... Il lisait *L'Amant*. «Le lendemain, nous avons rendez-vous avec le juge Lambert. Il était très flatté de rencon-

trer Marguerite Duras et a insisté pour la recevoir en tête à tête. Bien sûr, sur le chemin du retour, elle a tout raconté: le juge lui avait parlé des relations très tendues dans le couple Villemin. Cette violente dispute un soir au

souper, à cause d'une viande trop froide. Elle serait tombée enceinte à ce moment-là. «Etonnamment, Marguerite Duras en parle très peu dans son texte. Il s'est passé plusieurs mois entre notre voyage et la publication. Elle l'a réécrit, après des va-et-vient avec la direction du journal. Dans les premières versions, elle racontait l'histoire comme si elle avait assisté à la scène. J'ai suivi cela de loin. Son texte est finalement publié au cœur de l'été: «*Dès que je vois la maison, je crie que le crime a existé. Je le crois. Au-delà de toute raison.*» Il est accompagné d'un long édito de Serge July où il explique la différence entre littérature et journalisme. «*Ce n'est pas un travail de journaliste, d'enquêteur à la recherche de la vérité.*» Cela ne suffira pas. Entre-temps, le vent avait tourné, la culpabilité de Christine Villemin n'était plus une thèse évidente. Les critiques seront vives.»

Recueilli par **MARIE PIQUEMAL**

# 1987 Avec Madonna, la une like a virgin

Comment une erreur technique est devenue malgré nous un symbole de la capacité de «Libération» à rendre compte de l'air du temps.

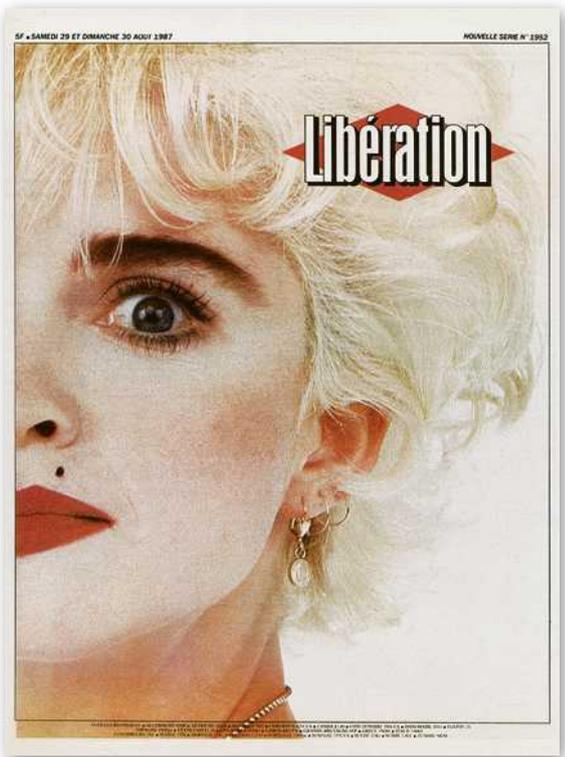
Parfois le hasard donne un coup de main au talent. C'est ce qui s'est passé le soir du 28 août 1987, lors du bouclage de Libération. A la veille du dernier week-end d'août, Madonna est attendue en France: son Who's That Girl Tour fait escale au parc de Sceaux, grâce à Jacques Chirac, alors maire de Paris et surtout Premier ministre, qui convainc l'édile de la ville, peu enthousiaste au départ à l'idée de voir débarquer le barnum devant son château. Madonna, à l'époque, est un phéno-

mène mondial. Pas un adolescent qui ne se déhanche au son de *Papa Don't Preach* tandis que *La Isla Bonita* a ambienté l'été de tous les campings de France. La chanteuse n'a pas omis d'entourer son méga concert d'une petite séquence gentiment sulfureuse où, à la faveur d'un changement de costume, elle lance sa culotte à la foule (la légende veut évidemment qu'à Sceaux, elle ait miraculeusement atterri sur les genoux de Jacques Chirac). Pour Libé, le phénomène Madonna, en cette fin d'été, vaut bien la une. Et même l'annonce de la mort de John Huston dans la journée ne fait pas dévier le projet. La pop culture est un marqueur du journal, même si on la regarde parfois avec ironie: «*Sous la bannière croisée du rock bon ton et du chiraquisme branché, la Madonna vient nous servir à boire*», s'amuse le sous-titre de la une, sous un titre qu'on avoue moyennement inspiré: «*Mado à plein Sceaux*». Le tout sur un demi-gros plan du visage

de la chanteuse, avec grain de beauté afférent. La couverture de Libé a de l'allure... Sauf que le lendemain en kiosques, patatras, toute cette titraille a disparu. Ne reste que l'image de la Madone et le logo du journal. Accident industriel? Voire... Même si les raisons techniques de la disparition de la manchette à l'imprimerie n'ont jamais été élucidées, il n'en fallait pas moins pour qu'on crie au génie. Pas besoin de mots pour Libé face à un phénomène culturel aussi massif, s'émerveillent les revues de presse, l'œil grand ouvert de Madonna fixant le lecteur suffit à faire passer tous les messages... mais aussi l'audace d'un journal qui n'a pas son pareil pour sentir l'époque.

Quand elle est incluse dans le livre des meilleures couvertures de Libération, dix ans plus tard, cette une fortuitement géniale, a pourtant retrouvé la typographie qui avait miraculeusement disparu (certains exemplaires ont effectivement été correctement imprimés sans qu'on sache au fond lesquels sont collectors: ceux avec titre ou les autres?). En tout cas, en 2010, quand le journal se prête de nouveau à l'exercice du beau livre de ses meilleures unes, celle avec la Madone redevient vierge...

MICHEL BECQUEMOIS



Les années 80, un jour comme les autres. Un drôle de colis arrive au courrier, tout droit venu d'Amazonie: un papillon exotique épinglé dans un beau cadre. Le destinataire (qu'on ne pourra nommer, à la demande des protagonistes) n'est pourtant pas un rubricard versé dans la taxidermie. Mais l'intitulé du pli est si cryptique qu'il tombe dans les mauvaises mains... si on peut dire. Un salarié innocent accroche alors le lépidoptère au mur, sous les yeux dépités de ses collègues. Et pour cause. «*Ça a été tout un cirque pour le récupérer*», raconte un témoin. Et extrait du cadre des petits pochons de précieuse poudre blanche... L'anecdote, une parmi tant d'autres à véracité variable, est symbolique d'une époque. Celle où la «blanche» semblait régner dans les couloirs alors que Libé prenait son essor. Les ventes titillaient celles du Monde et les cloisons nasales rougissaient. C'était ce qu'on appelait les années Palace, les années frime, les années coke. Quand Thierry Ardisson venait interviewer Serge July pour *Rock & Folk*, les deux hommes plaisantaient au sujet de leurs sinusites respectives... Plus récemment, dans *Marianne*, Alain Léauthier, un ancien du journal, dissertait sur «*ses années Libé, le nez dans la poudre*». Symptôme, selon lui, d'une évolution idéologique: les maos originels s'enfumaient au cannabis; dix ans plus tard, convertis au mitterrandisme libéral-libertaire, ils filaient droit sur des rails de cocaïne...

Le 12 mars 1982, July l'écrit dans nos pages: «*La cocaïne est avec le tabac et l'alcool l'une des principales énergies qui assurent le bon fonctionnement de la presse écrite, radiophonique et audiovisuelle en France [...]. Drogue sans accoutumance, médicalement peu dangereuse, culturellement liée à un mode de vie qui valorise la vitesse d'exécution [...]. La cocaïne*

*est incontestablement à la mode dans les milieux de la communication au sens large, de la presse à la politique en passant par le spectacle. Tous les policiers le savent.*» Cette tirade mémorable est extraite d'un long édito à la première personne, sur deux pages, consacré à «l'affaire JP Génés». Du nom de plume de Jean-Paul Généraux, historien du journal depuis les premières heures où il s'est taillé un rôle inédit dans la presse française: grand reporter-agitateur sur le terrain de l'illicite.

## «CHUTE DE NEIGE»

Tout à la fois militant et journaliste, Génés a tout fait. Tenir une «bourse des drogues» dans les rues parisiennes («*cette semaine à Paris, le marocain se vendait au détail entre 10 et 15 francs le gramme*»). Crapahuter dans la jungle bolivienne à la recherche de «*mama coca*» sous le pseudo de «*professeur Tournesol*». Lancer, en 1976, «*l'Appel du 18 joint*» en faveur de la dépénalisation du cannabis. Sa ligne (hum) ne variera jamais: parler des drogues sans tabou. A La Paz, le futur critique gastro-

# Années 80 La «blanche» et l'effet papillon

Années fric, années frime, années coke... La décennie 1980, celle de tous les succès pour le journal, est aussi celle où la drogue régnait dans les couloirs de la rédaction.

nomique note: «*Aucun rapport entre la coke locale et celle des Halles.*» Il raille les cartons d'invitation des «party» parisiennes avec «*prévision météo: chute de neige*» et la pureté douteuse du gramme «*dans certains endroits chics entre l'Elysée et Matignon*». Il met sur le même plan consommateurs de vin et de cannabis, dépendance à la cocaïne et addiction télévisuelle... Un relativisme hédoniste qui vaut à Libé une trentaine de poursuites et un procès, en 1980, pour «*présentation de la consommation de drogue sous un jour favorable*».

L'affaire Génés proprement dite débute en octobre 1981. Une douzaine de policiers déboulent dans l'appartement du rubricard, alors en hiatus post-dissolution du premier Libé. En pleine chasse aux «*cocainomanes mondains*», la préfecture affirme avoir saisi chez lui «*30 grammes de cocaïne, un kilo de hashich dans un sac en plastique, deux petites balances*». Accusé de tenir une «*épicerie clandestine*», Génés fait quatre mois et demi de préventive à la Santé. Jusqu'à son procès l'année suivante, Libé politise l'affaire, sur le ter-

rain du droit d'informer et de la répression des consommateurs. «*La loi ne laisse aux journalistes qu'une seule possibilité en matière de drogues prohibées: en dire du mal*», poursuit July. Dans une défense audacieuse, le directeur de la rédaction explique que Génés paye son «*activité de mémorialiste, soucieux de démontrer à la face de l'opinion qu'on pouvait user de la cocaïne sans être un malade*». Et de conclure: «*Est-il entré dans le commerce lui-même, a-t-il franchi cette frontière difficile à distinguer qui fait d'un usager toléré un petit trafiquant à réprimer? [...] C'est à la 16<sup>e</sup> chambre d'en décider. [...] Témoin, usager et usager généreux faisant participer ses proches, certes. Mais revendeur, cela reste à prouver.*»

## «LE MÉNAGE S'EST FAIT»

Le plaidoyer traduit une attitude maison alors conciliante envers cette «frontière». Tout comme on ne s'étonnait pas qu'un homme déguisé en mousquetaire monopolise la photocopieuse, on haussait les épaules devant les incessantes allées et venues de certains coursiers interlopes. Tout comme on riait des faux plafonds des toilettes qui s'écroulaient sous le poids du matos hâtivement planqué... «*On partait du principe qu'on était libertaire, jusqu'au bout*», explique un ancien. C'est l'héroïne qui change tout, au mitan de la décennie. «*Un jour, une gamine de la compta qui n'avait jamais vu une aiguille avant d'arriver au journal s'est retrouvée à la morgue, poursuivit-il. Ça a été un séisme. Les gens en sont venus aux mains, le ménage s'est fait...*» July «*interdit l'héro*» dans la rédac. Des plumes, rongées par l'addiction, quittent le navire, plus ou moins poussées dehors. Depuis, Libé n'est pas devenu une rédaction de moines. Loin de là. Mais elle a su résister à la marée blanche...

G.G.

## 1974 On empoche le mégot

Une Boyard maïs de Sartre montée en sautoir pour 25000 francs ?

Le financement de «Libé», les premières années, a parfois pris des formes incongrues. Alain Bizos s'était fait une spécialité de demander aux artistes des œuvres, revendues ensuite pour payer les salaires en cash.

**N**i trop consommé ni trop écrasé. Ce jour de l'été 1974, au 10<sup>e</sup> étage du 29, boulevard Edgar-Quinet, Alain Bizos trifouille le contenu d'un cendrier à la recherche du mégot parfait. Pas n'importe quel cendar : celui-ci est rempli de cadavres de Boyard maïs, les cigarettes que Jean-Paul Sartre grille à la chaîne et en cachette de Simone de Beauvoir. Le philosophe et cofondateur de *Libération* regarde la scène, l'œil amusé et un peu stupéfait par le projet de son jeune visiteur : récupérer un de ses mégots pour en faire un pendentif, le vendre et ainsi aider au financement de *Libé*, qui vit alors ses premiers mois d'existence.

### «MESSIE»

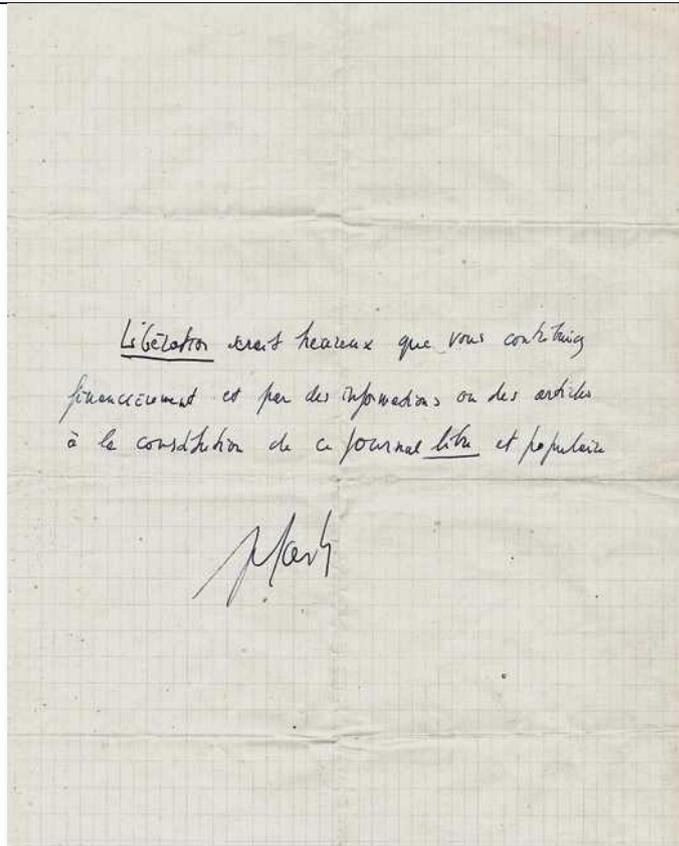
Cet été-là dans les soirées de la Côte d'Azur, la dernière mode est en effet aux bijoux façonnés par des artistes renommés. Issus du mouvement des Nouveaux Réalistes, de préférence : autour du cou, des minicompressions de César, ou des œuvres réduites d'Arman – Alain Bizos, jeune artiste, est alors l'assistant dévoué du plasticien niçois qui accumule détritiques ou objets produits en série par la société de consommation pour les ériger en œuvres monumentales. Le mégot parfait en poche, Bizos redescend dans l'atelier de l'artiste à Vence, coule dans la résine le bout de clope existentialiste, qu'il place ensuite, avec Arman, entre d'élégantes cornières en or confectionnées par le joaillier Pascal Morabito. Le tout est poli, signé, puis suspendu à une chaîne. «*Arman est parti à une fête mondaine à Saint-Tropez et quand il est revenu, il m'a dit l'avoir vendu 25000 francs, se remémore Alain Bizos. Mais qui l'a acheté ? On ne s'en est jamais souvenu !*» Peu importe : l'argent récolté grâce au bijou nicotiné viendra remplir les caisses de *Libération*.

Symptomatique de l'ingéniosité dans le financement du journal à ses débuts, l'histoire n'est cependant qu'un épisode dans une combine de plus grande ampleur. Menée par Alain Bizos, elle permettra de lever environ 300 000 francs (quasiment 300 000 euros d'aujourd'hui) grâce aux plus grands noms de l'art contemporain.

Physique sec et cheveu frisé, Alain Bizos commence à mener cette campagne de financement occulte en novembre 1972, alors que *Libération* n'est qu'une agence de presse (l'APL) sise dans un appartement de la rue de Bretagne. La vingtaine, il gravite dans les milieux artistiques entre New York et Paris. Dans une réunion avec trois des futurs cofondateurs de *Libération* (Sartre, Jean-Claude Vernier, Philippe Gavi), Bizos soumet son idée : demander à des artistes de faire don d'œuvres, dont la vente financera le journal. «*L'inspiration m'est venue d'Italiens du quotidien gauchiste révolutionnaire Lotta Continua, qui avaient débarqué à Vence, l'été précédent, pour demander une œuvre à Arman, raconte Alain Bizos. Les artistes étaient plus prompts à donner un dessin que du cash, ça ne leur coûtait rien.*» Sartre lui signe une lettre manuscrite, preuve qu'il mène bien son commerce au nom de *Libé*.

«*Après, comme tout le monde me connaissait comme assistant d'Arman, c'était open, se souvient-il. Dans le milieu de l'art américain, ils se revendiquaient tous "radical socialists", militants contre la guerre du Vietnam. J'arrivais de France en leur parlant de Sartre, j'étais le messie !*» Installé dans un loft de 300 m<sup>2</sup> au-dessus de l'atelier d'Arman dans le quartier de SoHo, Alain Bizos est au centre du bouillonnement artistique new-yorkais des années 70, entre les couleurs flashy du Pop Art et le dépeuplement minimaliste. Robert Rauschenberg habite derrière chez lui ; Bizos se rend aussi à la Factory où Andy Warhol l'interpelle : «*Alain, don't move !*» Et puis clic-clac : «*J'étais tout mignon, tout jeune, Warhol me prenait en photo avec son Polaroid.*» Dans sa «*vie de patchon*», il fume des pétards avec l'artiste conceptuel Sol LeWitt. Assistant-exécutant, Bizos fait faire les structures d'une série de ses *Incomplete Open Cubes* pour une exposition à la galerie parisienne Yvon Lambert. LeWitt – l'artiste le plus généreux, avec Arman – donnera deux de ces œuvres pour financer le journal, 50 000 francs de l'époque. Ces «*cubes incomplets*» se marchandaient aujourd'hui près de 170 000 euros.

Côté Pop Art, au-delà de Warhol et Rauschenberg, Roy Lichtenstein, Tom Wesselmann ou



Jean-Paul Sartre signe à Alain Bizos une lettre manuscrite, preuve qu'il mène bien son commerce au nom de *Libé*.

Robert Indiana donnent des œuvres au journal de Sartre. Carl Andre, Donald Judd ou Richard Serra chez les minimalistes. «*Beaucoup me donnaient des lithographies, des sérigraphies, des petits dessins originaux. Pas trop grands pour que je puisse les emmener.*» Alain Bizos les roule dans des tubes, incognito pour passer la douane depuis New York via Boeing 747. Rien n'est déclaré, tout se fait sous le manteau. Les artistes le conseillent sur les prix de vente, et galeristes et marchands d'art sont dans la confiance : «*Ils me payaient en cash, tout le monde était discret.*»

### «LIQUIDE»

Des grands noms installés en France sont aussi de la partie : Bizos a le souvenir d'une journée en Indre-et-Loire chez Alexander Calder, quelques mois avant sa mort. L'imposant sculpteur et peintre américain, connu pour ses mobiles et son *Cirque*, donnera plusieurs œuvres. Participent aussi les artistes du mouvement de la figuration narrative – Jacques Monory, Erró, Antonio Recalcati – même s'ils sont plus proches du PCF que des maos.

A la fin, 300 000 francs arriveront donc au journal grâce à ce trafic clandestin : «*A Libé, certains ne comprenaient pas, ils pensaient que j'étais le fils d'un galeriste new-yorkais milliardaire*», se marre aujourd'hui Alain Bizos. Les enveloppes de cash à intervalles réguliers feront le bonheur de la gérante, Zina Rouabah. «*Un jour, alors qu'on n'avait plus de quoi payer les salaires, Alain arrive avec 50 000 francs en liquide, se souvient-elle. On a pu rémunérer une partie des journalistes : il fallait les payer en cash, parce que beaucoup étaient interdits bancaires.*»

La combine prend progressivement fin à l'approche des années 80, tandis qu'Alain Bizos s'éloigne de New York, d'Arman, et de *Libération*, aimanté par une autre glorieuse aventure, celle du magazine *Actuel* de Jean-François Bizot, dont il deviendra le photographe attitré. Il reviendra vers *Libé* quelques années plus tard, au moment de la création de l'agence VU. Mais tout ce temps, et jusqu'à aujourd'hui, subsiste une question : qui a bien pu récupérer le mégot de Sartre ?

ADRIEN FRANQUE

## 1993 Le «Libé» de 2025 dans un Bilal

Un faux journal, écrit par de vrais journalistes, édité de Serge July compris : le supplément glissé dans la BD «*la Femme piège*» joue avec les temporalités.

**L**ibération, le 14 octobre 1993. Le journal s'emballa en une : «*Le jour où le futur téléscripta*», titre-t-il en capitales. «*Sur les téléscripteurs de Libé, une catastrophe de dépêches post-datées de trente ans a bouchonné, entre le 2 et le 10 octobre derniers, peut-on lire. Réédition des Martiens d'avant-*

*guerre d'Orson Welles l'imposteur, à New York ? Ou précipité foudroyant d'espace-temps ?* Dans les pages «*Événement*», notre quotidien raconte qu'un certain Jill Bioskop a envoyé des messages directement depuis le 3 février 2025. Il décrit le monde dans lequel il vit, une société où l'ultralibéralisme a triomphé, où les «*minorités afro-*

*pakistanaïses et zuben'ubiennes*» s'affrontent à Londres tandis que depuis «*la pluie extraterrestre*» de 2014, une nouvelle population venue d'ailleurs a envahi la Terre et les faubourgs désargentés des mégapoles mondiales en désherence. «*Ce texte va faire histoire, s'enthousiasme Serge July dans un long édito. Certes, rien ne permet d'en déduire qu'il s'agit bien d'un document authentique de 2025. Mais, pour autant, il n'est pas possible d'exclure absolument non plus cette possibilité...*» écrit-il, fasciné par cette «*his-*

*toire à dormir en apesanteur pendant toute une éternité.*»

En réalité, si on accepte ce vilain mot casseur de rêves, notre journal ne s'est pas fait avoir, ou alors sciemment. Nous sommes en 1986, Enki Bilal publie *la Femme piège*, le deuxième tome de la trilogie Nikopol sur un monde post-véridique au bord de l'effondrement. A sa BD, qui deviendra l'un de ses grands succès et un marqueur de la SF des années 80, il décide d'ajouter un exemplaire de *Libération*, de quatre pages, faussement daté du 14 octo-

# 2014 «Nous sommes un journal», fronde populaire

Transformer le journal en «Flores du XXI<sup>e</sup> siècle»? Le projet des actionnaires fait entrer en éruption la rédaction qui laisse éclater sa colère dans les colonnes.

**H**iver 2014. Le journal traverse une énième crise, costaute. Depuis des mois, les élus du personnel alertent sur l'état des finances du journal. Rien ne bouge. La rédaction, sur les dents, vote une motion de défiance, adoptée à 89,9% et réclame «un vrai projet de développement et un plan d'économie légal et crédible». Arrive ce vendredi 7 février, plutôt calme au démarrage: la rédaction était comme groggy après une journée de grève la veille, pratique rare dans l'histoire du journal. Jusqu'à ce mail sur les coups de 17 heures, à l'effet d'étingelle, venant des actionnaires, dont le promoteur immobilier Bruno Ledoux, qui enfin dévoilent leurs intentions: faire de *Libération* un «réseau social, créateur de contenus, monétisable sur une large palette de supports multimédias». Avec «l'aide de Philippe Starck», le siège historique du journal serait transformé en un «espace culturels», «un restaurant, un bar, un incubateur de start-up», dans l'esprit, imaginent-ils, d'un «Flores du XXI<sup>e</sup> siècle». François Sergent, l'un des di-

recteurs adjoints de la rédaction de l'époque: «Avec Alexandra Schwartzbrod, on s'est regardés, en se demandant même si ce mail n'était pas un faux, une blague... L'énormité du projet était telle.» Mais tout est réel. Dans la minute, la rédac dégoupille. La vis se remplit – à l'époque, *Libé* est installé rue Béranger à Paris, dans un ancien parking dont les étages sont reliés les uns aux autres par une large allée en colimaçon, que nous appelions la vis. Nouvelle AG, improvisée, électrique. «C'est *Libération sans Libération*», entend-on, ils veulent «déménager le journal mais garder le joli logo», «éjecter les journalistes mais monétiser la marque»... Plutôt que de reconduire la grève, il est décidé de «s'emparer du journal pour dire ce leurre incroyable». «Prendre la une» pour raconter, au long, sur cinq pages. En publiant le fameux courrier des actionnaires, comme document. Et cette manchette: «Nous sommes un journal.» Nicolas Demorand, directeur de la publication, suit les événements de chez lui. A 19 heures, il envoie son propre texte, au nom du directoire, sous la forme d'un long éditorial, qu'il veut publier dans le journal. La rédaction refuse. La nuit est tombée, Alexandra Schwartzbrod est la seule représentante de la direction encore dans les locaux. Il reste peu de temps avant le bouclage. Devant les journalistes agglutinés dans son bureau, elle appelle Nicolas Demorand pour lui dire que non, son texte ne sera pas publié. «Nous étions tous en train de sombrer. Il fallait agir», ra-

conte-t-elle. Elle se souvient de ce double sentiment qui l'a envahie. Celui d'être portée par l'«unité» de l'équipe, rassemblée et remontée comme jamais – «même les journalistes d'habitude discrets étaient là, mobilisés, il y avait une telle unité, c'était incroyable». Et à la fois, ce nœud dans le ventre, de se dire qu'à coup sûr, elle vivait sa dernière soirée dans ce journal qu'elle aime tant. «J'ai tenu tête. Il me semblait évident que je serais virée après ça. Je ne le voyais pas possible autrement.» Elle ne ferme pas l'œil de la nuit. Et guette au matin le mail de licenciement. Pendant ce temps, BFM diffuse ce message envoyé par

Bruno Ledoux aux autres actionnaires de *Libé*: «J'ai réfléchi. Je veux les rendre ringards tous ces esprits étriqués et tirer un coup d'avance, un coup cash, où tout est dit, y compris le projet sur l'immeuble. Il faut qu'on garde le monopole de la vision stratégique et économique.» Les ringards et étriqués, c'était nous. Pendant plusieurs semaines, sous ce titre «Nous sommes un journal», *Libération* publiera enquêtes, témoignages ou tribunes de soutien pour affirmer qu'il entend rester lui-même. Depuis, Bruno Ledoux est parti, et est aujourd'hui visé par une enquête du Parquet national financier pour fraude fiscale aggravée et abus de biens sociaux, notamment pour les opérations immobilières autour de la revente du siège du journal. *Libé* est toujours un journal, et Alexandra Schwartzbrod, sa directrice adjointe.

MARIE PIQUEMAL



bre 1993. Les codes typos, les signatures, la maquette, tout y est. «J'étais un grand lecteur de presse et de ce journal en particulier que j'avais suivi dès ses débuts», se souvient Enki Bilal, «toujours abonné»: «J'avais rencontré Bayon, on avait sympathisé et je bossais de temps en temps pour *Libé*. Il m'avait envoyé faire une interview de Manset.» «C'était une époque très vivante, audacieuse, dans l'édition et la bande dessinée, continue-t-il. Et je leur ai demandé un jour: "Est-ce que vous accepteriez de jouer avec moi sur la temporalité, avec des papiers qui viendraient du futur?"»

Il n'en faut pas plus pour que la machine se mette en place. July dit oui, écrit l'édito, Jean-Michel Helvig, Didier Pourquery, Jean-François Fogel, Bayon, Gérard Lefort et Alain Pacadis des courts textes et Enki Bilal s'amuse avec le papier principal qui permet «de prolonger la lecture de la Femme piège, de trouver des éléments de réponse». Si des faux numéros de *Libé* apparaissent régulièrement dans des œuvres de fiction, c'est la seule fois où l'édition a été vraiment tirée et diffusée à des milliers d'exemplaires (elle est réduite à deux pages au fil des rééditions, avec un logo qui passe du

rouge au vert). Cette une, inquiétante et envoûtante, est devenue bien plus célèbre que la vraie une du 14 octobre 1993, consacrée au bras de fer entre la France et les Etats-Unis sur la renégociation de l'Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce, que tout le monde a oublié. Trente-sept ans après, alors que la date fatidique du 3 février 2025 approche, nous ne vivons pas, heureusement, dans un monde aussi ravagé que celui du Paris de Nikopol. «Mais nous n'en sommes pas si loin», alerte Enki Bilal, à la fois satisfait et inquiet de sa prescience.

QUENTIN GIRARD

# 1979 L'assassinat de Pierre Goldman

Condamné pour un double meurtre puis acquitté, le militant écrivait pour «Libé», qui avait pleinement pris son parti. Quand il est tué en pleine rue à Paris, c'est la stupeur.

**L**a une du *Libé* du vendredi 21 septembre 1979 tient en un seul mot: «Assassiné.» La veille, vers midi, Pierre Goldman, 35 ans, est tombé sous les balles alors qu'il traversait la place de l'Abbé-Georges-Henocque dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, à quelques mètres de chez lui. Le crime a été revendiqué par un mystérieux groupe – «Honneur de la police» – dans une lettre à l'AFP. Dans les couloirs du journal, c'est la stupeur. Le journaliste Jean-Louis Péninou accourt sur les lieux et, dans son article d'ouverture, rédigé à la première personne, il raconte: «Ils l'ont emmené vers 14h30. C'était bien lui. Jusqu'à ce que je reconnaisse son corps allongé dans le car de police, j'avais désespérément refusé de croire l'abominable nouvelle diffusée par un flash de radio à 14 heures. Le visage était déjà gris.» Et de s'interroger sur l'identité des «salopards» qui ont fait ça: «De vrais policiers? Des commandos d'extrême droite qui brouillent les pistes?» Aujourd'hui encore, on ne sait pas. La veille de son assassinat, Pierre Goldman, fou de salsa, jouait de la tumba avec un orchestre dans un bar de la Chapelle et parlait gaiement de son enfant à naître prochainement. «C'était un choc énorme, se souvenait Péninou dans les colonnes de *Libération* en 2010. Il était copain avec la moitié de la rédaction. Il n'était pas dans le staff, mais il écrivait des piges, il venait, il était là. Le journal avait beaucoup fait pour sa libération.» Pierre Goldman était un ancien camarade de l'Union des étudiants communistes – où il avait rencontré Kravetz, July, Péninou ou Kouchner –, un révolutionnaire fasciné par l'Amérique latine et un gangster repent.

*Libé* s'était engagé à ses côtés en 1974, lors de son procès devant la cour d'assises de Paris. Le matin de l'audience, dans un article intitulé «Pierre Goldman, notre ami», le journal prenait clairement position: «Pierre n'est pas l'homme qui, le 19 décembre 1969, a tué les deux pharmaciennes, blessé un client et un policier, boulevard Richard-Lenoir.» A l'époque, Goldman avait néanmoins été condamné pour le meurtre de ces deux femmes – qu'il a toujours nié – et pour trois hold-up qu'il reconnaissait. Rejugé en 1976 devant les assises de la Somme, il sera finalement blanchi du double meurtre. C'est à sa sortie de prison, quelques mois plus tard, qu'il deviendra pigiste pour le quotidien. «*Libération? C'est le seul journal dans lequel je puisse écrire*», disait-il. Après son assassinat, tous ses copains de *Libé* ont tremblé d'un seul corps, secoués de rage et de tristesse. Dans son édito, Serge July s'insurgea: «Goldman combinait tous les traits de l'homme à abattre: juif, aimant les noirs, révolutionnaire, braqueur, taulard, écrivain [...], il ressemblait à tout ce que haïssent les imbéciles.» Et de dédier ces lignes au «plus pur d'entre nous». Dans les archives, on trouve aussi cette interview inédite, réalisée en 1976 et publiée de façon posthume. Elle se termine par cette drôle de question: «Quel âge as-tu?» Pierre Goldman répond: «Trente-deux ans. Dans huit ans, j'aurai quarante ans. En même temps, on n'est jamais vieux parce qu'on est toujours assez jeune pour mourir.» Cinq jours après sa mort, naissait son fils.

JULIE BRAFMAN

Exemplaire offert aux abonnés - Ne pas diffuser

# «Un jour sans Libé est un jour sans embellie»

«Libé», journal des petites annonces? On vous a demandé de nous en écrire une sur le thème de notre anniversaire. Entre vos vœux et vos souvenirs, petit florilège...

◆ **Demain encore cette année** et je suis bien certain que je lisais *Libération* avant qu'il n'ait été fondé et je sais que je continuerai de le lire une fois pris la claque de Thanatos, le plus tard sera le mieux. En attendant, merci de me faire encore et toujours rêver au grand soir. Bon anniversaire.

◆ **J'ai 75 ans depuis cette année** et je suis sûr que je lisais *Libération* avant qu'il n'ait été fondé et je sais que je continuerai de le lire une fois pris la claque de Thanatos, le plus tard sera le mieux. En attendant, merci de me faire encore et toujours rêver au grand soir. Bon anniversaire.

◆ **Passage à l'âge adulte?** Non, passage à l'âge lucide à chaque article dans le bide. A 50 ans au compteur, autant vous souhaiter le meilleur avec beaucoup de bougies à souffler!

◆ **Recevoir Libé chaque matin en plein VIII<sup>e</sup> arrondissement** et le découvrir trônant au milieu des *Figaro*, *Opinion* et autres *Valeurs actuelles*, croiser le regard des voisins s'interrogeant sur l'identité des «gauchistes» de l'immeuble et prendre fièrement le journal avec un large sourire à leur égard... Le bonheur d'être pleinement soi et d'affirmer ses valeurs! Judith et Didier

◆ **J'enseigne le journalisme** dans différentes universités depuis 1996 et *Libération* est le journal que mes étudiants aiment le plus. Chaque année. Félicitations et joyeux anniversaire!

◆ **Un jour sans Libé** est un jour sans embellie!

◆ **Ma meilleure amie** s'était abonnée à *Libé* en cachette, car ses parents étaient plutôt lecteurs du *Figaro* et de *Jours de France*. Elle mettait son réveil plus tôt pour être sûre d'être la première de la maison à ouvrir la boîte aux lettres. Un jour, coincée au lit avec une terrible

gastro, elle n'est pas arrivée à temps, c'est sa mère qui l'a précédée. Croyant à une erreur, elle n'a pas résisté à sa curiosité de jeter un coup d'œil à ce journal gauchiste. En tournant la dernière page, elle a réalisé que sa vie n'était qu'artifice. Résultat: divorce et vie de militantisme. Mon amie s'est remise de sa gastro et aussi de son gauchisme: elle a voté pour Sarkozy et Péresse sans vergogne. Morale de l'histoire: ce n'est pas forcément *Libé* qui libère mais l'usage qu'on en fait.

◆ **Tous les soirs**, je t'attends avec impatience vers 22 heures pour savoir ce que j'aurai d'intéressant à lire le lendemain. J'adore tes unes, j'adore tes jeux de mots. Continue de m'informer, continue d'être libre et indépendant, continue d'être qui tu es. Bon anniversaire mon *Libé*. Maxime

◆ **Le jour des 50 ans de Libé**, c'est aussi mon anniversaire. Je suis né le 18 avril 1973 et, en plus, je suis journaliste (à *Ouest-France*, carte de presse 106 366). J'ai beaucoup lu *Libé* à une époque. Je rêvais d'y travailler. Modestement, je souhaite un bon anniversaire à *Libé*. Ce 18 avril, ce sera aussi les 119 ans de l'*Humanité*. Si *Libé* me souhaitait mon anniversaire, ça me ferait plaisir et sourire. Ronan [Alors, très bon anniversaire, Ronan!, ndr]

◆ **Libé/ration**. *Libération*, c'est ma libération de l'actu, mon livreur de l'action: des trottoirs parisiens aux tracteurs ukrainiens. *Libé*, c'est ma ration de live et aussi ma ration de livres. C'est ma raison de lire pour le bon (et le vert) vivre. *Libération*, enfin, c'est ma

raison, c'est ma maison: liberté de pensée, liberté de presse. Vive le *Libé* ivre... de liberté!

◆ **Coucou Libé**. Je t'ai découvert grâce à ton almanach spécial pour tes 30 ans, alors que j'en avais 20. Depuis je ne te quitte plus! Bon anniversaire!

◆ **Lecteur de Libé de 73 ans** avec cinquante ans d'expériences cherche espoir et plus si affinités pour que son journal continue de vivre longtemps.

◆ **J'étais un mot sans devenir...** Le passé était loin... Le futur une chimère... Et tu es apparu!

◆ **Libé, mon compagnon** depuis quarante ans. Je découpe sagement les articles avant qu'il y ait Internet et la possibilité de tout retrouver facilement. Je me souviens avec nostalgie du supplément environnement dans les années 2000, des articles toujours intéressants. Encore quarante ans ensemble?

◆ **L'homme est à inventer chaque jour**, Jean-Paul Sartre. Depuis trente ans: merci *Libé*!

◆ **Unijambiste jambe gauche**, cherche unijambiste jambe droite pour équilibre parfait! J'avais 18 ans à ma première lecture de *Libé*, ma petite amie aussi! Cinquante ans après, où te caches-tu? Un abonnement pour deux ça te tente? J-Paul 15290

◆ **Je n'étais pas encore abonné** mais, en janvier 1989, alors régisseur de cinéma intermittent et jeune papa de deux garçons, j'ai trouvé

l'annonce professionnelle qui allait changer ma vie. Un cabinet de recrutement américain recherchait pour un grand laboratoire vidéo parisien son directeur de production. J'ai été embauché le 4 avril 1989 et, depuis, je suis resté dans ce secteur de la post-production, et depuis dix ans dans la restauration des films. Sans *Libé*, je ne sais pas si j'aurais continué à enchaîner les tournages. Merci. Le combat des idées de progrès et de partage doit continuer. Pierre Boustouller

◆ **H. 59 ans** cherche quotidien avec la même sensibilité que moi. Pertinent, pugnace, sérieux mais pas austère, cultivé mais pas hautain, avec une vraie réflexion sur sa production iconographique... Ah! Mais je l'ai déjà... mon *Libé*! Bon anniversaire et bonne continuation pour les 50 prochaines années. Boss Rog

◆ **Libé inoubliable**, daté du 26 décembre 1977, lendemain de la mort de Charlie Chaplin, où toutes les photos de l'actualité du jour montraient Charlot. Seul *Libé* pouvait ainsi nous faire rire aux larmes. Bon anniversaire, *Libé*, continuez à nous faire rire de tristesse et pleurer de joie.

◆ **La jeunesse dans la poche**. J'ai beaucoup lu *Libération* à 20 ans, le seul quotidien qui fasse de l'information lisible pour les jeunes sans épouvante. Avec son côté rock'n'roll, merci *Libération* pour une dose d'actus bien nerveuse et adulte. Ça fait du bien.

◆ **Je suis né le 19 avril 1951**: l'anniversaire de *Libé* est [presque, ndr] le même jour que le mien. Quand *Libé* est né, ce fut l'espoir

d'une presse nouvelle et d'un débat plus riche. Sans doute *Libé* a-t-il contribué à la richesse des échanges qui font notre espace public. Que l'expérience continue et qu'elle ne s'arrête jamais. Que le printemps de la liberté se poursuive dans l'exigence, le renouvellement et la création!

◆ **Transport amoureux** A toi *Libé* qui m'a fait rencontrer mon amoureux au hasard de tes petites annonces, je ne te dis pas merci. L'adultère, c'est compliqué!

◆ **Les responsables de Libé**, vous me gonflez avec vos jeux de mots à la con incompréhensibles pour les étrangers; vous manquez d'ambition et vous ne cherchez même pas à trouver une nouvelle inspiration! JP Le Flauguais

◆ **Pierre, tu m'as fait lire les petites annonces** quand j'étais encore trop petit, tu es parti avec beaucoup trop d'avance, mais tous les jours je pense à toi en lisant *Libé*. Amour éternel, D.

◆ **Redevenez un journal de gauche** responsable, pas d'extrême gauche... Je vous reste fidèle malgré tout!

◆ **Libé éclaira** Un avenir incertain Cinquante bougies!

◆ **Je lisais Libé dans un café**. Un petit enfant a demandé à ses parents, qui regardaient tous deux leurs écrans: «*Que fait cet homme?*» Les parents m'ont regardé avec stupéfaction. «*Il lit un journal*», a dit la mère. «*Qu'est-ce que c'est un journal?*» a demandé l'enfant qui n'y comprenait

rien. «*On y lit les nouvelles et des articles qui expriment des opinions sur les controverses du jour.*» L'enfant m'a regardé avec pitié. «*La pauvre! Il n'a pas de portable?*»

◆ **Libé, voilà plus de quarante années** que tu m'accompagnes au quotidien. Ton sens de la répartie, ton humour font que, souvent, j'ai trouvé ce monde plus agréable. Longue vie, et continuez à être un journal qui reste proche des petites gens. Patrick, depuis la Suisse...

◆ **Moi, ado**, le lycée, s'extraire du cadre familial, s'ouvrir au monde. Une première rencontre avec les médias, et *Libération* en particulier. Tes provocations m'ont souvent fait rire, sourire, agacé, réjoui. Puis je suis devenu prof d'histoire-géo. Je propose à mes élèves de créer leur propre journal en 2014 et nous sommes invités dans tes locaux, 11, rue Béranger. Le hasard: James Ellroy est présent et animera la réunion à l'occasion de la sortie d'un de ses romans. Mes élèves ne le connaissent pas particulièrement, mais la magie opère: une rencontre, inoubliable, une autre ouverture au monde finalement. Depuis tu as changé mais tu es toujours là pour tes 50 ans. Nous avons presque le même âge, je suis un peu plus jeune que toi quand même. Il paraît que ta santé est bien meilleure – je l'espère de tout cœur – car sans toi à mes côtés, au café, dans le métro, à la maison ou au boulot, ce n'est pas la même saveur.

◆ **C'est l'histoire d'une grande fidélité**. *Libé* c'est d'abord ma vie d'étudiante à Paris. Puis j'ai grandi avec *Libé*, vieilli avec *Libé*. Le miroir de mes valeurs, de mes engagements, de mes combats (même si avec le temps mes combats s'amolissent). Ma dernière rencontre amoureuse date d'il y a cinq ans. Il m'attendait à la terrasse d'un café en lisant votre journal, auquel il était lui aussi abonné. J'ai succombé. Il y a quelques mois, il a mis fin à son abonnement, pour un autre quotidien. Il y a deux semaines, il a aussi mis fin à notre relation, pour une autre femme. Un homme qui change de quotidien, c'est finalement comme s'il changeait sa coiffure.

son parfum, son look : un signal d'alerte. Mais une femme amoureuse n'écoute jamais. Il me reste *Libé*, et sa fidélité.

◆ **Je lisais *Libé* tranquille** sur le quai du métro. Sur la page figurait une pub pour un magasin de sextoys, ou une appli de rencontres lesbiennes, enfin un truc un peu olé-olé. Ma voisine de quai, après avoir jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule, se met à m'insulter : «Espèce de perverse, sale gouine, dégénérée!» Je ne réponds pas, je m'éloigne et je continue de te lire, *Libé* chéri...

◆ **1973, nous sommes quelques dizaines** à occuper notre lycée pour protester contre la loi Debré de la réforme du service militaire. Un journaliste de *Libération* (journal à cette date inconnu) vient faire un reportage. Je discute avec lui et, quelques jours plus tard, il vient me montrer un numéro zéro de *Libé*. Ensuite, j'achète le premier numéro. Je n'ai jamais cessé de lire *Libé* depuis. Viennent les vacances. Je pars en Bretagne et un jour, voici la «caravane» de *Libé* qui fait la tournée des plages. Me voilà embauché pour vendre *Libé* à la criée le temps d'une journée. *Libé* fait partie de ma vie.

◆ **Quand paraît *Libé***, on est bouche bée, tant de bonnes choses à déguster, il y en a tant à goinfrer que l'on ne sait plus par quoi commencer. Mais, à la fin, il y a de quoi se rassasier.

◆ **Cher *Libé*, merci d'exister.** Merci Jean-Sol Partre et souvenir d'un jour dans les Landes en camping... Trouvé *Libé*, jamais trouvé la dune du Pilat ! Lo

◆ **Remonter le temps ?** Jusqu'à la publication (avec photo de l'objet et allusion mi-figue à Duras) dans le Courrier des lecteurs (c'était bien, *Libé*!) de ma carte de Venise peinte, bouteille à la mer d'un romantisme échevelé, dernier voyage célibataire. Après il y aura les enfants et ce sera d'autres aventures. Episode final d'une liberté chérie, tous les possibles encore frais juste avant que tout sombre. Trente sept ans après, où est cette lettre (dont reste un selfie loin avant le numérique), mon

courrier fendingue de Venise, où on me reconnaîtra malgré l'anonymat, à ça : l'amour raté en plein vol, l'espoir du hasard, fuir les rencontres, le ridiculodéré et sans honte, et là, tout au bout ou presque, y croire toujours ?

◆ **En 1999, tirée au sort** pour un concours organisé par *Libé*, gagné un séjour de 10 jours pour 2 en Malaisie. Incroyable mais vrai ! Inoubliable...

◆ **Mon histoire avec *Libé*** est liée au mois de juillet 2000. Cet été-là, vous aviez une rubrique qui me plaisait : «*Cher Libé... vos nouvelles de vos vacances*». Alors j'ai écrit. Le lundi 31 juillet, j'ai ouvert mon journal préféré, c'était le numéro 5973, j'étais dedans ! Vous aviez publié ma carte postale. Incroyable, non ?

◆ **1973, de ma banlieue**, je vais de temps en temps donner un coup de main à *Libé*, rue de Lorraine. Un matin, devant un local, des sérigraphies trônent devant la porte. Elles représentent une grand-mère et une petite fille au-dessus du titre *Libération*. J'en ai gardé une, elle est toujours avec moi, dans mon bureau.

◆ **Comme je voudrais bien** être enfin le meilleur, voilà mon histoire : un jour j'ai lu *Libé* sur du papier et puis je ne l'ai plus lu et puis je l'ai relu et puis plus lu et puis relu et aujourd'hui j'y suis abonné via une boîte mail qui n'appartient qu'à moi. Quelle histoire, non ?

◆ **J'ai un numéro de *Libé* de 1984**, 180 grammes. Le numéro de cette semaine, 65 grammes. Le poids des mots n'est plus ce qu'il était. Juste une boutade car j'apprécie avec toujours autant de plaisir la qualité d'écriture de vos articles. Bon anniversaire et merci.

◆ **Je vous lis tous les jours** depuis quarante-cinq ans... C'est une de mes plus belles aventures : la fidélité...

◆ **Café des Arts à Paris**, drôle d'été et drôle de premier jour d'août 2017. *Libé* faisait sa une, magnifique, annonçant la disparition, la veille, de Jeanne Moreau. «*L'Amour Moreau*», titrait le quotidien. Il y avait à côté de moi une vieille dame qui sanglotait avec pudeur.

Je lisais le journal et elle regardait fixement vers moi. Je me suis rapprochée d'elle pour la réconforter et je lui ai lu *Libé* à haute voix, enfin ce qui concernait Jeanne... Elle pleurerait son âge, ses rêves déçus et son histoire de vie à la *Jules et Jim*. Je lui ai abandonné mon exemplaire et m'en suis racheté un autre. Sa couverture est affichée dans mon couloir, il jaunit un peu, je repense souvent à ce *Libé* trait d'union.

◆ **Du jour au lendemain**, sans aucun préavis, j'ai été viré des mots croisés de *Libé* après quinze ans de bons et loyaux services. Incroyable, non ? Plus incroyable encore, après quelques années je me suis réabonné.

◆ **C'est en glissant, sous la pluie**, sur une une de *Libé*, que le virus m'a pris ! Je n'ai jamais loupé un numéro depuis... cinquante ans ! C'était hier, enfin, avant-hier...

◆ **Je reprendrais bien un Sandwich...** Mon *Libé*, avec tes petites annonces cul dans les années 70-80, tu as déniaisé le petit pédé de province que j'étais... Beaux moments de folie. Souvenir émouvant aussi du *Libé* du 6 mars 1983 pour la mort d'Hergé... Joyeux anniversaire et longue vie à toi

◆ **Je me souviens qu'en 1973**, avec un groupe d'amis de l'École normale de Perpignan, nous allions à la sortie des lycées, et notamment celui de Céret, pour vendre les premiers numéros de *Libé*. C'était vraiment une belle expérience, car nous avions un immense sentiment de liberté qui nous animait et à notre âge (j'avais 17 ans) la sensation que l'on pouvait refaire le monde. Je suis heureux et fier de continuer à vous lire aujourd'hui.

◆ **Quand on fête ses noces d'or**, il y a forcément eu quelques coups de canif dans le couple, mais l'affection et la fidélité ont toujours pris le dessus.

◆ **Je me souviens d'avoir distribué** le premier numéro de *Libé* au lycée Buffon, en 1973, du temps de Sartre et de July, ça en jetait aux nanas ; je me souviens des scabreuses et marrantes

petites annonces auxquelles j'ai pu répondre ou pas ; je me souviens des grandes unes et récemment de «*Nous sommes tous Charlie*» le 8 janvier 2015 ou de la sublime et terrifiante photo des enfants gazés par Assad en Syrie (6 avril 2017) ; je me souviens des merveilleux dessins de Willem, qui décochait d'un trait le venin de son humour – et j'aime Coco, elle aussi peut résumer l'actualité dans un sourire ou une belle grimace ; je me souviens des titres jouant avec les maux ; je me souviens des pages Idées que j'arpentais en géomètre, une tribune ouverte aux jeunes ou moins jeunes chercheurs qui élargissaient les perspectives du temps ; je me souviens, je me souviens... et c'est toute une vie qui se déroule au quotidien.

◆ **C'est la création de *Libération***. Le journal lance une souscription auprès d'intellectuels et d'amis. Je suis contacté. J'achète une action depuis longtemps oubliée. A l'occasion du lancement

du journal, *Libé* réunit, autour de *Serge July*, ses brillants souscripteurs dans un splendide hôtel particulier de la rue de l'Université. Professeur à Paris-I, je m'y rends, à la sortie d'un cours, avec ma tenue habituelle, je porte sur le côté une sacoche noire dans laquelle je range mes livres. Solitaire et ne connaissant pas grand monde, je reste un peu sur le côté, à l'écart du flamboyant buffet. C'est alors qu'un des fils de la maison m'aborde et me demande si je suis le fameux facteur dont tout le monde parle qui a acheté une action. Pierre Birnbaum

◆ **An 2000, j'ai rendez-vous à *Libé***, avec un journaliste du journal, que je ne connais pas encore. Café sur la terrasse au soleil, spectacle des toits de Paris, et puis cette rencontre avec celui qui, depuis, partage ma vie. Merci, *Libé*!

◆ **Achetez toujours *Libé* au même endroit** : c'était un des modes d'emploi du *Libé* naissant, pour une économie solidaire de la presse.

◆ **Une photo au port de Cogolin**, mon père dans un canoë plein d'eau, comme une baignoire, un keffieh pour éloigner le méchant soleil, pieds en éventail, *Libé* tenu à deux mains, flash !

◆ **Un jour (fin des années 90)**, l'une de mes voisines est venue prendre un café à la maison. *Libération* était posé sur la table basse du salon. A sa vue, elle s'est aussitôt ruée sur l'exemplaire, qu'elle a dévoré. Chaque jour qui a suivi, elle me l'empruntait, pour le lire chez elle, ou venait le lire chez moi (plus rarement, surtout le week-end). *Libé* nous a franchement rapprochés. Lire le journal était, je crois, devenu un prétexte. A chaque fois, nous refaisions le monde autour d'un verre ou parfois un repas. Nous sommes partis en vacances plusieurs fois ensemble. Cette voisine, que je trouvais charmante et drôle, est aujourd'hui décédée. Sinon je crois que nous aurions pu entamer une idylle. Grâce à *Libé*.

◆ **J'ai appris à lire !**

**50 ABONNEMENTS à vie à gagner**

bit.ly/LibeJeu50ans

**POUR JOUER, scannez ce QR code et tentez de gagner un abonnement numérique à vie !**

Instant gagnant ouvert du 15 au 30 avril 2023

# Il était une fois LE DISCOUNT d'aujourd'hui

Progressivement nos vies changent, et c'est tant mieux. Nous sommes plus conscients de ce qui est important.

Notre temps, notre famille, notre santé, les petits comme les grands plaisirs. La qualité, aussi, la vraie, que l'on veut plus transparente.

Nos vies changent et nos habitudes aussi. Aujourd'hui il n'est plus rare que certains fassent la veille le repas qu'ils mangeront au bureau le lendemain.

Plus rare non plus que pendant un même repas on fasse attention aux végétariens ou à ceux qui préfèrent le bio.

Nos vies changent et notre consommation aussi. On ne veut plus surconsommer. On veut des bons produits, plus éthiques, plus locaux, et les payer au prix le plus bas. Et on veut de la rapidité, de la simplicité.

Nos vies changent, alors pourquoi ne pas changer vos habitudes un jour, cette semaine, et venir découvrir ALDI ?

Venir découvrir le discount d'aujourd'hui.

Le discount qui privilégie les bons produits plutôt que les grandes marques. Le discount qui propose près de 50% de ses produits à moins de 2 euros\*.

Le discount qui propose des prix bas toute l'année plutôt que des promotions de temps en temps. Et les mêmes prix bas partout, même en bord de mer

ou en centre-ville. Le discount qui propose 78% de ses produits alimentaires fabriqués en France. Celui qui permet d'un simple flash de QR code

de connaître tout sur la viande que vous achetez : lieu d'élevage, nom du fournisseur, lieu de découpe. Celui qui se vit à taille humaine, avec un choix plus simple, plus immédiat, car personne ne veut plus choisir entre 50 dentifrices. Celui qui n'incite pas à la surconsommation.

Celui qui répond plus que jamais aux vies d'aujourd'hui.

**PLACE AUX VIES D'AUJOURD'HUI. PLACE AUX NOUVEAUX CONSOMMATEURS.**



\*46% de nos produits sont à moins de 2 euros. Prix relevés le 06/03/2023. Infos sur ALDI.fr.  
ALDI Centrale d'achat et Cie - RCS Meaux 378 569 040 00041, Dammartin-en-Goële.

Exemplaire offert aux abonnées - Ne pas diffuser

MARDI 18 AVRIL 2023

**SOUDAN**  
**Comment éviter l'escalade  
d'une guerre civile ?**

PAGES V

SADIA GAMMA-RAPHO



**DISPARITION**  
**Ahmad Jamal, le «vieux lion  
de Pittsburgh» ne joue plus**

PAGE X



# Libération

## MACRON AU 20H

# LE GRAND VIDE

Evacuant les mois  
de mobilisation contre la  
réforme, Emmanuel Macron  
a voulu clore la séquence  
retraites en s'adressant lundi  
soir aux Français, sans  
remettre en cause ni son  
action, ni ses méthodes.  
Ses nouveaux chantiers:  
le travail, l'ordre républicain  
et le progrès. PAGES II-III

Emmanuel Macron, lundi soir. PHOTO DENIS ALLARD

Exemplaire offert aux abonnées - Ne pas diffuser

## ÉDITORIAL

Par  
PAUL QUINIO

## Regrettable

Comment apaiser sans «rien lâcher»? L'exercice auquel s'est livré lundi soir Emmanuel Macron pour renouer avec les Français relevait, sur le papier, de la mission quasi impossible. Certes, en toute fin d'intervention, le chef de l'Etat aura prononcé le mot «apaisement». Certes, il avait avant assuré que personne ne pouvait rester «sourd» à la colère qui s'est exprimée depuis trois mois autour de la réforme des retraites. Mais l'essentiel de son intervention aura consisté à préciser trois chantiers qui étaient en réalité déjà sur les rails. De quoi créer «l'élan national» qu'il appelle de ses vœux, comme si de rien n'était? Pas sûr. Pour comprendre la situation très compliquée dans laquelle Macron s'est lui-même enfermé, il faut remonter aux origines de sa réélection face à Marine Le Pen. Car les Français qui manifestent depuis trois mois sont en grande partie ses électeurs du second tour qui ont remis leurs convictions pour éviter le pire, c'est-à-dire l'élection de la cheffe de file du Rassemblement national. Ils ont, eux, ce jour-là, «lâché» quelque chose, à savoir leurs réticences à l'égard de chef de l'Etat sortant. Une preuve de maturité qui fait aujourd'hui défaut à Emmanuel Macron. Il n'a, lui, rien lâché depuis trois mois. Rien lâché lundi soir. C'est d'autant plus regrettable qu'il s'est trompé d'analyse sur l'état du pays. Le Président a traversé cette crise des retraites comme s'il s'agissait d'un soubresaut ordinaire sur un sujet qui met régulièrement les Français dans la rue. Il pensait que, comme d'habitude, il s'agissait de tenir puis de tourner la page. Sauf que non. Macron est aujourd'hui à la tête d'un pays qui a enchaîné sans souffler la crise des gilets jaunes, celle du Covid et de ses confinements, qui a regardé vers l'Est avec l'angoisse de découvrir la guerre à sa porte et voit aujourd'hui l'inflation peser sur les plus fragiles à chaque sortie au supermarché. En égrenant un peu à la Prévert les sujets essentiels – l'écologie, l'école, le système de santé, le rapport au travail... –, Emmanuel Macron a apporté la preuve qu'il est désormais à contretemps. Tous auraient été audibles il y a neuf mois après une réélection tendue. Aujourd'hui, c'est lui qui ne l'est plus. ♦

# ALLOCUTION

## Face à la colère, Macron brasse de l'air

Après un passage en force de la réforme des retraites, le Président a prononcé lundi soir une allocution dénuée de surprise, entre tentative d'«apaisement» et relance de plusieurs «chantiers».

Par  
**JEAN-BAPTISTE DAOULAS** et **LAURE EQUY**  
Photo **DENIS ALLARD**

Pour le mea culpa, on repassera. Attendu pour renouer le dialogue avec des Français massivement opposés à sa réforme des retraites, promulguée au pas de charge dès sa validation par le Conseil constitutionnel vendredi, Emmanuel Macron a une nouvelle fois fait la leçon sur une loi «nécessaire pour garantir les retraites de chacun et pour produire plus de richesses». Au lieu d'une autocritique, le Président se contente d'un euphémisme au cours d'une allocution de treize minutes prononcée à l'Élysée lundi soir : «Cette réforme est-elle acceptée? A l'évidence, non.» Et de proposer aux Français de tirer les «tous les enseignements» de la colère exprimée autant dans les cortèges des manifestants que dans les sondages d'opinion. Une nouvelle fois, le chef de l'Etat semble savoir mieux que ses concitoyens ce qui les indignent. «Certains ont le sentiment de faire leur part, mais sans être récompensés de leurs efforts, ni en aides, ni en services publics efficaces», juge-t-il. Les analyses du Président sur le travail, comme son allocution dans son ensemble, ont des airs de redite, après une inter-

view à TF1 et France 2 du 22 mars, (déjà) censée calmer le jeu après le recours à l'article 49.3 pour imposer la réforme des retraites à l'Assemblée nationale.

## GROSSE FICELLE

Lundi soir, Macron semble recycler ses réponses aux crises du quinquennat précédent. Le décor de l'Élysée est le même que lors des grandes heures du mouvement des gilets jaunes, de l'épidémie de Covid-19, ou du déclenchement de la guerre en Ukraine. «Je me rappelle, il y a quatre ans, presque jour pour jour, je m'exprimais sous cette forme devant vous. Notre-Dame de Paris venait de brûler et je vous disais dès le lendemain que nous rebâtirions en cinq ans, s'est-il autocité. Que n'avais-je alors entendu? Et tous les commentateurs nous ont dit : "Impossible!"» Emmanuel Macron utilise la grosse ficelle de la reconstruction de la cathédrale, en bonne voie d'être reconstruite dans les temps «parce qu'il y a eu la volonté de chaque jour et la mobilisation de tous», pour inciter les Français à le croire une nouvelle fois sur parole. «Nous avons devant nous cent jours d'apaisement, d'unité, d'ambition et d'action au service de la France, c'est notre devoir et je nous fais confiance, je vous fais confiance pour y arriver», énonce-t-il.

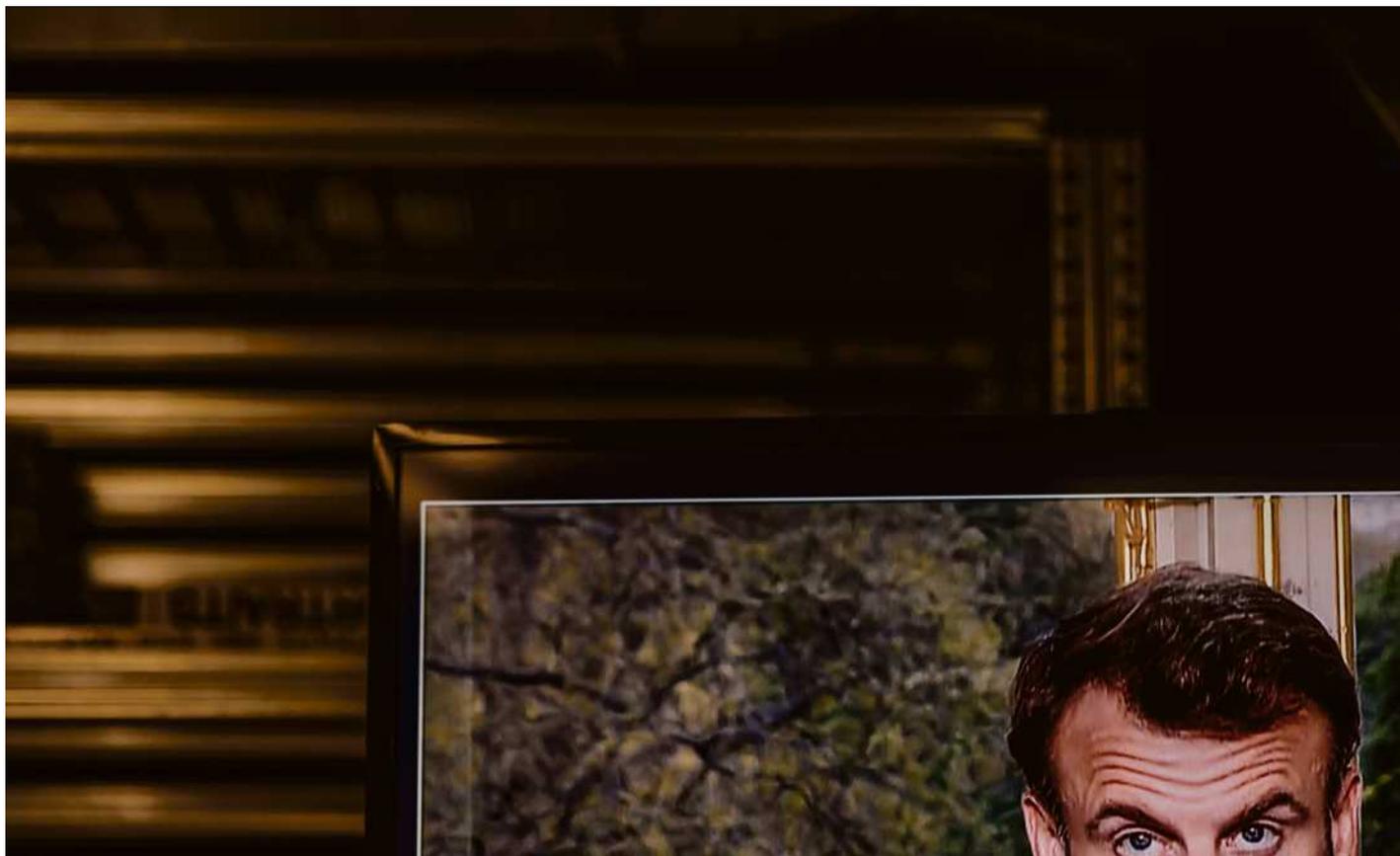
Du déjà-vu, déjà entendu. Reprenant les trois chantiers qu'il avait déjà présentés le 22 mars (travail, justice, ordre républicain et démocratie), des progrès pour «mieux vivre» en matière d'éducation et de santé), Macron a ouvert les tiroirs pour donner plus de concret. Oubliées les grandes réformes, son camp veut des «objets» pour lutter contre «les irritants du quotidien», selon les tics de langage entendus ces derniers jours. Peu d'annonces pourtant : réforme du lycée professionnel et «accompagnement» des bénéficiaires du RSA vers un retour à l'emploi. L'idée d'ouvrir une discussion sur les revenus, l'évolution des carrières, le partage de la richesse et l'«usure professionnelle» (pour ne pas dire pénibilité) déjà lancée, a été réemballée en «pacte de la vie au travail». Une négociation censée être le fruit, dans les prochaines semaines, «du dialogue social et d'accords très concrets au niveau national», prévoit Macron. Pour ce faire, il faudrait que les partenaires sociaux retrouvent le chemin de l'Élysée. La première invitation a été boudée par l'intersyndicale qui compte rester injoignable au moins jusqu'au 1er mai, avec l'espoir d'«un raz de marée populaire et historique», selon Sophie Binet. C'est en tête-à-tête avec les organisations patronales

que le chef de l'Etat formulera son souhait d'«agir de manière plus vigoureuse» pour que «le travail paie mieux». Côté «ordre républicain et démocratique», Macron fait miroiter des annonces... pour plus tard : un plan en mai de lutte contre la fraude sociale et fiscale et des mesures contre l'immigration illégale qui pourraient recycler des éléments de la loi sur l'immigration du ministre de l'Intérieur, Gérald Darmanin, laissée en suspens. Sans donner de nouvelles de son Ovni institutionnel, le conseil national de la refondation (CNR) censé plancher notamment sur l'éducation et la santé, le Président a rappelé sa volonté de corriger la situation des 6000 patients atteints de maladies chroniques pas encore dotés d'un médecin traitant et de voir les professeurs absents «systématiquement remplacés». Et s'est contenté d'un teasing : «Dès la rentrée, notre école va changer à vue de œil.» Idem pour la présentation de sa planification écologique, promise en grande pompe, voilà pile un an, entre les deux tours de l'élection présidentielle.

## PIED EN DEHORS

«Une économie plus verte et respectueuse de notre terre et de nos paysages, n'est pas un rêve mais la réalité», vend-il, façon slogan publicitaire. Au détour d'une phrase, Macron affirme que «la Première ministre détaillera la semaine prochaine ces trois chantiers prioritaires». Façon sobre de la confirmer, sans non plus lui tresser des lauriers. Mais une indication toujours plus chaleureuse que cet encouragement menaçant lancé à son endroit le 22 mars : «J'espère qu'elle y parviendra.» Chargée il y a trois semaines d'échafauder ce nouvel agenda législatif et, plus délicat, d'«élargir la majorité», Elisabeth Borne s'est attelée sans illusion à cette mission impossible. Faute de décrocher le soutien des LR, elle a admis logiquement samedi que «si l'heure n'est pas aux coalitions, des majorités sont possibles, projet par projet».

Pour partir à la reconquête des Français, Macron entend remettre rapidement le pied en dehors de Paris. Un déplacement en milieu de semaine, encore non confirmé par l'Élysée, est en cours de calage. L'agenda devrait se garnir avec d'autres sorties thématiques. Se montrer «à portée d'engueulade» suffira-t-il à purger la colère? Sans doute pas, mais son camp veut en finir avec l'image d'un Président happé par les sujets internationaux ou cloîtré à l'Élysée. Empêché. Ses soutiens rêvent de retrouver les bains de foule musclés de l'entre-deux-tours de la présidentielle de 2022, soufflant que c'est «dans l'adversité» que Macron serait bon. Jean-Luc Mélenchon, lui, l'a jugé «complètement hors de la réalité» lundi soir. «Les casserolés sonnent plus juste», a tweeté le leader de La France insoumise, en écho aux ustensiles que les opposants de la réforme des retraites faisaient retentir devant des mairies à l'heure où le Président s'exprimait. ♦



Emmanuel Macron lors de son allocution, lundi.

## Malgré la «porte ouverte», les syndicats fermes sur leur position

**Après l'allocution de Macron, les syndicats ont fustigé «l'espèce de vide dans l'intervention» du Président et regardent vers le 1<sup>er</sup> Mai. Ils ne répondront pas à son invitation à l'Élysée ce mardi.**

Fin, la «séquence retraites»? Pareil à un abonné Netflix en pleine séance de *binge-watching*, Emmanuel Macron voudrait passer à l'épisode suivant sans même attendre la fin du générique. Après deux minutes consacrées à ses regrets que la réforme n'ait pas été «acceptée», il a ainsi consacré une bonne part de son allocution diffusée lundi soir à l'évocation d'un nouveau chantier, un «pacte de la vie au travail» pour «améliorer les revenus des salariés, trouver des solutions à l'usure professionnelle, accroître l'emploi des seniors et aider aux reconversions»... Mais ce mardi, seul le patronat se rendra à l'Élysée à l'invitation du chef de l'État pour évoquer ces sujets. Pour Laurent Berger, qui réagissait à chaud sur BFM TV, l'allocution présidentielle comportait «une espèce de vide» et n'a en rien apaisé «la meurtrissure» causée par la réforme: «Il n'y a rien dedans qui soit une forme de considération à l'égard des travailleurs et travailleuses», a estimé le secrétaire général de la CFDT. «Cette allocution aurait pu être faite par ChatGPT, il y avait un côté très désincarné et on se demande depuis trois mois dans quel pays il vit,

commentait parallèlement son homologue de la CGT, Sophie Binet, sur LCI. Pour elle, «il n'y aura pas de retour à la normale s'il n'y a pas de retrait de la réforme des retraites». De fait, les représentants des salariés aimeraient bien ajouter une scène après le défilement des crédits, et pourquoi pas un énorme twist. Comme ils l'ont écrit vendredi soir dans leur communiqué post-décision du Conseil constitutionnel, les représentants des salariés pensent que «ce n'est pas fini». D'ailleurs, comment cela pourrait-il l'être? «Il y a une aspiration des gens qu'on représente à ce qu'on ne lâche pas l'affaire», résume François Hommeril, le président de la CFE-CGC. «On ne décroche pas la fin d'une mobilisation, ni le Président ni nous», pense aussi Benoît Teste, secrétaire général de la FSU. «Plus le temps passe, plus les gens voient la brutalité et, surtout, la vivente», affirme Thomas Vacheron, chargé des retraites à la CGT.

«Baraque». Reste à voir comment porter cette aspiration dans les jours et les semaines à venir. Faut-il placer tous les espoirs dans le second référendum d'initiative partagée, déposé par la gauche sénatoriale et en cours d'examen par le Conseil constitutionnel? Dans des attaques fructueuses devant le Conseil d'État contre les futurs décrets d'applications de la réforme? Ou bien dans les cortèges du 1<sup>er</sup> Mai –le premier unitaire depuis 2009– que l'intersyndicale au complet veut «exceptionnel et populaire», du genre à «casser la baraque» – au sens figuré, attention! – comme

l'a dit Laurent Berger? Pour l'heure, c'est vers cette date que tous les regards se concentrent. Mais cela n'exclut pas, d'ici là, des actions plus sectorielles et localisées. Jeudi, l'intersyndicale de la SNCF (CGT, Unsa, SUD rail, CFDT) veut organiser une «journée d'expression de la colère cheminote». Parallèlement, la CGT appelle à «poursuivre la mobilisation sous toutes ses formes pacifiques, notamment avec les temps forts par les territoires et professions», ce jour-là et le 28 avril.

De quoi ébrécher l'unité syndicale? Même posée dans des termes préservant les prérogatives de l'intersyndicale (la CGT n'appelle pas à une journée nationale interprofessionnelle), cette initiative isolée ne suscite pas un enthousiasme débordant chez les partenaires de la centrale de Montreuil. Laurent Berger ne l'a-t-il pas critiquée à demi-mot quand il a rappelé, lundi sur France 2, que «depuis le début, ce qui fait notre force, c'est que quand on décide quelque chose ensemble, on s'y tient collectivement», et qu'il «faudra continuer de le faire»? Avant d'ajouter: «Il n'y a pas de fissure, mais il y a une exigence de rigueur collective.» «C'est complémentaire, pas concurrent», veut rassurer Thomas Vacheron, qui pense que ces mobilisations «servent à cadencer» le mouvement social afin que celui-ci ne s'esouffle pas. Tout comme les concerts de casseroles qui ont été mis en musique à l'allocution présidentielle, ou les comités d'accueil syndicaux qui attendent tous les ministres en déplacement, comme cela s'est vu lundi matin sur le site de Duralex, visité par le ministre de

l'Industrie, Roland Lescure. «Ils ne seront tranquilles nulle part», a résumé Simon Du-teil, codélégué général de Solidaires.

Derrière les différences de méthode, l'unanimité syndicale ne montre aucun signe de faiblesse sur le fond. Hors de question, disent les représentants des travailleurs, de se laisser embarquer dans l'agenda de l'exécutif qui veut maintenant parler salaires, conditions de travail et emploi des seniors en vue d'une nouvelle «loi travail» qui pourrait être dévoilée durant le printemps. Ces sujets, les syndicats avaient tous demandé qu'ils soient abordés avant d'envisager des mesures pour rééquilibrer le système des retraites. «Sur les salaires, on lui disait déjà le 12 juillet, sur sa loi pouvoir d'achat, que c'est avec la paye qu'on remplit le frigo, pas avec des bons alimentaires ou énergétiques», a rappelé Frédéric Souillot lundi sur France Info, en évoquant un communiqué publié l'été dernier par l'intersyndicale.

«Pas décent». «Evidemment qu'on veut aller parler de tout ça», a répété Laurent Berger lundi matin sur France 2. «Mais le faire quarante-huit heures après avoir promulgué une loi que des millions de travailleurs ont contestée dans la rue, que l'opinion continue de contester massivement, ce n'est pas décent», selon le secrétaire général de la CFDT. Le boycott se décline d'ailleurs dans plusieurs secteurs de la fonction publique. Dans la territoriale, aucune instance ne s'est tenue depuis un communiqué intersyndical du 30 mars, et aucune n'est prévue dans l'immédiat. De même, les fédérations syndicales du ministère des Finances ne participeront pas aux instances prévues cette semaine, dont un comité social d'administration ce mardi avec le ministre Gabriel Attal, ont-elles annoncé lundi. Là non plus, il n'est pas question de passer à l'épisode d'après.

FRANTZ DURUPT

# ÉDITOS/

Le journaliste écolo est soit naïf, soit de mauvaise foi. PHOTO N. BERZANE, ABACA

## Non Hugo Clément, ce n'est pas en allant chez «Valeurs actuelles» qu'on parle aux électeurs du RN

Par **NICOLAS MASSOL**  
Journaliste au service Politique

Commençons par le moins désagréable : pour avoir assisté en direct au débat entre Hugo Clément et Jordan Bardella, à la soirée de *Valeurs actuelles* jeudi soir, on a été plutôt impressionné par les talents rhétoriques du journaliste écolo de France Télévisions. Précis, calme et convaincant, l'ancienne star du *Petit Journal* puis de *Quotidien* a même été assez gentil pour glisser une petite provocation, à la fin du show, aux adeptes de la corrida et de la chasse à courre qui, jusque-là sous le charme du bobo, ont pu se rassurer en le sifflant copieusement. Du vrai travail de pro qui a permis, soyons justes, de mettre au jour l'absence totale de réflexion du patron du Rassemblement national (RN) sur les sujets écologiques, en dehors de formules rebattues – le «localisme» et le «patriotisme économique» – ou d'attaques pré-

parées contre les écolos «wokistes» (souvent «hystériques») et autres Sandrine Rousseau qui font toujours se gondoler le public à mèche de l'hebdomadaire d'extrême droite. On passera rapidement sur l'opportunité d'aller débattre avec l'extrême droite dans un événement organisé par l'extrême droite : vieux débat aux arguments bien connus. Notons simplement qu'un tel échange aurait été possible et tout aussi efficace, sinon plus, sur une chaîne de télévision. Qui aurait reproché à Hugo Clément, journaliste de formation, d'aller porter la contradiction au président du RN sur une émission politique grand public? Clément choisit ici de participer à la soirée promotionnelle d'une marque dont il fait la publicité. Libre à lui. A sa décharge, le journaliste ne vient pas seulement donner un coup de pouce à *Valeurs actuelles* : lui aussi est en promo, pour son nouveau média, *Vakita*, lancé à l'automne.

Quoi de mieux qu'une polémique de plusieurs jours pour se donner de la visibilité? Là où Hugo Clément devient franchement agaçant, c'est quand il cherche à justifier sa démarche en taxant de «sectarisme» ceux qui la critiquent. «Qu'on le veuille ou non, Marine Le Pen a recueilli 41% des suffrages exprimés lors de la dernière présidentielle. Cela représente 13 millions de citoyens. Ne pas leur parler n'est pas une option envisageable», écrit-il sur Twitter. *On n'arrivera à rien si on considère que les gens qui votent pour le RN ou qui représentent ce parti doivent simplement être ignorés. Évidemment qu'il faut aller leur parler d'écologie, essayer de les convaincre et déconstruire les contrevérités qui peuvent être dites.* Et voici ceux qui refusent d'aller coller leur tête sur une affiche promotionnelle au côté de tout le gratin de l'extrême droite, rangés dans le camp des bobos méprisant l'électeur frontiste.

Sauf que l'immense majorité des gens qui votent RN ne paient pas 35 euros un billet pour aller écouter François-Xavier Bellamy, Stanislas Rigault, Matthieu Bock-Côté ou Christine Kelly parler de péril civilisationnel dans le XV<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Il suffit, pour cela, d'allumer CNews à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Personne ne peut gober cette énormité, et Hugo Clément est soit naïf, totalement ignorant de la sociologie de l'électorat RN, soit de très mauvaise foi. Les cadres lepénistes croisés à l'événement en étaient bien conscients : ce public bon chic bon genre de l'ouest parisien ne vote pour eux qu'à reculons. Pire : il a au fond toujours méprisé Marine Le Pen et ses électeurs, trop populaires et pas assez conservateurs sur les questions morales. D'où, pour Jordan Bardella et sa garde rapprochée, un certain plaisir revanchard à aller narguer ceux qui les ont toujours regardés de haut mais qu'ils ont

battus à plate couture dans les urnes. La présence du jeune chef du RN au débat? Aller draguer du zemmouriste. En aucun cas, s'adresser aux «13 millions de citoyens» qui ont voté pour sa patronne. Mais Hugo Clément le sait : pour faire le buzz sur les réseaux sociaux, il est plus indiqué d'aller se faire mousser dans un show réac, sulfureux et friqué à la porte de Versailles, que d'aller se faire suer dans une salle des fêtes du bassin minier ou des environs de Carpentras. Il aura du mal à convaincre beaucoup de monde que c'est par amour des électeurs d'Hénin-Beaumont ou de Denain qu'il est allé s'afficher sur la scène de l'hebdo de la bourgeoisie radicale. Aussi, de grâce, Hugo Clément, faites vos affaires. Si vous voulez parler au plus grand nombre – et donc aussi aux électeurs du RN –, continuez à faire vos excellents documentaires. *Sur le front*. Mais ne vous faites pas passer pour ce que vous n'êtes pas. ◀



## Vu de l'étranger, Macron sur la pente glissante de l'illibéralisme

Par **THOMAS LEGRAND**  
Chroniqueur politique

Emmanuel Macron représente aujourd'hui l'inverse de ce qu'entendait incarner le candidat Macron en 2017. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder l'image que renvoie désormais le Président auprès de la presse internationale. Les articles des correspondants basés à Paris ne laissent plus de doute sur ce que la France commence à représenter dans cet ensemble européen, havre de démocratie mondiale, siège de l'Etat de droit. Les démocraties européennes s'interrogent et se sentent fragilisées par des forces illibérales, populistes. Jeune chef de l'Etat, Emmanuel Macron était encore, au moment de sa réélection, l'une des têtes de pont de la démocratie libérale (au sens politique du terme). Au début de son premier mandat, le mouvement des gilets jaunes était apparu comme une irruption atypique d'une minorité qui tardait à s'adapter à la modernité. Les gilets jaunes avaient réagi à l'idée d'une taxe carbone, donc

d'une évolution souhaitable mais mal emmanchée. Leur indistinction idéologique pouvait en faire, aux yeux des étrangers qui observent la France, l'équivalent de ces «petits blancs» qui, aux Etats-Unis ou au Royaume-Uni, votent, par angoisse du déclassement, pour Donald Trump ou le Brexit. De loin, les violences des forces de l'ordre pouvaient encore passer pour des fautes d'une police mal préparée face à une révolte erratique d'éléments non syndiqués, parfois quasi factieux, nourris aux fake news. Le jeune et trop pressé président français avait cependant répondu habilement à cet accès de colère par un grand débat itinérant et une expérience de démocratie participative innovante, la Convention citoyenne sur le climat. Bref, les observateurs étrangers pouvaient encore avoir l'illusion d'un Emmanuel Macron qui tentait de «révolutionner», pour reprendre son mot, la façon de faire vivre la démocratie française. Vu de l'extérieur, la France s'en sortait bien et Emmanuel Macron tenait bon la barre de la démocratie libérale dans un monde assailli par l'illibé-

lisme politique. Le «*Make our planet great again*», scandé en 2017 pour répondre à la brutalité basique du «*Make America great again*» d'un Trump qui venait de retirer la signature de son pays de l'accord de Paris, était resté la marque la plus saillante, vue de l'étranger, de ce chef moderne de l'Etat français. Mais aujourd'hui tout est renversé. Macron est devenu Norcam. Evoquant la manière brutale dont la police agit face aux manifestants, le quotidien allemand *Der Tagesspiegel* se demande si les «*affreuses scènes observées en France ne seraient pas l'occasion de s'interroger sur les idées reçues s'agissant de la démocratie en France*». Et de poursuivre : la France serait-elle sur la pente polonaise ou hongroise? Voilà les questions bien embarrassantes que suggèrent les graves et incessantes dérives du maintien de l'ordre mais aussi la surdité du pouvoir face à une mobilisation massive, largement soutenue par la population. Les positions subtiles du Président s'agissant du conflit sino-taïwanais ont achevé de semer le doute sur la scène internationale. Macron n'est

plus, aux yeux du monde, le grand démocrate moderne, portant à sa mesure l'espoir d'éviter la vague illibérale et populiste qui semble s'abattre inéluctablement sur le monde. Il apparaît désormais comme l'incarnation arrogante de l'isolement du pouvoir, comme le vecteur des lobbys, l'un des maillons faibles du monde démocratique. De jeune président ouvert et conscient des grandes transitions (démocratiques et écologiques) que le monde devra enclencher, Macron est devenu celui qui discute trop avec Poutine, qui réprime brutalement pour préserver un modèle agricole dépassé, qui s'enferme dans la bulle monarchique. L'obstination butée, et démocratiquement immature, de Macron sur le report à 64 ans de l'âge légal de départ à la retraite inquiète désormais au-delà de nos frontières. Pour les démocraties voisines, Emmanuel Macron est devenu l'incarnation du glissement vers l'illibéralisme. Un glissement d'autant plus pernicieux et inquiétant que cet antimoderne avait si bien su prendre les atours de la modernité. ▶



## 45°C en Thaïlande, 44°C en Inde... l'Asie déjà dans la fournaise

La saison chaude débute à peine que plusieurs records de température sont déjà battus de l'Asie centrale jusqu'à l'Asie du Sud-Est. Le réchauffement climatique rend les vagues de chaleur plus fréquentes, plus intenses et plus précoces. PHOTO AFP

# EXPRESSO



Image satellite de l'aéroport de Khartoum où deux avions ont pris feu, dimanche. PHOTO AP

# Au Soudan, «les deux parties semblent s'être lancées dans une lutte à mort»

**Le chercheur Clément Deshayes revient sur l'origine des affrontements entre l'armée et les FSR, qui ont fait au moins 97 victimes civiles depuis samedi. Et table sur la pression de pays alliés pour éviter l'escalade.**

Recueilli par  
**LUC MATHIEU**

Des habitants barricadés sans eau ni électricité, des hôpitaux évacués faute de poches de sang et d'équipement pour soigner les blessés, une ville dont les rues ne sont plus parcourues que par des soldats et des hommes en armes. Khartoum, capitale du Soudan, a vécu lundi un troisième jour d'affrontements entre l'armée, dirigée par le général Abdel Fattah al-Burhane, et les Forces de soutien rapide (FSR) du général Mohamed Hamdane Daglo. Les deux s'étaient ligués pour le coup d'Etat de 2021, mais

leur rivalité croissante les a transformés en ennemis.

Ils se battent au cœur de Khartoum avec des armes lourdes, l'armée n'hésitant pas à utiliser l'aviation. Personne ne sait vraiment qui contrôle quoi. Les FSR ont affirmé s'être emparées de l'aéroport et être entrées dans le palais présidentiel, ce qu'a démenti l'armée. Dans des communiqués diffusés par la télévision d'Etat, celle-ci dit avoir regagné du terrain. Au moins 97 civils ont été tués et 942 blessés depuis samedi, selon le syndicat des médecins. La trêve proposée dimanche par l'ONU n'a pas été suivie, pas plus que les appels lundi de Londres et Washington à «la cessation immédiate» des violences. Selon Clément Deshayes, anthropologue et chercheur à l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (Irssem), le principal espoir d'éviter une escalade et une généralisa-

tion du conflit réside dans les pressions que les Emirats arabes unis, l'Arabie Saoudite, l'Égypte et les Etats-Unis pourront appliquer aux belligérants pour qu'ils acceptent une médiation.

**Les combats qui ont éclaté à Khartoum étaient-ils prévisibles ?**

Oui, en partie. L'escalade de la tension entre l'armée et les FSR, qui a débüté en novembre, a progressé jusqu'à un point critique ces derniers jours. Les Soudanais s'attendaient à une confrontation dans les jours ou semaines à venir. Mais c'est l'ampleur de l'affrontement, sa brutalité, qui surprend. Il y a une sidération parmi les analystes et les chercheurs qui suivent le Soudan.

**Comment ces tensions sont-elles nées ?**

L'élément déclencheur est la réforme du secteur de la sécurité, avec l'intégration des FSR à l'armée. La ques-

tion se pose depuis la révolution et la chute d'Omar el-Béchir, en avril 2019, mais elle est devenue particulièrement sensible car elle constitue le dernier nœud de la négociation dans le cadre d'un transfert de pouvoir vers les civils qui aurait dû avoir lieu la semaine prochaine. C'est cela qui a mis le feu aux poudres mais sur le long terme, deux armées parallèles ne peuvent pas coexister. Les FSR ont été créées en 2013, lors de la guerre du Darfour. Ces forces se sont structurées et progressivement autonomisées, notamment en participant à la guerre au Yémen, au côté des Emirats arabes unis et de l'Arabie Saoudite, et en Libye. Elles ont des ressources économiques, des soutiens internationaux puissants, des régiments de blindés, de génie civil. Nous ne sommes pas dans une guerre de petits groupes armés.

**Un conflit généralisé est-il encore évitable ?**

La situation est extrêmement inquiétante car les deux parties semblent s'être lancées dans une lutte à mort, très violente, avec des bombarde-

ments à l'artillerie lourde dans les rues de Khartoum. Nous sommes face à des forces armées qui ont chacune plus de 100 000 hommes et peuvent mobiliser davantage si besoin. Et aucune ne semble prête à prendre le dessus, d'où un risque d'enlèvement. Mais la bonne nouvelle est que la société soudanaise tient bon. Les autres groupes armés régionaux et les partis politiques appellent à la médiation et à la désescalade. Ils ne veulent pas d'une généralisation du conflit et demandent à la communauté internationale de faire pression pour un retour à la table des négociations.

**Quels sont les pays les plus à même d'obtenir une désescalade ?**

Il y en a trois primordiaux : l'Égypte, l'Arabie Saoudite et les Emirats arabes unis. S'ils ne soutiennent pas les mêmes acteurs (l'Égypte soutient l'armée et les Emirats les FRS), ils sont par ailleurs alliés et n'ont aucun intérêt à une escalade militaire au Soudan. D'abord parce que cela déstabiliserait une région qui est déjà en difficulté

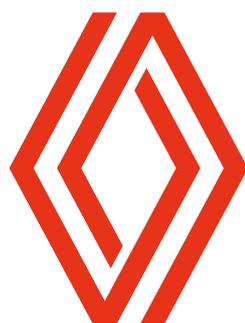
mais aussi parce qu'il serait aberrant de se livrer une guerre par intermédiaires. Ces pays auront d'autant plus de poids qu'ils ont armé et financé les belligérants. Les Etats-Unis ont aussi une importance centrale. Ils ont mis beaucoup de pression pour pousser les généraux à accepter une transition vers un pouvoir civil.

**La transition démocratique pourra-t-elle être relancée ?**

Elle est la première victime des affrontements. Aucun des deux belligérants n'a jamais vraiment accepté de jouer le jeu d'une transition. Ils sont en compétition pour le pouvoir, et à moins qu'ils soient extrêmement affaiblis par la guerre, ils n'auront aucun intérêt à transmettre le pouvoir à des civils après avoir éliminé leur ennemi. Il y a donc deux scénarios très sombres : l'escalade des affrontements, et une victoire d'un des deux camps qui aura des conséquences extrêmement néfastes pour la transition civile et la dynamique révolutionnaire soudanaise.



**INTERVIEW**



**50 ans que  
vous roulez  
à gauche  
et pas  
un accident**

## LA LISTE

Des nouvelles  
des JO  
de Paris 2024LE CONSEIL  
CONSTITUTIONNEL SAISI

Les députés LFI et EE-LV contestent le projet de loi pour les JO 2024. Ils estiment que des mesures sécuritaires contreviennent à l'individualisation des peines et au droit au respect de la vie privée.

DES APPELS À LES  
PERTURBER

#PasDeRetraitPasDeJO, le hashtag fleurit sur Twitter demandant le retrait de la loi sous menaces de perturbations des JO. Laurent Berger, leader de la CFDT, s'est déclaré opposé à toute action de ce genre.

DES FAUX BÉNÉVOLES  
SABOTEURS ?

Selon le Parisien, des activistes voudraient s'infiltrer parmi les 45 000 volontaires pour saboter les JO. Les bénévoles feront l'objet d'une enquête administrative préalable, aversent les organisateurs.

## Incendie dans les Pyrénées-Orientales : «En avril, c'est pas normal»

Près d'un millier d'hectares ont brûlé dimanche entre Cerbère et Banyuls-sur-Mer. Gérald Darmanin s'est rendu sur place lundi.

Par  
**SARAH FINGER**  
Envoyée spéciale à Cerbère  
Photo **DAVID  
RICHARD. TRANSIT**

Le long de la petite route bucolique qui relie Banyuls à Cerbère, à quelques kilomètres de la frontière espagnole, les flancs des coteaux brûlés dévalent jusqu'à la mer. Étrange contraste entre une Méditerranée qui scintille au soleil et ces pentes calcinées sur lesquelles ne s'élèvent plus que des squelettes d'arbres. Nul touriste aujourd'hui sur cette belle route côtière, mais un chapelet de véhicules rouges : les camions et les tout-terrains des pompiers sillonnent toute la zone en permanence depuis dimanche.

«Le feu a démarré vers 9h30 entre la plage de Peyrefitte et la nationale», raconte le lieutenant Frédéric Rouillard, chef du centre des sapeurs-pompiers de Cerbère. «Le vent qui tourbillonnait a provoqué un développement du feu en étoile. Même si nous sommes rapidement arrivés sur place, c'était impossible de maîtriser cet incendie. Alors il a fallu se concentrer sur les points sensibles, autrement dit les habitations.»

**Collyre.** Ce sapeur-pompier volontaire n'a pas dormi depuis vingt-quatre heures. Un de ses collègues lui tend un collyre pour soigner ses yeux rouges et larmoyants. La fumée et la fatigue lui ont brouillé le regard, mais pas l'esprit : «Ce qui n'est pas habituel, ce n'est pas tant l'ampleur de ce feu que la saison. Avril, c'est pas normal. C'est



«Une origine humaine est quasiment certaine», note le ministre de l'Intérieur.

un feu qu'on aurait dû faire en plein été.» Un vent d'enfer et une sécheresse exceptionnelle : chacun connaît ici quels furent les ingrédients qui ont conduit à ce funeste cocktail. Un pompier chargé d'évacuer les combattants du feu intoxiqués par la fumée trouve difficilement les mots : «Les collègues ont pris un max de risques pour défendre chaque maison. Il a fallu sortir de ce brasier une quinzaine de gars. La chaleur, la fumée, la fatigue... Tant que vous ne l'avez pas vécu, vous ne pouvez pas imaginer.»

Et pourtant, lundi matin, ils étaient présents en nombre, ces sapeurs-pompiers, au garde-à-vous, tandis que Gérald Darmanin débarque à Banyuls pour les féliciter. «Il n'a pas plu depuis plus de

cinq mois dans les Pyrénées-Orientales», rappelle le ministre de l'Intérieur, après avoir égrainé quelques chiffres : près de 600 sapeurs-pompiers ont combattu cet incendie qui a sauté la frontière et ravagé en Espagne environ 130 hectares. Un pompier a été légèrement intoxiqué par les fumées. Quant aux causes de cet incendie, elles ne sont pas encore connues, mais une «origine humaine est quasiment certaine».

«Étincelles». De fait, tous ici misent sur la prévention pour éviter une nouvelle catastrophe. Mais les élus locaux réunis ici pour saluer le ministre s'inquiètent déjà de la suite. L'un d'eux confie : «On espère que les gens vont faire attention, mais quand vous savez qu'un simple mé-

got suffit à déclencher tout ça... Et on demande aux propriétaires de débroussailler leur terrain, mais une débroussailluse peut aussi faire des étincelles et provoquer un feu de garrigue!» A Cerbère, le gymnase n'accueille plus de résidents menacés par les flammes. Chacun a pu rentrer chez soi, mais les stigmates sont là. A la maison de la presse, Paqui retient ses larmes. «Mon fils est vigneron. Il avait aussi des amandiers, des oliviers, un hangar avec tout son matériel... On est allés voir ce matin. Tout a brûlé. Dix ans de travail partis en fumée.» Elle lâche : «Et vous savez quoi ? L'endroit où se trouvaient tous les biens de mon fils s'appelle Casa Cremada. Maison brûlée en catalan...» Dans la boutique de Paqui, personne n'a le cœur à rire. ◀

## «Plas-la»

C'est, en créole, la traduction de la Place d'Annie Ernaux, publié mercredi chez Carabédions. L'autrice devient alors le premier écrivain non antillais publié de son vivant en créole. Dans ce roman autobiographique, Annie Ernaux décrit le quotidien de son père, un ouvrier normand devenu un petit commerçant qui espère que sa fille puisse s'en sortir grâce aux études. Signée Hector Pouillet, la traduction du récit se déploie ainsi : «Elle était patronne à part entière, en blouse blanche. Lui gardait son bleu pour servir.» Ce qui, en créole, donne : «Manman, abiyé èvè blouz blan a-yi-y, té toutafètman on patwòn. Papa, li té ka gadé blé a travay a-yi-y pou sévi moun.» Annie Ernaux était déjà publiée en 42 langues au moment d'obtenir son prix Nobel, il y a six mois.

## «Pour les malades du sida, vieillir est une victoire»

C'est rare, un militant qui vieillit aussi bien. Francis Carrier a 68 ans. Le temps a beau passer, il est toujours dans le ton. Hier troubadour dans un groupe musical, puis dans les années 90 investi dans la lutte contre le sida. Et aujourd'hui, à fond dans le combat pour que les vieux puissent décider de leur vie, comme en témoigne son livre tout juste paru, *Vieillir comme je suis : l'invisibilité des vieux LGBTQI+*. Né à Toulouse, lui, gay de 23 ans, découvre qu'il est touché par le VIH. C'est le tout début de l'épidémie : «En 1987, je me cherchais, je souhaitais m'engager, me rendre utile, me rassurer peut-être, je venais d'apprendre que j'étais séropositif. Mais j'ai trouvé beaucoup plus. Non seulement j'ai rencontré à Aides des gens extraordinaires avec qui j'ai pleuré, ri et lutté. Mais j'ai appris que l'on ne doit pas se soumettre à la fatalité.» Lors d'une

cérémonie en hommage à Daniel Defert, fondateur d'Aides mort le 7 février, il redisait : «J'ai appris à ne pas se considérer comme des victimes, mais des acteurs.»

Militant à l'association Les Petits frères des pauvres, le voilà avec Véronique Fournier à l'attaque du

AUX PETITS  
SOINS

silence imposé aux vieux, lançant le Collectif national autoproclamé de la vieillesse. Il ne change pas, en colère quand il entend les politiques publiques sur le grand âge se borner à définir le nombre de nouvelles places. En colère encore quand il a le sentiment que le seul discours sur la vieillesse qui s'impose est médical. Puis il revient au point de départ : «Je suis un survivant. Des survivants porteurs de la mémoire de ceux qui ne sont plus là. Pour les malades du sida, vieillir est une victoire.»

ÉRIC FAVEREAU

A lire en intégralité sur Libé.fr.



**Chronique «Le petit vocabulaire du vin»: les pépites de l'œnotourisme pour éviter les gros pépins**

Quand on aime le vin, entrer dans un chai, respirer cette odeur de bois et de raisins et discuter avec celui ou celle qui l'a fait est déjà un grand bonheur. Parfois, les domaines proposent un petit plus non négligeable qui agrmente la visite. Pour s'y retrouver, Libé sélectionne les meilleures offres pour les week-ends de mai. PHOTO CHARLÈNE PELUT

**«La pénurie de pilule franchit une étape supplémentaire. Elle affecte le droit des femmes à l'IVG.»**



**LAURENCE ROSSIGNOL**  
vice-présidente PS du Sénat, dans un courrier au ministre de la Santé, François Braun

Alors que des menaces d'interdiction planent au-dessus de la pilule abortive RU486 aux Etats-Unis, la France se retrouve, elle, confrontée à des pénuries, s'alarme l'Observatoire de la transparence dans les politiques du médicament. L'alerte a été donnée par les professionnels et antennes départementales du Planning familial. Ces dernières sont confrontées «depuis plusieurs semaines à des difficultés d'approvisionnement en pilules abortives», explique la présidente du Planning familial, Sarah Durocher. Elle ajoute: «Ces alertes sont préoccupantes car elles constituent une entrave pour les personnes qui veulent avorter.» La vice-présidente PS du Sénat, Laurence Rossignol a envoyé un courrier en ce sens lundi au ministre de la Santé, François Braun. Dans un message publié sur Twitter, elle exhorte le gouvernement à «agir en urgence» pour garantir le droit à l'IVG.

**Crash du Rio-Paris: Airbus et Air France relaxés**

Près de vingt minutes de lecture d'un jugement qui, tour à tour, suscite l'espoir puis le désarroi parmi les familles des 228 victimes de l'accident du vol Rio-Paris survenu le 1<sup>er</sup> juin 2009. Lundi, la présidente de la 31<sup>e</sup> chambre correctionnelle débute en évoquant ce qui caractérise un homicide involontaire: «Trois éléments, une faute, un lien de causalité certain et un dommage [...] L'existence du dommage est incontestable.»

Mais la conclusion de l'énoncé est une douche froide pour les familles: «En l'absence de lien de causalité, le tribunal relaxe Airbus et Air France.» La décision déclenche un «non!» collectif sur le banc des parties civiles, qui tient autant de la sidération que de la colère.

La magistrate poursuit la lecture du jugement et annonce qu'Airbus et Air France sont, en revanche, reconnus civilement responsables du fait de la perte de toute chance de survie des passagers, compte tenu d'une série de dysfonctionnements observés. Notamment le gel des instruments de navigation: les sondes Pitot, qui enregistrent la vitesse de l'avion, tout comme de formation spécifique des pilotes sur l'attitude à tenir quand un Airbus A 330 «décroche» et tombe en piqué alors qu'il est à 10 000 mètres d'altitude. Le constructeur Airbus et la compagnie Air France devront donc indemniser les familles de victimes. Les modalités seront déterminées lors d'une audience fixée le 4 septembre.

Les deux entreprises mises en cause ressortent néanmoins vierges de toute condamnation pénale. Immédiatement après la lecture du jugement, les familles de victimes ont exprimé leur colère par la voix notamment de Denis Linguet, vice-président de l'association Entraide AF 447: «C'est un jour de deuil [...] Il y a eu une volonté de relaxe afin de ne pas entamer la réputation de deux fleurons européens. Notre combat s'arrête aujourd'hui. Notre engagement a été vain mais reste légitime.» Un potentiel recours contre cette décision est maintenant entre les mains du parquet général de la cour d'appel de Paris qui, seul, peut faire appel de cette décision.

**FRANCK BOUAZIZ**

**SIÈNE COGO**



**Russie L'opposant Vladimir Kara-Mourza condamné à vingt-cinq ans de prison**

Un tribunal de Moscou a condamné l'opposant russe et ancien journaliste Vladimir Kara-Mourza à vingt-cinq ans de prison, lundi, pour «haute trahison», diffusion de «fausses informations» sur l'armée russe et travail illégal pour une organisation «indésirable». Le militant pro-démocratie, âgé de 41 ans, est l'une des dernières figures de l'opposition à Vladimir Poutine se trouvant encore sur le sol russe. En détention provisoire depuis avril 2022, Vladimir Kara-Mourza a failli mourir après avoir été, selon lui, empoisonné à deux reprises, en 2015 et 2017, des tentatives d'assassinat qu'il attribue au pouvoir russe. Maria Eismont, l'une des avocats de l'opposant, a annoncé que ce dernier allait faire appel.

**Solidarité L'auteur de BD Nicolas Juncker vient en aide aux victimes de Sainte-Soline**

L'auteur de BD Nicolas Juncker, pas franchement militariste, s'est récemment vu primé pour sa bande dessinée *Un général, des généraux* par... le ministère des Armées. S'il a décidé de boycotter la remise des prix, il a accepté la dotation financière qui lui était allouée, choisissant de verser les 3000 euros «à une caisse de solidarité avec les grévistes contre la réforme des retraites ainsi qu'à une caisse de soutien aux victimes des violences militaires de Sainte-Soline», a-t-il écrit sur Facebook vendredi. Initiés en 2021, les «Galons de la BD» récompensent «des créations récentes et originales traitant du fait militaire».

**DÉCÈS**

Paris (75)  
En souvenir de

**Mme Claire ROSEMBERG**

qui nous a quittés le 12 avril 2022.

Messages de soutien à sa famille à Paris, à Julien Jourand, au 25 rue Gabrielle, 75018.

Paris (75)

Il y a vingt et un ans,

**Bernard HAILLANT,**

auteur, compositeur, interprète,

nous quittait le 17 avril 2002. "L'homme en couleur" est toujours dans notre cœur. [www.bernardhailant.com](http://www.bernardhailant.com)

**Vous organisez un colloque, un séminaire, une conférence...**

**Contactez-nous**

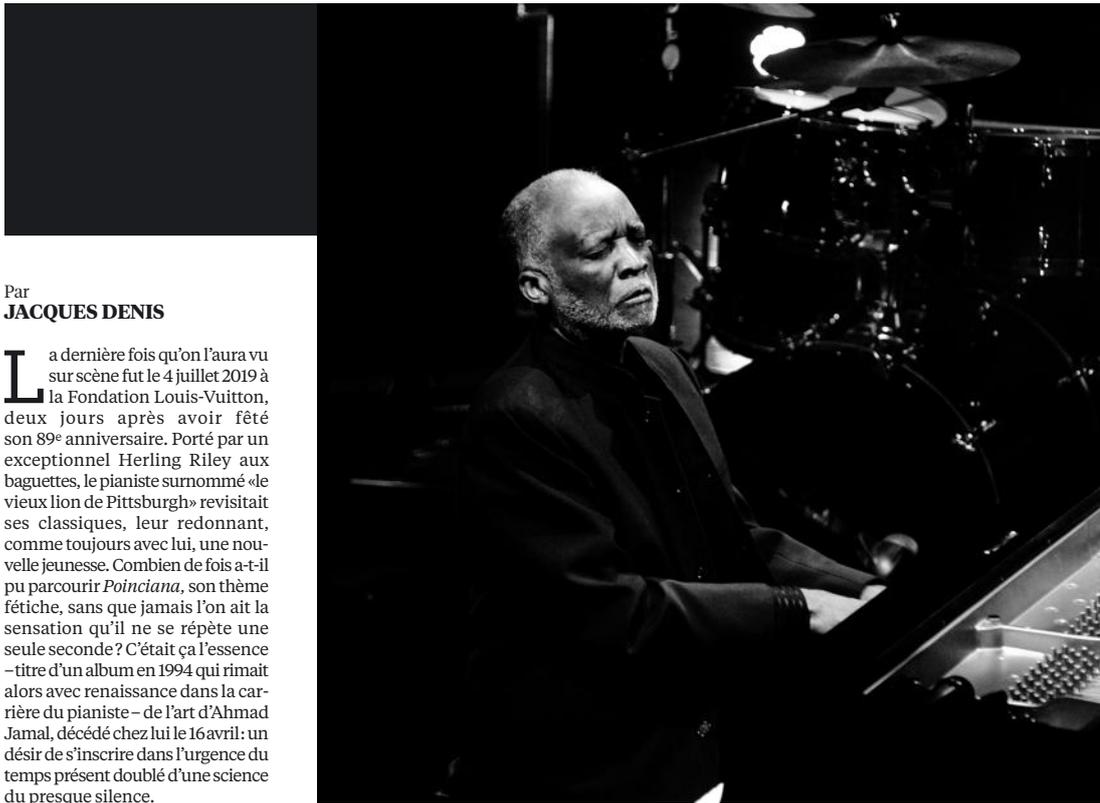
**Réservations et insertions**

la veille de 9h à 11h pour une parution le lendemain

Tarifs : 16,30 € TTC la ligne  
Forfait 10 lignes : 153 € TTC pour une parution  
15,30 € TTC la ligne suppl.  
abonnée et associations : - 10 %

Tél. **01 87 39 80 00**

**Vous pouvez nous faire parvenir vos textes par e-mail : [carnet-libe@teamedia.fr](mailto:carnet-libe@teamedia.fr)**



Ahmad Jamal  
à l'Olympia à  
Paris, le 13 avril  
2010. PAUL  
CHARBIT. SADIA.  
GAMMA-RAPHO

Par  
**JACQUES DENIS**

La dernière fois qu'on l'aura vu sur scène fut le 4 juillet 2019 à la Fondation Louis-Vuitton, deux jours après avoir fêté son 89<sup>e</sup> anniversaire. Porté par un exceptionnel Herling Riley aux baguettes, le pianiste surnommé «le vieux lion de Pittsburgh» revisitait ses classiques, leur redonnant, comme toujours avec lui, une nouvelle jeunesse. Combien de fois a-t-il pu parcourir *Poinciana*, son thème fétiche, sans que jamais l'on ait la sensation qu'il ne se répète une seule seconde ? C'était ça l'essence – titre d'un album en 1994 qui rimait alors avec renaissance dans la carrière du pianiste – de l'art d'Ahmad Jamal, décédé chez lui le 16 avril : un désir de s'inscrire dans l'urgence du temps présent doublé d'une science du presque silence.

En 1994, Jay-Z et son producteur Ski Beatz samplaient *Angel Eyes* sur *I Can't Get With Dat*. Le rappeur n'était pas le premier, et ne sera pas le dernier, à puiser dans la vaste discographie d'Ahmad Jamal. Toujours en 1994, Nas lui empruntait sur *The World is Yours* quelques mesures d'une superbe ballade de 1970, où le pianiste s'épanche quatre minutes seul au piano, moment rare quand on sait qu'il n'aura jamais livré d'album au complet en solo (même *Ballades*, son ultime recueil pensé pour lui seul, accueille sur trois pages un contrebassiste). Son titre : *I Love Music*. Une véritable déclaration d'intention pour l'esthète du Steinway qui plus que de jazz, «un mot trop restrictif et connoté», préférerait parler de «musique classique américaine».

#### ÇA SWINGUE, ÇA GROOVE, ÇA IMPROVISE

Volontiers malicieux, l'homme au rire tellement unique ne badinait pas avec ces choses-là. Ça swingue, ça blues, ça groove, ça improvise... Mais au bout du compte, cette histoire, c'est très sérieux. «*Et la bonne musique est faite pour durer.*» Lancé alors qu'il nous avait reçus chez lui en 2017, une maison nichée dans un bled du Massachusetts, où loin du bruit il pouvait s'adonner aux plaisirs du piano solitaire, le bon mot l'inscrivait naturellement dans les traces d'Ellington ou de Stravinsky. Ces deux-là symbolisent les matrices pour le gamin de la *working class*, futur grand biberonné d'Erroll Garner et éternel fan de Ravel, qui fut le genre de sourdové à jouer guère plus haut que son tabouret tous les classiques : Liszt ou Ellington, Bach comme Tatum. Le

#### DISPARITION

même qui apprendra le métier auprès des aînés, dont Dinah Washington avec laquelle il foula l'Apollon Theater de Harlem. Mais ce fut très vite sous son seul nom qu'Ahmad Jamal (suite à sa conversion, sitôt majeur, à l'islam), sera identifié. Sa marque de fabrique, le trio, cette formule dont il jette les bases dès 1951 et qui sous les doigts de ce maître fera école. C'est ainsi qu'il est au programme dès le 14 no-

vembre 1952 d'une sacrée soirée au Carnegie Hall, célébrant les vingt-cinq ans de carrière du Duke, partageant l'affiche avec Charlie Parker, Dizzy Gillespie, Billie Holiday, Stan Getz...

#### «J'AIMAIS SON LYRISME AU PIANO»

Architecte plus qu'interprète, Ahmad Jamal va dès lors s'atteler à bâtir un univers, où il sculpte le moindre détail. Le pianiste dont

certain ont prétendu qu'il avait deux mains droites – en fait, dix doigts de classe –, dont d'autres n'entendirent qu'un pianiste de bar – du fait, des sourds – va multiplier les enregistrements, se distinguant avec un disque, *But Not For Me*, un best-seller gravé au Pershing Lounge de Chicago. Dans un bar d'un grand hôtel de Chicago, avec une superlative paire rythmique – Jamal s'y entendait en la matière – le contrebassiste Israel

Crosby et le batteur Vernel Fournier, le pianiste parcourt une poignée de standards, et déjà *Poinciana*. C'est le début de la gloire, et d'une pléthorique production pour le label Argo.

A 30 ans, et alors même qu'un vent de liberté souffle sur le jazz, Ahmad Jamal en partance pour New York fait référence. Notamment pour Miles Davis qui ne tarira pas d'éloges à son sujet dans son autobiographie et reconnaîtra en ce pianiste une influence – il faut écouter cette version de *Billy Boy*, chanson populaire que le pianiste transforma en standard et que va enregistrer Davis, sans trompette, sur *Milestones* – alors même que Jamal déclina l'offre d'intégrer sa formation. «*Sa conception de l'espace, la légèreté de son toucher, sa retenue, sa façon de phraser notes, accords et traits, m'en avaient mis plein la vue. De plus, j'aimais les thèmes qu'il jouait [...] mais aussi ses compositions originales. J'aimais son lyrisme au piano, sa façon de jouer, l'espace qu'il utilisait pour le voicing d'ensemble de ses groupes.*» On ne saurait mieux décrire cette manière d'envisager l'étendue du clavier comme un orchestre à lui seul. C'était aussi ça le style d'Ahmad Le Magnifique, un des multiples surnoms de celui que Jack DeJohnette baptisa Le Terrible dans une de ses compositions.

#### À CONTRE-COURANT DES MODES

Terrible, il pouvait l'être au moment de frapper les marteaux, tout comme il pouvait l'instant d'après tout juste effleurer les 88 touches. Lui se disait guidé par une force qui le dépassait. «*Je ne me suis jamais considéré comme un créateur, juste un médiateur. Nous ne créons rien, mais par contre nous avons les moyens de faire réfléchir cette créativité*», nous avait-il confié, non sans faire songer aux plus sages souffis. Pour avoir tutoyé les plus grands, Ahmad Jamal avait l'humilité cultivée, sachant bien que tout le tintoïn est éphémère, comme les titres de gloire qu'on lui décerna à tour de bras, après l'avoir oublié des tablettes pour avoir souvent joué de l'art du contrepied. C'est à cela qu'on reconnaît les artistes en version originale, prêts à naviguer à contre-courant des modes, préférant à ses sirènes le champ de ses propres investigations. Et si on risquait à lui dire qu'il faisait partie du club de plus en plus restreint des «dégénérés vivants», à commencer à parler au passé, Ahmad Jamal ne s'en laissait pas conter : «*C'est très bien, mais si je veux rester vivant, je dois regarder de l'avant. Quel est mon disque préféré ? Le prochain.*»

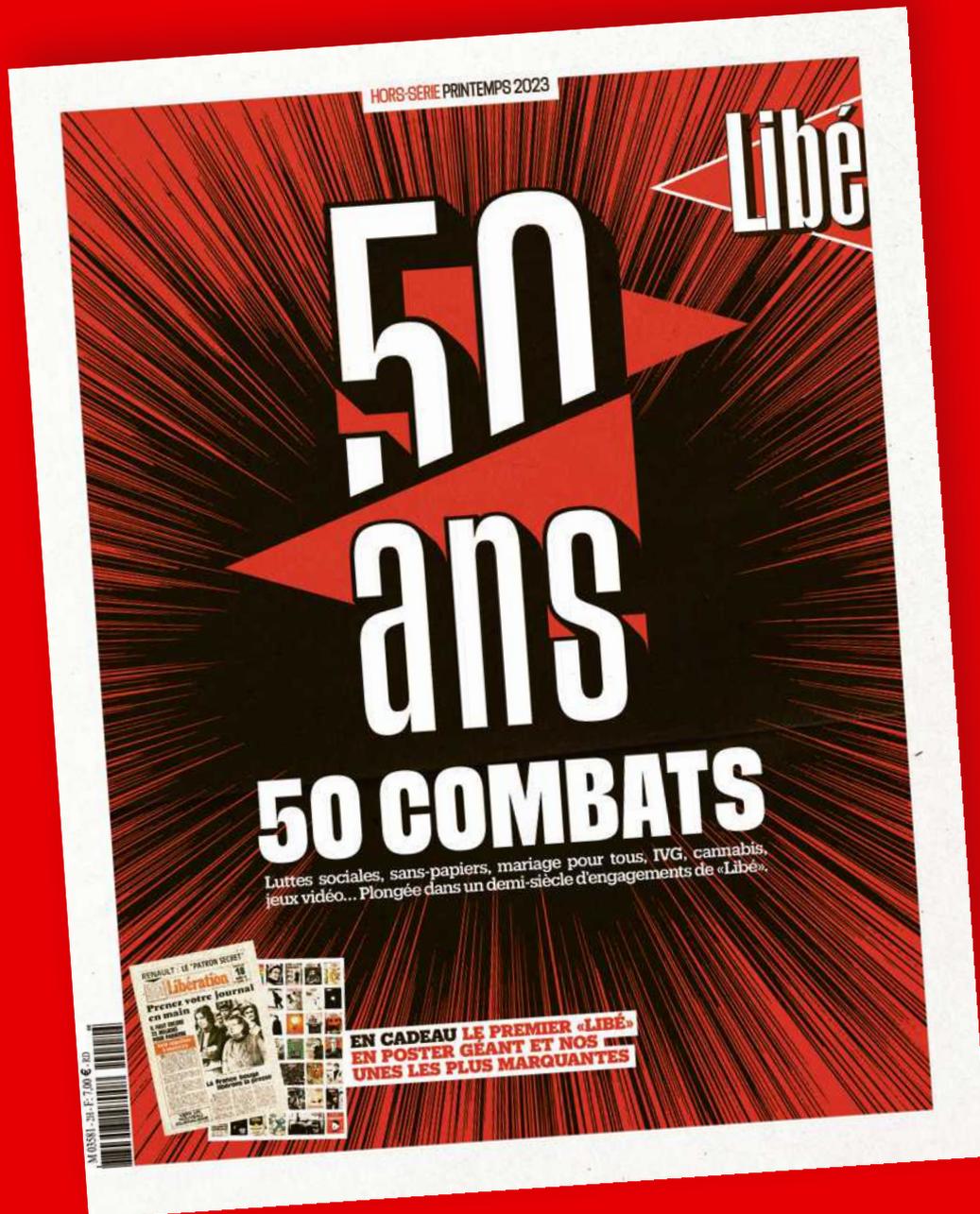
# Ahmad Jamal

## ses phrases suspendues

Le pianiste américain, interprète de génie au toucher et au phrasé exceptionnel, qui inspira Miles Davis et fut samplé par Nas ou Jay-Z, compositeur et chef d'orchestre, est mort dimanche à 92 ans.



**EN KIOSQUE**



**Hors-série exceptionnel de 60 pages**  
**En cadeau un poster géant**

Exemplaire offert aux abonnées - Ne pas diffuser